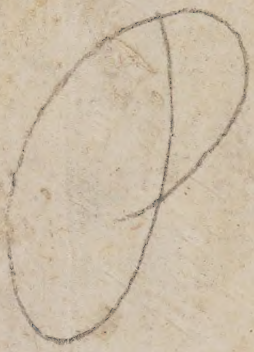
17582/A/1.

c. 64
3



DISSERTATION

PHYSICO-MÉDICALE.

C'eſt la ſanté qui maintient les diadêmes ſur la tête des Rois.

42550

DISSERTATION
PHYSICO-MÉDICALE

Sur les causes de plusieurs Maladies dangereuses, & sur les proprietés d'une Liqueur purgative & vulnéraire, qui est une Pharmacopée presqu'universelle.

DEDIÉ

A S. Alteſſe Electorale & Royale
MADAME L'ELECTRICE DE BAVIERE.

Par CLAUDE CHEVALIER, *Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, & des Cent Suiſſes de la Garde ordinaire du Corps de SA MAJESTE'.*

Premier Médecin du Corps de S. A. E. & R.
MADAME L'ELECTRICE DE BAVIERE.

Vingt-quatre ſols broché.

A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT Fils, Libraire-Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus.

M. DCC. LVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

SON ALTESSE

ROYALE ET ELECTORALE

MADAME L'ELECTRICE DE BAVIERE.

MADAME,

Les entrepriſes les plus glorieuſes veulent un objet légitime qui les ſoûtienne. Le Guerrier ne ſupporte les fatigues & les dangers de ſon état, que par l'eſpérance d'immortaliſer ſon nom & ſa valeur. L'éloquence eſt froide &

stérile, quand elle est sans persuasion : toutes les sciences, tous les talens sont nuls, s'ils ne tendent à conserver les hommes, à les servir, à épurer leurs mœurs ; & la Médecine n'est utile à l'humanité qu'autant que sa pratique surmonte les maladies & conserve la santé. Ce but intéressant suffit pour entretenir le Médecin dans une étude & une recherche assidues de la Nature, afin de pénétrer sans cesse dans ses secrets merveilleux, apprendre d'elle le genre des maux & des remèdes propres à leur guérison. C'est un champ immense & d'une culture laborieuse, récompensée par les découvertes dont la source est intarissable.

Je me serois borné à ce genre de travail, & je n'aurois pas entrepris de mettre au jour l'Analyse abrégée de mes remèdes & de leurs vertus, leur application par les cures qu'ils produisent dans les différens genres de maladies, que je parcours avec quelque digression anatomique pour les faire mieux sentir, sur le lacis merveilleux & incommensurable des diverses routes & canaux que les remèdes doivent parcourir dans l'individu qui en fait usage, si mon point de vuë n'avoit été de présenter cet Ouvrage à VOTRE

ALTESSE ROYALE ET ELECTORALE, afin qu'il parut enſuite ſous les auſpices reſpectables de ſa protection. Elle a daigné me le permettre, & je ſuis trop pénétré de reconnoiſſance pour me refuſer à l'aveu public que je fais d'attacher mon ſouverain bonheur aux occaſions de contribuer de quelque choſe au ſervice d'une Souveraine dont les traits & les vertus raviſſent le monde entier. L'éclat du Thrône où elle eſt née, & de celui où elle eſt aſſiſe, céde à celui de ſa Perſonne; & dans l'extaſe où ces merveilles jettent tous les eſprits, leur éclat eſt rehauſſé par cette bonté qu'elle tient de Dieu dont elle eſt l'image, & qui rend ſa grande ame attentive aux beſoins des malheureux de tous les genres, ſur-tout de ceux qui ſoupirent après la ſanté. Elle ſe dérobe, pour ainſi dire, aux ſoins pénibles du Gouvernement qu'elle partage avec ſon AUGUSTE ET ROYAL EPOUX, digne objet de toutes ſes complaiſances, & le premier admirateur de ſes éminentes qualités: elle deſcend juſqu'aux plus miſérables pour les ſecourir de plus près, entrant dans des détails que ſes occupations & tout le faſte d'une Cour qui l'idolâtre rendroient inconciliables

dans une SOUVERAINE *moins ſublime. Frappé de tant de Majeſté & de Grandeur, je n'ai déſiré des talens que pour les faire concourir à remplir des vuës ſi ſaintes, pour vous préſenter,* MADAME, *ce tréſor précieux découvert dans les ſecrets de la Médecine, capable de conſerver ſur la terre des Têtes couronnées comme la vôtre juſqu'aux termes de la vie les plus reculés. Je le dois par devoir & par reconnoiſſance en qualité de premier Médecin du Corps de* VOTRE ALTESSE ROYALE ET ELECTORALE, *& je m'en acquitterai toute ma vie par inclination: je chérirai à jamais la permiſſion qu'elle m'a donnée de lui dédier cet Ouvrage, puiſqu'elle me fournit l'occaſion fortunée d'apprendre à l'Univers la profeſſion religieuſe que je fais d'être dans le plus profond reſpect, la ſoumiſſion la plus parfaite, & le devouement le plus abſolu.*

MADAME,

De VOTRE ALTESSE ROYALE ET ELECTORALE

Le très-humble, très-obéiſſant & très-fidèle Serviteur CHEVALIER.

AVERTISSEMENT.

MEs amis me sollicitent depuis très-long-tems de faire imprimer les propriétés de mes remèdes, particuliérement celles de ma Liqueur purgative & vulneraire qui est un remède d'état qu'on ne peut trop priser pour tous les biens qu'il procure à l'humanité : je leur ai toujours résisté. Plus ils étoient à portée de connoître les cures désespérées que j'ai tant de fois entreprises & que j'entreprends tous les jours avec succès, plus ils redoubloient leurs instances ; mais toujours inutilement. Ce n'est pas que je ne souhaitasse ardemment de procurer au Genre humain les secours qu'il peut attendre de mon application, de mes découvertes & de mon expérience. Non, personne n'est plus sincèrement ami des hommes que je le suis ; je n'ai d'autre dessein que de leur être utile. Mais sans cesse occupé à soulager la multitude de ceux qui ont recours à moi, j'ai cru ne devoir pas étendre mes vuës au delà de cette sphère. Cette Capitale me paroissoit une carrière suffisante à fournir, & assûrément je m'y serois borné ; mais les guérisons que j'ai tant de fois opérées sur ceux qu'on avoit abandonnés, ont porté au loin mon nom & la réputation de mes remèdes.

Ce ne sont plus seulement mes concitoyens qui reclament mon assistance : grand nombre de ceux qui avoient épuisé en vain toutes les ressources de la Médecine, soit dans les différentes Provinces de ce Royaume, soit dans les pays étrangers, se sont adressés à moi pour chercher du soulagement ; & ils l'ont heureusement trouvé dans l'effi-

ficacité de mes remèdes. A cet effet plusieurs ont entrepris des voyages de long cours. Que ne fait-on pas pour se procurer la santé, même ceux qui la ménagent si peu quand ils en jouissent ? On a fait passer de mes remèdes dans les contrées les plus éloignées : toutes les quatre Parties du Monde en ont ressenti les merveilleux effets dans les situations les plus déplorables.

Des voyageurs, avant de partir pour les grandes Indes & pour d'autres régions, ne manquent pas de s'en munir d'une bonne provision, soit pour eux-mêmes en cas d'accident, soit pour ceux qui en pourroient avoir besoin. L'homme prudent ne doit jamais s'exposer au plus petit voyage, sans avoir des préservatifs pour maintenir sa santé. Ceux qui sçavent que ma Liqueur purgative & vulnéraire est propre à produire beaucoup d'autres sortes de guérisons que celles qu'ils ont expérimentées ou dont ils ont été témoins, m'ont prié de leur en faire un petit détail, & de leur apprendre en même tems la manière de s'en servir dans les différentes occasions ; parce que la distance des lieux & l'urgence des cas les mettent hors d'état de me consulter chaque fois. Ils n'ont d'autre but que d'éviter les maladies, & de faire du bien dans tous les endroits où ils résident. Ce dessein charitable & bienfaisant est trop analogue à ma façon de penser, pour que je puisse me refuser davantage à leurs demandes : mais au-lieu de leur donner en particulier les conseils qui leur sont nécessaires, & pour ne point perdre le tems à répéter continuellement la même chose, je me suis enfin décidé à les rendre publics à cause de leur pressante sollicitation, & parce que je suis certain de leur suffrage.

Ces perſonnes reſpectables (Médecins, Chirurgiens, & autres, zélés pour le bien public) par le moyen deſquels je peux opérer, comme j'ai déja fait, tant de guériſons dans les pays les plus reculés, auſſi bien que dans celui-ci, m'ont fait naître l'idée que je pourrois être reproduit, pour ainſi dire, dans tous les coins du monde, & y répandre la fécondité & l'abondance en même tems que la ſanté. Je dis la fécondité & l'abondance; car il eſt certain que les Monarques ne ſont puiſſans & redoutables que par la multitude des peuples qui défendent courageuſement en tems de guerre le terrein qu'ils font valoir en tems de paix. Or combien les différentes maladies auſquelles les hommes ſont ſujets, n'en font pas périr dans un âge peu avancé! Combien de laboureurs & pauvres ouvriers ne rendent-elles pas à charge a eux-mêmes & à leur patrie! De-là, la ſtérilité & l'affoibliſſement d'un Etat. Ce ſeroit donc mettre de grandes richeſſes dans un pays, que de procurer la ſanté des citoyens. Voilà ce qui arrivera infailliblement, à proportion que les perſonnes qui m'ont engagé à écrire, auront des imitateurs. Les Colonies pourront ſe garantir des fâcheux accidens qui enlèvent en peu de tems une ſi grande quantité de Négres, & qui ruinent les plus belles plantations: le ſcorbut ne fera plus périr tant de marins dans le trajet: les fièvres, les diſſenteries & les autres maladies ne détruiront plus les plus belles Armées. Par le moyen de mes remèdes on pourra ſe ſouſtraire facilement aux ravages épouvantables de la peſte, de la petite vérole, ou de quelqu'autre maladie contagieuſe & épidémique dont on puiſſe être attaqué: en un mot, tout malade qui n'eſt pas abſolument ſans reſſource, en recevra

tout de ſuite de grands ſoulagemens & preſque toujours la ſanté, s'il en continue l'uſage.

C'eſt là le point de vuë agréable que j'ai enviſagé, quand dans les différens momens que j'ai pû prendre ſur mes occupations continuelles, j'ai compoſé le petit Ouvrage que je préſente aux amateurs de la ſanté qui me le demandent depuis long-tems.

Il n'eſt guères poſſible que dans un Ouvrage ſi ſouvent interrompu il ne ſe rencontre des redites & une grande négligence dans le ſtyle que j'aurois pû corriger avec un peu plus de loiſir : mais j'eſpere que mes Lecteurs & ſur-tout mes malades auſquels je donne non-ſeulement le jour, mais ſouvent encore une partie de la nuit pour les ſoulager dans leurs maux, voudront bien uſer d'indulgence à cet égard. On voudra bien faire grace à la forme en conſidération du fonds. On eſtime l'arbre par les fruits, & non par les feuilles. *Fructu, non foliis, arborem æſtima.*

Je commence par les prémunir contre l'oppoſition que l'on a communément pour les remèdes univerſels. Je dis qu'il y a autant d'ignorance à les rejetter tous, que de danger à ſe fier à tous. J'oſe aſſurer qu'il eſt très-peu de maladies qui ne ſoient occaſionnées par les obſtructions. Ces engorgemens funeſtes interrompent l'harmonie parfaite qui doit régner dans un tempérament ſain, & ce défaut d'union des parties produit de proche en proche la déſunion du tout. C'eſt ce dont il ſera aiſé de ſe convaincre par l'idée anatomique des fluides & des contenans, de la circulation & des ſécrétions, que j'ai tracée. Si donc il eſt poſſible de trouver un ſpécifique qui dégorge les conduits &

les déterge, qui divise les matières glaireuses, recuites & torifiées, qui les expulse promptement & sans irritation ; dès-lors on pourra remédier à la plûpart des accidens qui font l'objet de la Médecine. L'application sérieuse que j'ai donnée, soit à l'Anatomie pour découvrir la source fatale des maux qui affligent l'humanité, soit à la Chymie pour décomposer les végétaux & les mineraux, & en tirer les sels précieux, soit à la Botanique à laquelle je me suis particulièrement attaché pour connoître les propriétés des simples ; cette application, dis-je, jointe à mon expérience & à mes réflexions, m'a fait parvenir à cette heureuse découverte. Ma Liqueur purgative & vulnéraire, remède doux, simple & savonneux de sa nature, soit qu'elle soit prise en lavement, soit qu'elle le soit en vomitif, s'insinue avec les férosités du sang dans tous les vaisseaux du moindre diamètre, j'en donne la preuve anatomique, & en s'insinuant elle dégorge les embarras des glandes en brisant les coagulations & les épaississemens qui s'y sont formés, elle débouche les vaisseaux sécrétoires obstrués ; en un mot elle rétablit le merveilleux accord qui doit regner dans le corps humain pour qu'il en résulte la santé. Telle est la manière dont se sont opérées tant de guérisons surprenantes.

J'entre ensuite en détail, & je discute succintement les différens maux, soit intérieurs, soit extérieurs, dont j'ai délivré ceux qui se sont adressés à moi. La première propriété de ma Liqueur est de faciliter une douce & prompte évacuation des humeurs morbifiques, des glaires recuites, du sable & du gravier des reins, des vuidanges supprimées, du lait répandu.... Rien n'est plus admirable que ses prompts effets dans une constipation

opiniatre, dans une inflammation du bas ventre, dans une indigestion, & particulièrement pour chasser les vers du corps. Ce dernier article est traité d'une manière intéressante. Mais ce qui rend cette Liqueur purgative & vulnéraire plus estimable & infiniment plus précieuse que l'or & les diamans, c'est qu'elle est souveraine dans les attaques d'apoplexie où on ne peut prolonger les jours du malade qu'en lui procurant tout de suite de copieuses évacuations du haut & du bas. Personne n'ignore que c'est là un accident très-ordinaire & encore plus funeste. De quel prix n'est donc pas un remède que l'on peut toujours porter avec soi pour prévenir l'attaque au moindre indice, & pour se tirer d'un pas si effrayant, & échapper à une mort si subite qui fait périr un si grand nombre de personnes?

J'ai sçu donner encore à cette Liqueur merveilleuse la vertu des plus puissans antidotes & des meilleurs vulnéraires : il n'est point de poison qui puisse lui résister, si on en fait usage à tems. Combien de personnes & même de familles entières ne seroient pas péries misérablement par le verd-de-gris de leur batterie de cuisine & de leur fontaine de cuivre; s'ils avoient pû prendre à tems un contrepoison si efficace? Elle est d'une très-grande utilité à tous les ouvriers qui sont sujets à la colique de plomb, à ceux qui travaillans dans certaines mines respirent des vapeurs arsénicales &c.... Je donne les moyens de s'en servir pour se défendre de la contagion dans un lieu qui en est infecté, & pour guérir ceux qui en sont attaqués. Je m'étends un peu plus sur ce qui regarde la petite vérole. Il sera aisé de juger par ce que j'en dis, quels sont les avantages qu'a sur toutes les autres ma méthode

de traiter cette maladie, & quels ſont les dangers de l'Inoculation. Je ne laiſſe rien à deſirer à ceux qui ont le malheur d'être attaqués de la goutte, & qui cherchent un prompt ſoulagement. J'ai donné une application toute particulière à ce genre de maladie ſi cruel. Je délivrerai tout de ſuite ceux qui ſouffrent les plus violentes douleurs, & en diminuant chaque jour la cauſe de cette affreuſe maladie, je guérirai certainement ceux qui s'adreſſeront à moi. C'eſt combler tous leurs vœux en leur rendant un ſi grand ſervice.

Enfin ma Liqueur par ſa vertu balſamique & vulnéraire a guéri toutes ſortes de bleſſures, les coups de feu, les coupures, les meurtriſſures, & généralement toutes ſortes de maux extérieurs des hommes & des animaux; ce qui eſt d'une grande utilité pour les gens de guerre. Le cavalier bleſſé & le cheval ſont guéris par le même rémède. Eſt-il rien de plus avantageux dans une armée toujours expoſée à de pareils accidens? J'ai travaillé en bon Citoyen pour le bien public: ceux qui le chériront autant que moi, doivent faire une ſérieuſe attention à ce que j'écris.

Quoique mes remèdes ſoient parfaitement bons, je ne prétends pas néanmoins garantir que tous ceux qui s'en ſerviront ſe trouveront délivrés de leurs maladies: car ſi les humeurs par un trop long ſéjour ſont devenues tellement âcres & corroſives, qu'elles aient entièrement infecté quelque partie noble, ſi elles l'ont pourrie & détruite juſqu'au centre, alors il eſt certain qu'il n'y a que l'Auteur ſuprême de la nature qui puiſſe en créer une nouvelle, & rendre la ſanté. Mais après des expériences continuelles de toute eſpéce, réitérées depuis ſi

long-tems, j'assure hardiment que cette Liqueur précieuse qui est un des meilleurs remèdes qu'il soit possible d'avoir, apporte un prompt soulagement aux malades, & les guérit de même lorsqu'il y a encore quelque ressource.

Il ne faut pas s'étonner que dans plusieurs maladies invéterées où il y a des obstacles difficiles à surmonter, on soit forcé de faire un long usage de ce remède. Personne n'ignore qu'il y a des cas particuliers où les premières prises du meilleur remède trouvent de si grandes difficultés, qu'elles ne peuvent pas percer des amas énormes d'humeurs pétrifiées, ni déraciner aussitôt les causes des maladies qui ont jetté de profondes racines. Dans un pareil cas il faut de nécessité continuer l'usage du remède, jusqu'à ce qu'on soit parfaitement rétabli. Et pour assurer de plus en plus sa guérison, il en faut faire usage de tems en tems, même après son parfait rétablissement.

Je pense avoir donné autant d'éclaircissement qu'il en faut sur l'usage & l'application de ce remède tant en topique qu'en lavement & en vomitif. Avec les instructions que mon Livre contient, il n'est personne qui ne puisse rendre la santé à toutes sortes de malades, & guérir toutes sortes de blessures, pourvû que le sujet soit encore susceptible de guérison.

Le Ciel m'a fait naître avec un cœur compatissant facile à s'émouvoir sur l'état des misérables. Que ne puis-je soulager tous ceux qui souffrent sur la terre ? Pour y concourir autant qu'il est en moi, je ne refuse pas de donner mes remèdes à un prix fort modique, non seulement aux malades d'une fortune médiocre, mais encore aux ames charitables qui

voudront ſecourir les pauvres dans les campagnes, dans les colonies & ailleurs. Tous les hommes qui ſont répandus par tout l'univers, ne ſont qu'une même famille ; & comme ils ſont tous freres étant ſortis du même pere, au-lieu de ſe nuire, ils devroient au contraire s'aimer & ſe ſecourir les uns & les autres dans leurs beſoins. On peut tranſporter mes remèdes par tout : plus ils ſont vieux, meilleurs ils ſont, il faut ſeulement avoir ſoin de les garantir de la gelée.

J'avertis que j'éxigerai des riches à proportion de leurs facultés. Il eſt bien naturel qu'ils payent pour les pauvres, en faveur deſquels je prie inſtamment les perſonnes aiſées de ne plus abuſer de ma confiance en ſe mettant au nombre des néceſſiteux, comme cela arrive ſouvent, afin d'éviter le payement de leur guériſon. C'eſt fruſtrer les vrais pauvres de ce qui leur eſt deſtiné ; c'eſt m'ôter les moyens d'en ſoulager un plus grand nombre.

Si parmi toutes les cures ſingulières qui m'ont attiré la confiance des plus grands Princes de l'Europe parmi leſquels il y en a pluſieurs qui m'ont invité de me tranſporter à leur Cour, j'en rapporte une tout à fait extraordinaire que j'ai heureuſement terminée par les ordres de SON ALTESSE ELECTORALE ET ROYALE MADAME L'ELECTRICE DE BAVIERE, & ſous les yeux de MADAME NOTRE AUGUSTE DAUPHINE, ce n'eſt que pour faire honneur à la Religion de ces AUGUSTES PRINCESSES, pour rendre le témoignage que je dois à leur charité, & à leur commiſération pour les malheureux. D'ailleurs je penſe que le détail que j'en fais, fera plaiſir aux curieux.

Quoique les inſtructions que mon Livre renferme, ſuffiſent pour diriger dans l'appli-

cation de mes remèdes ſelon les circonſtances; cependant il n'eſt rien tel que l'œil du Médecin, autant que cela eſt poſſible. Auſſi pluſieurs perſonnes diſtinguées voudroient-elles toujours m'avoir auprès d'elles. Il n'eſt pas poſſible de me partager en tant d'endroits, ni même d'abandonner ma Maiſon. Tout ce que je puis faire pour les amis de la ſanté, c'eſt de leur donner un aſyle chez moi dans une Maiſon ſituée aux environs de Paris, où ils trouveront toutes les commodités de la vie, en même tems que tous les ſecours pour leur rétabliſſement. C'eſt par là que ſe termine le Volume que je conſacre au bien être du public, avec d'autant plus de confiance, qu'il a mérité le ſuffrage des Souverains auſquels j'ai l'honneur d'appartenir. Les eaux ſont d'autant plus pures, qu'on les puiſe plus près de la ſource. *Puriùs ex ipſo fonte bibuntur aquæ.* Ceux qui viendront boire ces eaux vivifiantes dans ma Maiſon de Santé qui eſt à une lieuë & demie de Paris, environnée de pluſieurs Maiſons Royales, en éprouveront bien-tôt les effets ſalutaires qu'ils en attendent pour ſoulager leurs maux & détruire leurs infirmités. Par ce moyen il ne peut pas arriver de plus grand avantage aux amis de la ſanté, puiſqu'ils ſçavent où trouver des remèdes pour ſe guérir.

Ceux auſquels j'ai rendu la ſanté, ainſi que les voyageurs qui ſont pour l'ordinaire expoſés à mille dangers, ayant éprouvé les effets merveilleux d'un remède qui eſt doué des plus grandes vertus, peuvent aujourd'hui qu'ils ſont inſtruits ſelon leurs déſirs, prévenir beaucoup de maladies qui deviennent mortelles quand elles ſont négligées. Ils guériront, pour ainſi dire, au moment toutes celles qui pourront leur arriver dans les voyages de long cours ſur terre & ſur mer.

Comparable à la roſée qui nous eſt envoyée du ciel, & aux eaux qui fertiliſent nos charmantes prairies qu'elles arroſent, cette Liqueur précieuſe procure ſans ceſſe la ſanté par-tout où on en fait uſage. C'eſt pourquoi on m'a tant ſollicité afin que j'en faſſe connoître toutes les propriétés, au moyen de quoi on pourra avec le ſecours du remède qui eſt le plus grand tréſor qu'on puiſſe avoir, quand il détourne une maladie mortelle, ſe garantir des accidens qui font périr tant de perſonnes.

Ayant donc maintenant ſatisfait au déſir le plus preſſant de mes amis & à celui de mes anciens malades qui ſont diſperſés dans différens Pays & dans pluſieurs Cours, je ſouhaite de tout mon cœur que mes remèdes puiſſent les faire jouir de la plus parfaite ſanté, juſqu'au terme le plus reculé de la vie la plus longue.

Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria. Phæd. fab. lib. 3.

Si ce que nous faiſons n'eſt utile à la ſociété, c'eſt une folie que d'y chercher de la gloire.

Mon adreſſe eſt : A M. CHEVALIER, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, & des Cents-Suiſſes de la Garde ordinaire du Corps de SA MAJESTÉ.

Premier Médecin du Corps de S. A. Electorale & Royale MADAME L'ELECTRICE DE BAVIERE.

Rue de Bourbon Ville-Neuve à Paris.

On aura ſoin d'affranchir les Lettres.

Les 12 phioles de la Liqueur purgative & vulnéraire valent 14 liv. 8 ſols.

Avec une ſeule Phiole ou avec la moitié on termine dans beaucoup d'occaſions certaines maladies, comme on peut le voir à l'Article des vers, de l'indigeſtion, de l'apopléxie, &c.

TABLE

Des Articles contenus dans cette Dissertation.

I. *EXpoſition de la nature du remède.* page 1

II. *Réfléxions ſur les remédes généraux relativement à celui-ci.* 2

III. *Idée générale anatomique des fluides & des vaiſſeaux contenans; de la circulation, & des ſécrétions.* 5

IV. *Cauſes générales des maladies.* 10

V. *Objet de la Médecine.* 12

VI. *Application des propriétés du remède propoſé.* 19

VII. *Le lavement & le vomitif pénétrent dans toute l'habitude du corps : preuves anatomiques de cette vérité.* 24

VIII. *Effets fâcheux des vices des digeſtions. Propriétés du remède contre cet inconvénient.* 34

IX. *Uſage & manière de ſe ſervir du remède comme lavement.* 37

Remarque eſſentielle dans l'uſage de ce remède. 38

Dôſe du remède pour chaque tempérament. 39

Pour les Enfans. 41

Pour les Animaux. 42
X. *Comme vomitif. Dôse du remède.* 47
XI. *Dôse pour les Enfans.* 49
XII. *Précautions.* 53
XIII. *Contre les vers.* 53
Signes des vers. 64
Bonne précaution, pour conserver les Enfans. 67
XIV. *Apoplexie.* 69
XV. *Colique de plomb. Verd-de-gris.* 82
XVI. *Contre la Peste.* 85
XVII. *Effets du remède, & généralité des maladies ausquelles il est propre.* 96
XVIII. *Usage de la Liqueur en topique.* 98
Conseil aux malades. 99
Bain de propreté très-utile à la santé. 102
Réflexion à faire. 104
XIX. *Ce remède est incorruptible; on peut le transporter dans les quatre Parties du Monde, son usage pour les Troupes, sur-tout dans les régions Méridionales, pour les Négres, & pour tous les Animaux.* 106
XX. *Observations générales sur les maladies. Méthode de l'Auteur.* 112
Exemple étonnant de guérison d'une maladie scrophuleuse compliquée. 115
XXI. *Réflexion sur la goûte.* 143
Soulagement très-prompt dans les plus vives douleurs. 148

XXII. *De la petite vérole, avec quelques réfléxions sur les maux vénériens.* 151
Les venins sont la cause de plusieurs maladies. 155
Maladies des Bestiaux, &c. 158
Inutilité de la saignée. 162
Merveilleux effets de cette Liqueur contre les venins & les maladies contagieuses. 163
Pour éviter les maladies contagieuses. 164
Symptômes de la petite vérole. 166
Cure. 170
Très-grand remède. 171
XXIII. *De l'Inoculation de la petite vérole.* 175
Remarque. 178
Dangereuse épreuve, parce qu'il est aussi facile de transplanter les maladies, que d'inoculer le venin de la petite vérole, & des maladies vénériennes. 181
XXIV. *Conclusion de l'Ouvrage.* 203
Maison de Santé. 215

Sic homines docuit.

L'invention du Lavement eſt dû à la Cicogne. Elle remplit d'eau ſon bec qui lui ſert de ſeringue. Elle en fait uſage dans ſes beſoins. Elle injecte auſſi avec ſon bec de l'eau de la mer dans le derriére de ſes petits, quand ils ſont incommodés. C'eſt elle qui a enſeigné ce remède aux hommes.

Cet Oiſeau eſt aquatique : on l'apprivoiſe aiſément. Il eſt pris chez pluſieurs Nations pour le ſymbole de la paix & de la reconnoiſſance.

Il dévore les ſerpens, & ſe nourrit de grenouilles & de pluſieurs autres inſectes.

Chevi.

Sic homines édocuit

LIQUEUR
PURGATIVE
ET
VULNÉRAIRE.

I.

Exposition de la nature du Remède.

LEs bons effets que produit un remède, sont le plus grand éloge qu'on puisse en faire. L'unique but d'un Médecin, lorsqu'il ordonne l'usage des lavemens, dans quelque maladie que ce soit, c'est de calmer, de rafraîchir, d'évacuer, ou de remettre les parties dans leur accord par l'usage de ces bains intérieurs & salutaires. Le remède que l'on propose ici, produit tout à la fois tous ces effets. Doux, simple & savonneux de sa

nature, ſa liqueur eſt purgative & vulnéraire : il dégorge les conduits, les déterge, en chaſſe promptement les matières glaireuſes recuites & torifiées. Il eſt ſouverain dans les diſpoſitions inflammatoires du bas-ventre, les prévient, & même détruit promptement l'inflammation formée ; quelque chaleur qu'il y ait dans les entrailles, il s'inſinue dans la matière morbifique, & l'expulſe auſſi-tôt. Il eſt unique dans ſon genre, parce que la pratique enſeigne que dans ces circonſtances le grand feu des inteſtins empêche l'effet des autres remèdes qui ne ſont que gliſſer ; de même que quand les corps graiſſeux & réſineux ſont enflammés, l'eau eſt ſans action, & ne fait qu'irriter l'incendie au-lieu de l'appaiſer. Le remède dont il s'agit, s'inſinue toujours puiſſamment, & ce n'eſt pas quand les humeurs ſont dans la plus grande fermentation qu'il produit les moindres effets, ſoit comme lavement, ſoit comme vomitif.

II.

Réflexions ſur les remèdes généraux relativement à celui-ci.

ON eſt en garde depuis long-tems

contre ces remèdes universels que la Médecine expérimentale propose quelquefois. L'abus que fait l'ignorance de prétendus secrets que des Empyriques ont découverts, est cause que l'on traduit ceux-ci aux yeux du Public entier sous un nom odieux, en sorte que le nom d'Empyrique & celui de Charlatan sont aujourd'hui synonimes. Nous n'examinons pas ici si l'on ne confond pas quelquefois l'ignorance d'un Charlatan avec les méditations d'un Médecin consommé dans la théorie de l'Ecole, dont on ne peut trop priser les travaux, quand il régle ses découvertes pratiques sur les principes admis & vérifiés par des cours laborieux d'Anatomie, de Chymie, & sur-tout dans la Botanique, dont les trésors sans prix ne sont pas à beaucoup près entièrement découverts. Il suffit, par rapport à ce remède, d'observer que comme lavement, ou comme vomitif, c'est un spécifique. Il produit son effet particulier, & dès-là il est affranchi de la qualification de remède à tous maux, qualification équivoque, & dont on se défie souvent avec raison. Le Médecin qui fait usage de celui-ci, peut être assuré

d'y trouver un des ſecours le plus néceſſaire pour ſa cure ; je veux dire l'évacuation, à laquelle ce remède pris ou comme lavement, ou comme vomitif, ſe réduit ordinairement. Elle eſt toujours ſalutaire dans quelque nature de maladie que ce ſoit, quand elle ne ſe fait point par irritation ; & le remède qui la procure, eſt plus ou moins avantageux ſelon la certitude que le Médecin peut avoir de ſes effets. A moins qu'on n'emploie celui-ci ſur un ſujet *déſeſpéré*, *ruiné & tout à fait épuiſé dans le tempérament*, il ne manque jamais d'opérer d'une manière étonnante & favorable. Auſſi les plus habiles Médecins & les Chirurgiens les plus accrédités qui connoiſſent ſes vertus par ſes bons effets, applaudiſſent les premiers au parti pris de ne pas priver plus long-temps le Public de la poſſeſſion d'un remède dont le ſecours lui eſt auſſi avantageux.

Je ne prétends point nier qu'il y ait des remèdes, ſinon univerſels, du moins propres à la guériſon d'un grand nombre de maladies ; l'expérience m'a appris cette vérité. Mais l'art conſiſte, quand le remède eſt découvert, à ne le laiſſer adminiſtrer que par un guide

ſage & éclairé. Tout remède donné à contre-temps, quelques vertus qui lui ſoient propres, ne produit pas toujours les bons effets qu'on en attend ; & ſans doute que le vrai Médecin n'admettra jamais qu'il puiſſe y avoir des remèdes indifférens. Ils ſont tous bons ou tous mauvais ſelon la ſageſſe de celui qui les diſpenſe. Cette vérité n'a pas beſoin de démonſtration, elle eſt un lieu commun de la Médecine, & rentre dans cette définition du Médecin : *Medicus eſt imitator & adjutor naturæ.* Pour l'imiter & pour la ſecourir, il faut la connoître, ainſi que la propriété des médicamens, & les eſpèces variées des maladies auſquelles ils ſont propres, & ſur-tout ſaiſir les momens où leur uſage eſt néceſſaire. La perte de ces momens précieux, ſoit qu'on prévienne ou qu'on differe, eſt ſouvent irréparable.

III.

Idée générale anatomique des fluides & des vaiſſeaux contenans ; de la circulation, & des ſécrétions.

MON deſſein n'eſt pas de diſſerter ſur ce dernier plan, qui conduiroit à un

Traité immenſe de pratiques, ſi on épuiſoit les regles qui doivent y entrer : il s'agit uniquement des propriétés & des effets du remede en queſtion. Pour les faire entendre, je tire de mes cours d'Anatomie cette conſéquence phyſique, que le corps humain, cette merveille entre les ouvrages du Créateur, eſt dans ſa totalité un amas innombrable & incommenſurable de vaiſſeaux qui portent du centre & rapportent de la circonférence le ſang, la lymphe & les eſprits pour la nourriture & le renouvellement de toutes les parties & des glandes multipliées, diſtribuées admirablement pour philtrer les humeurs & leur donner la dernière perfection, qui les rend analogues à chacune des parties qu'elles doivent entretenir dans l'état qui leur eſt propre. Les artères & les veines ſe chargent de porter dans ces glandes, qu'on peut regarder comme autant de laboratoires différens, le ſurplus du chyle qui ne ſert point à la nourriture & au renouvellement des parties. Là ſe façonnent les humeurs néceſſaires à la mobilité des yeux, à la ſenſation de l'ouïe, de l'odorat & du goût ; & de-là auſſi ces écoulemens de larmes, de pituite &

d'autres ſuperfluités des ſécrétions qui s'évacuent perpétuellement par les ouvertures des yeux, du nez, des oreilles, de la bouche &c. Le moindre ſéjour leur donne un épaiſiſſement qui s'augmente à meſure de leur repos, & qui les rend inutiles, même nuiſibles à l'objet pour lequel, dans le principe, ces liqueurs ont été formées.

Ces glandes & ces iſſuës des principaux organes, comme plus matérielles, ſont plus ſenſibles; mais elles ſont innombrables dans le total de la machine, tant pour les ſécrétions intérieures qu'extérieures. Il n'y a point de parties qui n'ait beſoin, pour ſa ſanté, de ces vaiſſeaux ſécrétoires de la liqueur propre à ſon entretien. A juger du dedans par le dehors, on ne peut prendre une plus juſte idée de cette multiplication preſqu'immenſe, que par la peau, cette enveloppe de tout le corps, ce tiſſu de fibres tendineuſes, membraneuſes, nerveuſes & vaſculaires dont l'entrelaſſement merveilleux eſt difficile à ſoûmettre aux yeux. La peau eſt terminée dans ſa ſurface externe par les mamelons où aboutiſſent les filets capillaires des nerfs cutanés, & les

interſtices de ces mamelons ſont doublés par le corps réticulaire qui eſt un crible ou réſeau, de vaiſſeaux dont le lacis eſt une continuation des artères & des veines ; vaiſſeaux d'un diamètre imperceptible, & fort au-deſſous de celui du moindre cheveu, qui ne peuvent par conſéquent donner paſſage qu'à la portion ſéreuſe du ſang. Les glandes miliaires garniſſent la ſurface interne de la peau, & leurs tuyaux excrétoires, ſources de la ſueur & de la craſſe, & d'autres matières graſſes qui fluent davantage en de certaines parties, s'ouvrent à la ſurface de la peau à travers les mamelons. Tout cet appareil eſt recouvert de l'épiderme adhérente aux mamelons cutanés, & davantage au corps réticulaire. Les pores de l'épiderme ſont les mêmes que ceux de la peau, où même ils s'inſinuent pour achever les tuyaux excrétoires des glandes cutanées, & donner aux mamelons, organes du toucher, la facilité de contribuer à cette évacuation univerſelle nommée tranſpiration inſenſible ; & c'eſt la plus forte & la plus abondante évacuation de toute la machine.

Cette idée anatomique de la peau

fait sentir combien d'issuës étoient nécessaires pour évacuer les humeurs superflues, à mesure que le sang, les liqueurs & tous les fluides sont promenés dans toute l'habitude du corps, du centre à la circonférence, avec une rapidité prodigieuse, & cela dans un labyrinthe inextricable de canaux différens, si tenus qu'il en est qui échappent au Microscope : tant il est vrai que le Créateur a mis des bornes fort étroites aux découvertes qu'il a permises à l'homme dans la nature & la méchanique de ses ouvrages de tous les genres, même de ceux qui tombent le plus sous nos sens, & que nous pouvons toucher & embrasser dans leur totalité !

Je dis une rapidité prodigieuse, en ce que l'expérience enseigne qu'en une heure il coule à la naissance de l'aorte quatre mille onces de sang, ce qui dans cet intervale multiplie jusqu'à dix fois & plus le passage de toute sa masse. J'ajoûte qu'elle est nécessaire, puisque c'est cette étonnante vivacité de la circulation qui entretient la chaleur naturelle indispensable à la vie. Il faut donc que les vaisseaux propres à la circulation soient entretenus dans leur diamètre naturel, & que la liqueur

elle-même ne perde rien du dégré de fluidité qui lui eſt propre, pour que le ſang ainſi porté par les artères du centre à la circonférence, ſoit repris & repompé par ſes veines dans le même dégré d'activité, afin qu'il ſoit rapporté de la circonférence au centre, & que rien ne nuiſe aux ſécrétions qui doivent s'opérer dans le chemin par le moyen des vaiſſeaux les plus déliés, & par les émunctoires que la nature a placées à l'extérieur, par les pores & par les autres iſſuës, & dans l'intérieur par les viſcères & les glandes deſtinées par l'Auteur de la nature à la préparation & à la ſéparation des liqueurs, chacune ſuivant les différens uſages auxquels elles ſont propres.

IV.

Cauſes générales des maladies.

TANT que l'harmonie ſubſiſte, & que le dégré de viteſſe s'entretient dans le port & le rapport du ſang, en un mot tant que les ſécrétions ne ſont point interrompues, la ſanté ſe ſoûtient, le ton des parties n'eſt point altéré, chacune prend la nourriture qui lui eſt né-

ceſſaire pour ſa conſervation. Si ce merveilleux accord pouvoit toujours durer dans le même état, il n'eſt pas douteux que nos deſtinées ſeroient trop heureuſes en ne connoiſſant pas les infirmités ; mais par malheur il ne ſe dérange que trop ſouvent par notre faute : & Socrate avoit bien raiſon de dire : *Pourquoi demander aux Dieux ce qui dépend de nous-mêmes* ? En effet, la ſanté dépend de nous dans beaucoup d'occaſions, lorſque l'on ſe gouverne par les loix de la prudence & de la ſageſſe. On peut même obſerver que les hommes exempts de maladies ſont ceux pour l'ordinaire dont l'exercice fait l'occupation, qui vivent dans un air pur, ni trop vif, ni trop épais, qui ne mangent que preſſés par la faim, dont les repas finiſſent ſans prendre conſeil de leur appétit qu'ils n'excitent jamais par les ragoûts, & qui ne donnent aux autres beſoins naturels que la même meſure réglée par la ſobriété. S'il en eſt beaucoup de ce nombre, pour moi j'en connois fort peu ; ceux-là ſont amis de la ſanté : elle ne les quitte guères, & la Médecine eſt pour eux un ſecours aſſez ſuperflu : mais il n'en eſt preſque point qui jouiſſent de ces avantages. Sans

compter l'intempérance, cette ennemie familière du genre humain, une infinité de vices locaux, soit de l'air, soit des occupations, soit de l'inaction, est pour la plûpart la source funeste d'un grand nombre de maladies. Il n'est pas possible de se reposer sur la seule nature du soin de réparer les différens désordres qui arrivent dans notre foible individu : c'est bien elle qui répare, mais elle veut être aidée dans une multitude de cas ; & alors, quand le secours lui vient à propos, & que le sujet est capable de le recevoir, il n'est pas douteux que les désordres cessent, & que les choses reprennent leur premier dégré de relation dans l'admirable méchanique d'un tout, divisé cependant en une infinité de parties organiques assujetties aux loix d'un mouvement cadencé de répercussion qui annonce si haut les merveilles & la toute-puissance du Maître de la nature.

V.

Objet de la Médecine.

Ce qui constitue en ce cas le meilleur Médecin, c'est celui de qui le re-

mède le plus capable de réparer le plus sûrement & le plus promptement l'embarras qui dégrade l'ouvrage entier. Il n'y a point de milieu, le défaut d'union des parties produit de proche en proche la désunion du tout. Est-ce aux spéculations stériles, ou à l'expérience féconde, à procurer le rétablissement du désordre arrivé ? Je m'explique : tous ceux qui font leur capital de procurer à la nature humaine des secours propres à ranimer la santé qui s'altère, sont dignes d'estime : je dis plus, on ne s'en rend capable qu'autant qu'on est versé dans la connoissance anatomique. Mais ce n'est pas assez de vouloir entrer avec ardeur dans l'immense carrière des sciences pour en approfondir les mystères les plus secrets, il ne suffit point de se mettre en état d'en reculer les limites par de nouvelles découvertes utiles à la santé des hommes toujours environnée d'accidens mortels, on ne peut la conserver que par la sagesse d'une bonne conduite.

Quand on veut se faire une réputation immortelle, il faut avoir l'intelligence de cette carte obscure du petit monde, si difficile cependant à acquerir ; il faut pénétrer encore dans le

genie de chaque contrée, si l'on peut parler ainsi, sçavoir à quelles infirmités chacune est sujette, & sur-tout connoître la propriété des remèdes que l'on veut employer à leur cure. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas.* Il faut d'abord entrer dans le règne animal qui fait la pompe & les délices de nos superbes festins, décomposer les végétaux & les minéraux, tirer leurs sels alkalis, acides & neutres qui sont le divin baume de la nature, la riche semence des métaux, l'ennemi de la pourriture, & le symbole de l'éternité; ne négliger la connoissance d'aucun des simples, car il s'en faut beaucoup que tout soit connu dans la Botanique: & la plante qu'on foule aux pieds, & que l'on paroît mépriser le plus, faute de la connoître, a des propriétés souveraines à de certains égards : tout consiste à les découvrir pour en faire une juste application; c'est ce qui caractérise le vrai Médecin, qu'on ne peut manquer de reconnoître à son travail & à ses heureux succès dans des guérisons difficiles & réitérées : *Hoc opus, hic labor est.*

C'est sur-tout dans l'étude opiniâtre de cette dernière partie que la Méde-

cine, cet art divin, devient utile à l'homme ; & ce seroit peut-être par cette distinction que l'on parviendroit à concilier l'ancienne querelle en Médecine, des Dogmatiques divisés en tant de sectes, & des Empyriques. Les premiers employoient toute leur vie dans des spéculations souvent inutiles des différentes parties du corps, des qualités des remèdes connus, du nombre & des genres multipliés des maladies ; mais quant à leur cure, ils n'avoient pas toujours le même dégré de connoissance si essentiel au vrai Médecin. Les derniers péchant par l'extrémité opposée donnoient tout à l'expérience tirée de l'effet des remèdes, & s'occupoient à en découvrir de nouveaux, sans s'appliquer ni à l'Anatomie, ni à une multitude d'autres connoissances dont les Dogmatiques exigeoient avec raison que le Médecin fût instruit. Nous avons toutefois obligation aux deux partis, sur-tout depuis que Celse a ouvert le moyen de concilier leurs opinions opposées. L'Empyrique n'aura qu'une connoissance-pratique défectueuse, tant qu'il ignorera ces spéculations générales de la Médecine

qui la conſtituent par excellence. Le Dogmatique ſera bien ſçavant, ſi l'on veut, par de beaux raiſonnemens où l'eſprit pour l'ordinaire eſt employé en pure perte, quand le malade périt par ſa faute; mais fort inutile à la ſanté, tant qu'il n'aura que des idées vagues & chimériques, des moyens dont il faut uſer pour guérir les malades.

En effet, celui qui ſouffre & qui perd la vie dans l'excès des tourmens, eſt bien peu touché de la Réthorique d'un Docteur à ſyſtême, tout brillant de ſçavoir, d'eſprit & d'éloquence dans la diſpute ou dans ſes écrits, dont la principale étude eſt de ſçavoir s'exprimer avec élégance ſur des choſes inutiles à la ſanté du malade réduit par ſon ignorance à la dernière extrémité, & qui, à le bien conſidérer, ne s'attache en tout qu'à charmer l'oreille par la beauté de l'expreſſion, & la douce harmonie d'un vain diſcours, qui flatte inutilement le malade d'un prochain rétabliſſement qu'il n'eſt pas en état de lui procurer, dès qu'il ignore la cauſe du mal & les remèdes pour le guérir.

Il faut donc ſupprimer tout diſcours ſuperflu, & s'attacher à ſecourir ſon

malade, plutôt que de perdre le tems si précieux en pareil cas à débiter des mots inutiles; ce qu'Hypocrate blâme dans son Traité de l'ancienne Médecine, en disant : *Si quis igitur de Medicinâ loquatur, & audientium intelligentiam atque animos sermone non afficiat; neque ipse etiam veritatis compos erit, & vana ut plurimùm loquetur.* C'est-à-dire, si quelqu'un parle de la Médecine, & que son discours ne soit pas à la portée de tous ceux qui l'écoutent, il ne connoît pas lui-même la vérité, & il ne dit ordinairement que des mots; & c'est ce qu'il faut éviter avec soin, à l'imitation d'habiles gens qui parlent peu & agissent promptement.

Afin de traiter les malades avec un plus grand succès, il faut que tout Médecin soit aussi Anatomiste. Sans l'Anatomie nous ignorerions encore aujourd'hui les loix de la circulation, fondement inébranlable de la Médecine. Elle démontre que la santé dépend d'un libre cours du sang, des humeurs & de la régularité des différentes excrétions. Tant qu'il est éxactement répandu dans toutes les parties du corps, les élémens dont il est composé, sont

dans un mêlange convenable. Tout ce qui tient lieu de la nature des récrémens, tout ce qui eſt nuiſible en quantité & en qualité, eſt évacué par le mouvement : en conſéquence toutes les fonctions animales ſe font dans l'ordre établi par le Créateur. Mais que les émunctoires viennent à ſe boucher tant ſoit peu, (& par l'idée anatomique de la peau qu'on vient de prendre, on a vû combien dans l'homme ces ſecours ſont multipliés) le ſang perdra bien tôt ſa pureté, & ceſſera d'être limpide & balſamique. Si la vélocité de la circulation eſt ralentie dans le dégré qui lui convient ſelon les âges & les ſujets, il eſt indubitable qu'il y aura épaiſiſſement dans tous les fluides ; le ſang entrera en ſtagnation, & les obſtructions, ſources fatales de tant de maux ſi difficiles dans leurs cures, ſeront bien-tôt les ſuites funeſtes de ce premier dérangement qui dégrade peu à peu notre fragile individu juſqu'à ſon entière deſtruction.

V I.

Application des propriétés du remède proposé.

IL faut donc convenir que le remède qui procurera avec le plus d'efficacité & de promptitude le rétabliſſement du cours des fluides ; qui dégorgera les embarras des glandes en briſant les coagulations & les épaiſiſſemens qui s'y ſeront formés ; qui pourra s'introduire avec les ſérosités du ſang dans les vaiſſeaux du moindre diamètre, & ſur-tout à leurs orifices ; qui débouchera les vaiſſeaux ſécrétoires obſtrués, ſera le meilleur des remèdes : parce que faiſant ceſſer toutes ces cauſes, la ſanté reviendra auſſi vigoureuſe qu'auparavant. Quiconque eſt en état d'opérer ces merveilles, peut ſe flatter de pouvoir rendre heureux le ſort des mortels en les faiſant jouir d'une bonne ſanté.

Les Praticiens en général conviennent que les lotions ſont ſouveraines dans les cas d'une conſtipation opiniâtre, pour appaiſer les douleurs des coliques, du calcul, des dyſſenteries, des hémorroïdes ; pour opérer révulſion dans

la léthargie, l'apopléxie & les autres affections ſoporeuſes, foibleſſes de l'ouïe & des yeux ; dans les délires, la frénéſie, la fureur, les paſſions cauſées par les vices de l'utérus & ſon atonie ; pour hâter l'accouchement, faire ſortir les moles, rétablir le flux menſtruel & hémorroidal. Cette Liqueur purgative & vulnéraire eſt admirable par toutes les ſubſtances dont elle eſt compoſée, dans toutes les maladies chroniques produites par l'impureté des liqueurs, la mauvaiſe diſpoſition des viſcères, leur engorgement, la ſtagnation des humeurs, ſur-tout la cachexie, le ſcorbut, la maladie hypocondriaque. Elle fortifie le genre nerveux, puiſqu'elle arrête, en évacuant, les accès des fiévres intermittentes & de toutes eſpèces : elle calme les attaques d'épilepſie & les convulſions, & guérit radicalement, quand ces accidens ſont occaſionnés par les vers. Elle eſt ſouveraine dans les diarrhées & éroſions des inteſtins, les affections hyſtériques & hypocondriaques, les maux de reins, contre le ſable & le gravier qui en procedent : elle prévient la formation de la pierre, favoriſe la cure des humeurs froides, des tranchées des femmes, des

vuidanges supprimées, du lait répandu, du lait engorgé des enfans, de la petite vérole. En un mot, cette Liqueur bienfaisante est un des plus grands remèdes qu'il soit jamais possible d'avoir, comme le prouvent les guérisons qu'elle opére tous les jours.

Les mêmes Praticiens reconnoissent aussi qu'on peut par injection dans l'anus, suppléer la nourriture à ceux qui en conséquence d'une déglutition détruite ne mangent point. On donne des alimens liquides par cette méthode, & l'ancienne Médecine comme la moderne sont d'accord de cette nutrition. En effet, l'Anatomie fait découvrir dans les gros intestins, des vaisseaux lactés capables d'absorber la Liqueur injectée, & de la conduire dans la masse du sang. Donnée à cette fin, elle reste & ne sort plus. Sans recourir à l'Histoire, d'après Celse, Oribase, Aëtius & Avenzoar, on peut voir dans les opérations de Chirurgie de Garengeot, celle d'une femme qui vécut ainsi pendant quatorze jours, & recouvra par ce moyen la faculté d'avaler qu'elle avoit perdue. Des personnes actuellement vivantes ont expérimenté cette ressource contre la faim. Que les lave-

mens, même les plus ordinaires, agiſſent ſur la circulation du ſang & des humeurs : qu'ils ſoient propres à aider les excrétions, & que leur vertu ſoit antiſpaſmodique éminente qui s'étend juſqu'aux parties les plus éloignées, c'eſt ce que l'inſpection du poulx détermine ſenſiblement.

Les indications curatives qui conduiſent le ſage Médecin, ſe réduiſent principalement à quatre ; attirer, évacuer, fortifier & calmer. Il prépare les lavemens ſur ce pied, de manière qu'ils ramolliſſent les excrémens endurcis, qu'ils tempèrent les récrémens de mauvaiſe qualité, âcres, acides ou ſalés, qu'ils évacuent ou qu'ils fortifient les fibres languiſſantes des inteſtins, pour leur rendre leur mouvement periſtaltique, ou qu'ils calment les ſpaſmes des membranes inteſtinales, & relâchent les fibres trop tendues. Leur effet s'étend même à d'autres parties attaquées d'atonie, & leur vertu ſe communique des inteſtins, qui comme parties nerveuſes, ont une correſpondance étroite avec celles de la même nature dans des régions éloignées ; s'inſinue dans le ſang & dans la lymphe, comme Avicenne l'atteſte. L'Eau-de-vie ainſi injectée en

vre bien plus que prise par la bouche en même quantité. L'effet des lavemens est même plus sensible dans les intestins grêles attaqués de douleurs & de contractions spasmodiques que partout ailleurs ; parce que le colon (le plus épais des gros intestins) embrasse tous les grêles & les enveloppe ; en sorte qu'un lavement émollient & parégorique qu'on y injecte, affecte par sa tiédeur bienfaisante les intestins grêles qui lui sont contigus ; sa vapeur pénétrant par les pores de leurs membranes, leur communique les vertus dont il est chargé.

Ce n'est pas moi qui attribue ces grands effets au lavement ; ce sont les Grecs, les Latins, les Arabes, & nos plus grands Médecins. Pour s'en convaincre, on peut puiser dans les sources, & consulter les Transactions philosophiques de la Société Royale de Londres, & les mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature, Ouvrage moderne très-répandu.

Mais si d'après ces opinions générales de la Médecine universelle, vous passez à la composition de l'*Enema* chez les Grecs, *Lotio* chez les Latins, & *Clystere* parmi nous; c'est une Pharma-

copée générale & absolue, variée à l'infini. Le but, c'est la guérison ; & tout l'art consiste dans la découverte de la maladie & du remède, quand la nature seule ne le procure pas.

VII.

Le lavement & le vomitif pénétrent dans toute l'habitude du corps. Preuves anatomiques de cette vérité.

RIEN n'est plus vrai, que les effets du lavement peuvent pénétrer dans toutes les régions de l'individu; & je soûtiens avec raison que le vomitif produit aussi le même effet. Pour le prouver, j'ai besoin de quelques réflexions anatomiques sur la structure & la disposition des premiers intestins : & je serai sommaire, eu égard à l'étenduë de ce sujet.

A commencer par l'estomac qui reçoit par l'œsophage les alimens, & les garde comme un dépôt, plus ou moins de temps selon leur consistence ou liquidité; c'est-là l'officine de la digestion préparée par la mastication dans la bouche où les alimens sont arrosés avec abondance de la liqueur salivaire dont les

les canaux tapiſſent l'intérieur de la bouche & de l'œſophage. Parvenus dans l'eſtomac, la digeſtion ſe pourſuit en partie par la pénétration de la liqueur gaſtrique qui ſuinte continuellement de la tunique veloutée, & en partie par le mouvement continuel de contraction & de relâchement de la tunique charnue, aidée de l'action réciproque du diaphragme & des muſcles du bas-ventre. Quand, par ce mêlange & cette diviſion, les alimens ont acquis la fluidité ſuffiſante, le pylore ou l'orifice inférieur de l'eſtomac, qui juſque-là avoit défendu le paſſage aux alimens, eſt déterminé par le mouvement periſtaltique ou vermiculaire des fibres orbiculaires, à les laiſſer couler dans le duodénum, regardé en Anatomie comme le premier des inteſtins grêles; mais que les plus appliqués à cette ſcience regardent avec raiſon comme un ſecond eſtomac, où les alimens digérés viennent recevoir la préparation qui leur convient pour être convertis en chyle; il prend ſa naiſſance du pylore: les courbures en arrière de haut en bas, enſuite vers le rein droit, & enfin par un contour léger en devant, lui fourniſſent une cavité qui facilite le ſéjour

des alimens. Il eſt dans ce trajet ſoûtenu & fortement attaché, comme dans un étui, par des replis du péritoine, & une duplicature tranſverſale donnant l'origine au méſocolon, qui n'eſt qu'une prolongation du duodénum. Des quatre tuniques qui le compoſent, comme les autres inteſtins, la premiére a une garniture celluleuſe, plus conſidérable que les autres ; la muſculeuſe eſt plus épaiſſe. La nerveuſe & la veloutée forment au dedans de cet inteſtin un très-grand nombre de duplicatures qui s'avancent plus ou moins directement dans la cavité, comme des bandes circulaires ; ce ſont les valvules connivantes. La veloutée dans cette partie, eſt une ſubſtance fongueuſe & grenue, compoſée d'un amas infini de mamelons diverſement figurés, où l'on remarque des points enfoncés, ou pores dont toute leur ſurface eſt percée. Ce tiſſu ſoûtient un amas de vaiſſeaux capillaires, les uns ſanguins, les autres ſont les racines des veines lactées : il ſuinte des pores des mamelons une liqueur mucilagineuſe qui arroſe continuellement la cavité de l'inteſtin, dont l'orifice vers le pylore eſt garni de beaucoup de grains glanduleux : ils de-

viennent plus rares, & presque solitaires à l'autre extrémité : ils fournissent une humeur visqueuse. Au bas de la première courbure de l'intestin, on trouve l'orifice du conduit biliaire & celle du conduit pancréatique. L'épanchement de la bile & du pancréas ne se fait point dans l'estomac, c'est la dernière préparation du chyle réservée pour le duodénum.

On conçoit par cet artifice admirable de la composition du duodénum, à quoi est déterminé son usage. Quand par le séjour des alimens digérés, le chyle est suffisamment préparé, la masse totale coule du duodénum dans le jéjunum, & de-là dans l'ileum. La structure de celui-ci est remplie de glandes ou lacunes des grapes glanduleuses ou glandes réticulaires, sur-tout à son extrémité. L'iléum est le dernier des intestins grêles, à l'endroit où il est comme implanté dans l'ouverture du repli fait à l'union du colon au cœcum, qui avec le rectum forment les trois gros intestins, assujettis dans leur contour par le mésocolon, comme les intestins grêles le sont par le mésentère. L'un & l'autre sont une lame membra-

neuſe du péritoine, qui forment enſemble un rouleau ſpiral. Par ces attaches, les inteſtins ſont doucement retenus dans leurs révolutions & contours.

Une plus ample expoſition anatomique ſeroit inutile à mon ſujet ; il ſuffit qu'on ait compris à peu près la méchanique de l'eſtomac, du duodénum, du jéjunum, de l'iléum, & en général des gros inteſtins colon, cœcum, qui forment auſſi des circonvolutions, n'y ayant que le ſeul rectum qui, vû par devant, paroît décrire une ligne droite, pour déterminer en ſoi l'idée de la digeſtion dans l'eſtomac, de la chylification dans le duodénum ; dont par les communications on conçoit que les alimens qui entrent par la bouche, ont une extrême facilité de s'inſinuer de l'un dans l'autre de ces réſervoirs. Les gardes placés aux orifices du pylore & autres, en deſcendant & en ſuivant la route du canal inteſtinal, ont plutôt la faculté des ſphincters pour s'oppoſer au retour des matières une fois engagées dans ces conduits, qu'ils n'ont de puiſſance pour leur en interdire l'entrée. Afin de remplir mon objet, il me reſte à expliquer en deux mots comment s'opère la ſéparation du chyle,

cette liqueur douce, visqueuse & onctueuse du marc des alimens.

On a vû que la conjestion du pancréas & de la bile se fait dans le duodénum ; & il est certain que par tout où il y a du velouté dans les intestins, il y a des glandes & des vaisseaux lactés. Le duodénum comme le jéjunum & l'iléum en ont. Ce sont des conduits qui portent le chyle aux orifices des vaisseaux lactés, & l'y font entrer ; & ce velouté n'est qu'un amas innombrable de filamens creux, entrelassés les uns dans les autres, qui sont l'origine des vaisseaux lactés. Cette membrane veloutée des intestins ne peut être & n'est pas purement passive, elle est nourrie & entretenue par le sang & le suc nerveux : & dès-là ses ouvertures peuvent pécher par le relâchement, le trop d'ouverture & de contraction ; de même que le chyle, malgré sa nature douce & bénigne, est facile à s'aigrir, tenant, comme il fait, de la nature des émulsions.

Or le velouté est susceptible d'une grande contraction ; il est dans les intestins grêles sur-tout, le couloir universel de toutes les liqueurs qui passent des premiéres voies dans le sang ;

il importe donc infiniment qu'il soit bien conſtitué. Si les orifices ſont trop ouverts, la lie du chyle paſſe dans le ſang ; s'ils ſont trop reſſerrés, il ne s'y introduit point de parties nourricières. Il faut donc que les orifices des vaiſſeaux lactés & des filets veloutés, ſoient libres & ouverts, & non enduits de matières qui les obſtruent. Ces accidens n'arrivent pas, tant que la bile & le pancréas coulent dans les inteſtins ; leur mêlange produit une liqueur ſavonneuſe & deterſive, qui travaille ſans ceſſe à debarraſſer le velouté du mucilage épais qui l'enveloppe. Ce qui s'eſt commencé dans les inteſtins grêles ſur la ſéparation du chyle du marc des alimens digérés, s'acheve dans les gros inteſtins.

Le chyle une fois introduit dans les vaiſſeaux lactés, ceux ci le tranſmettent aux glandes méſentériques diſperſées d'eſpace en eſpace dans l'épaiſſeur du tiſſu cellulaire ; elles ſont du genre conglobé. Ces glandes ſe communiquent la liqueur les unes aux autres par une infinité de vaiſſeaux fins & tranſparens comme par autant de caſcades. Ils ſont garnis de valvules qui paroiſſent en dehors comme de

petits nœuds posés fort près les uns des autres ; ils sortent des glandes par ramifications, & ayant formé un petit tronc, ils se divisent encore pour entrer dans une glande voisine. Ce sont des vaisseaux chylifères ou veines lactées, parce qu'a la manière des veines, ils ont des valvules, & vont par dégrés, d'étroits qu'ils sont, en des tuyaux plus considérables. Il y auroit ici des choses merveilleuses à tracer sur l'œconomie de la Nature dans les réservoirs & les routes qu'elle a prescrites pour conserver le chyle & le porter à sa destination. Il suffira d'observer que les veines lactées, après le trajet de leurs ramifications, se distribuent également dans l'étenduë du mésentère jusques vers sa naissance, ou attache aux vertèbres du dos, elles se communiquent par des anostomoses fréquentes, diminuent en nombre, augmentent en grosseur, & se terminent vers l'attache du mésocolon par des troncs communs où aboutissent des vaisseaux lymphatiques, des glandes lombaires & autres. Ces veines s'avancent sur le corps de l'aorte inférieure, aboutissent & se déchargent dans le réservoir de pecquet, entre les extrémités

du muſcle inférieur du diaphragme ; d'où il eſt repris au bas & autour de ſa portion inférieure par les derniéres veines lactées qui s'inſérent les unes à côté des autres derrière l'aorte. La portion ſupérieure de ce canal ſe retrécit entre l'aorte & la veine azigos, monte dans la poitrine, où il eſt nommé canal torachique, monte encore derrière la veine ſou-clavière gauche, où il ſe termine ordinairement par pluſieurs branches réunies, & s'ouvre dans la partie poſtérieure de la veine ſou-clavière attenant le côté externe de la jugulaire interne. L'art de ſa compoſition & la délicateſſe de ſes reſſorts pour empêcher le ſang de ſe gliſſer en même tems qu'il ſe décharge dans cette veine, ſont merveilleux.

Cette deſcription me rendra plus intelligible ſur l'effet de mon remède donné comme vomitif, en même tems que par ce peu de mots on ſaiſit une idée claire, je penſe de la chylification & de ſa route, dont la découverte a cauſé tant de veilles, de ſueurs & de fatigues aux plus appliqués des Anatomiſtes. Pour ſuivre mon ſujet, le vomitif en queſtion opère bien dans l'eſtomac, mais il ne revient pas tout

avec les matières qu'il rapporte. Plus on le garde dans l'eſtomac avant les nauſées, & plus ſes parties ſubtiles & les plus efficaces s'inſinuent & tranſpirent par le pylore. Tout ce qui a doublé une fois ce paſſage, ne revient plus, & ſe trouve forcé de ſuivre tout le trajet du canal inteſtinal. Plus les parties ſont analogues au chyle confus dans les inteſtins grêles, plus auſſi eſt-il pompé par le velouté de ces inteſtins : & s'il eſt capable de ſéparer les parties obſtructives, d'accélérer leurs cours, de briſer les parties agglutinées, de nettoyer & de dégager les orifices de tous les vaiſſeaux ; il eſt certain qu'il produira des effets merveilleux dans toute l'habitude de l'œconomie animale. Les mucoſités, les obſtructions, & ſur-tout l'épaiſiſſement des liqueurs, ſont les principales, pour ne pas dire, les cauſes les plus fréquentes de tous les ravages qui arrivent dans le corps humain. Le déſordre effraye le malade, & quelquefois le Médecin, par les accidens qu'ils font naître, quand (ce qui n'arrive que trop par ces ſeules cauſes) le ſang ſe trouve en ſtagnation, & que des conduits deſtinés à faire circuler les eſprits

animaux, ſe chargent du ſang ou de la lymphe.

VIII.

Effets fâcheux des vices des digeſtions. Propriétés du remède contre cet inconvénient.

LEs premiers déſordres naiſſent ordinairement de l'irrégularité des digeſtions de l'eſtomac & du duodénum. Le premier effet du remède en queſtion eſt d'en faire couler le menſtrue propre à ces deux capacités, & qu'elles reſſerrent dans leur cavités réciproques. Mais comme le duodénum a des vaiſſeaux qui lui apportent le ſuc bilieux de la véſicule du fiel & des conduits biliaires du foie, & la lymphe abondante & diſſolvante de la glande pancréatique qui ſe réuniſſent pour tomber goutte à goutte ſur la maſſe du chyle qui eſt au deſſous, ces ſucs forment un menſtrue efficace, un baume admirable par la nature alkaline & ſulphureuſe de la bile ſpiritueuſe & légère du pancréas.

C'eſt au[1] par l'intelligence admirable qui régne dans la ſtructure du

duodénum, qu'il eſt ſujet à des altérations, ſoit par la qualité des diſſolvans qui s'y rendent, ſoit par le relâchement ou l'atonie de ſes parties. Quand cela arrive il en réſulte des maladies fort opiniâtres & très-dangereuſes ; car je ne connois point de cauſes matérielles des maladies dans les humeurs, tant qu'elles circulent librement & régulièrement, elles ne peuvent ſe corrompre au point que leur diſpoſition naturelle ſoit altérée, qu'il n'y ait auparavant repos & ſtagnation ; les capacités qui ont une courbure comme l'eſtomac & le duodénum, y ſont plus ſujettes. Dans cette courbure, la nature des alimens s'altère & ſe déprave par la ſeule ſtagnation, & auſſi par le mêlange avec d'autres ſubſtances hétérogènes : la bile, par le repos & la ſtagnation, devient virulente & maligne. Auſſi Hypocrate a-t-il obſervé, (& il eſt encore le premier & le plus admirable de tous les Médecins en fait d'obſervations) que quand la bile ſéjourne long-tems, qu'elle s'exalte, qu'elle eſt crue, non mêlangée, intempérante, ſon âcreté & ſon acrimonie donnent des fièvres, des phrénéſies, des tiraillemens d'entrailles ; & il ne faut point

eſpérer que ces ſymptômes ceſſent, que cette humeur ne ſoit expulſée, adoucie & mêlée avec d'autres. Or ſi cette humeur ſurvient dans le duodénum quand ſon ton & ſon mouvement périſtaltique ſont un peu troublés, il ſe fait un amas de bile dans ſa cavité qui mettra l'inteſtin dans un diſtenſion ſurprenante; & c'eſt-là une ſource de maladies fréquentes & journalières, parce que ſes tuniques ſont douées d'un ſentiment très-exquis. Les branches nerveuſes du plexus méſentérique ſont auſſi diſtendues, les vaiſſeaux ſanguins comprimés, & il ſe fait une congeſtion de ſang aux environs du tronc de la veine porte & du commencement de l'artère mézèraïque. Un ſeul accès de colère peut produire ces déſordres, qui augmentent encore par l'énorme amas de remèdes de toute eſpèce qui ſont prodigués pour une cure ſi difficile, & qui ne font qu'irriter le mal. Rendez le ton à la partie, faites couler la bile, tout eſt réparé. L'expérience a prouvé, & prouve tous les jours que mon remède, comme vomitif, procure ces grands avantages.

Après avoir expliqué l'effet que peuvent produire les lavemens & les vo-

mitifs, & le nombre infini de maladies de tous les genres, même les plus oppoſées dans leurs effets, quoique ſouvent elles aient le même principe & qu'elles aient pris naiſſance dans la pépinière des maladies, dont le duodénum & le méſentère ſont aſſez ſouvent le ſiége; il ne me reſte plus qu'à enſeigner l'uſage de mon remède, ſoit comme lavement, ſoit comme vomitif.

IX.

Uſage & manière de ſe ſervir du remède comme lavement.

CHaque phiole contient deux lavemens, dont la Liqueur pèſe douze à treize gros; & la phiole à peu-près autant. Remuez bien la phiole avant d'en introduire la Liqueur dans la ſeringue remplie d'eau chaude, où vous la mêlerez facilement. Gardez le lavement cinq ou ſix minutes ſeulement, & le rendez après ce temps dès qu'il voudra ſortir. Toutes les fois que la réitération ſera néceſſaire, on peut en prendre juſqu'à quatre dans un jour d'heure en heure, quand le mal eſt bien preſſant, ſinon de trois heures en trois

heures. Dans une maladie ordinaire ; on se contentera d'en prendre un le matin, & l'autre le soir.

Remarque essentielle dans l'usage de ce remède.

On observera de prendre toujours un lavement d'eau simple, après avoir rendu le lavement purgatif. Vous verrez de nouveaux effets à chaque remède, sur-tout dans une constipation opiniâtre, où les excrémens sont durcis, & pour ainsi dire calcinés, ou quand depuis long-tems, des glaires se sont attachées & rendues adhérentes aux parois des gros intestins : les derniers remèdes pénétrant de plus en plus, achevent d'emporter celles de ces glaires que les premiers n'ont fait qu'ébranler. S'il y a cuisson au passage, elle ne sera pas produite par le remède, mais par l'âcreté de la bile agglutinée, des glaires recuites & adhérentes. Dans ces cas, faites suivre le remède rendu d'un autre remède d'eau simple, qu'on peut même, quand ce dernier ne suffit pas, réitérer une seconde & une troisième fois, pour mieux délayer, par un grand lavage, l'acrimonie des humeurs qui corrodent

les endroits où elles séjournent, & les glaires qui ont de la peine à se détacher. Par cette réitération, les douleurs se dissiperont à l'instant.

Cette pratique ne nuira jamais dans aucun cas ; & au contraire elle sera toujours bienfaisante, si on est exact à la suivre. Il faut donc absolument faire attention à ce que j'enseigne, si l'on veut ressentir promptement tous les bons effets de cette Liqueur purgative & vulnéraire.

Dôse du remède pour chaque tempérament.

Dans un danger évident, si la moitié de la phiole ne produit pas un prompt soulagement, vous prendrez les trois quarts, même la phiole entière successivement d'heure en heure ; c'est-à-dire en commençant toujours par le tiers de la phiole, si on a le tempérament foible ; & par la moitié, si on a le tempérament bon, venant ensuite au trois quarts, puis au total de la phiole pour un seul lavement, si le malade a un tempérament robuste, & des accidens difficiles à surmonter.

Si contre toute attente, ces remèdes ainsi administrés n'agissoient pas assez,

& ſi cette dôſe ne produiſoit aucun effet ſenſible par les ſelles, les urines, ou la tranſpiration, alors il y a tout lieu de croire que le malade eſt dans un danger évident de périr, & qu'aucun autre remède ne pourra plus le ſoulager, ſi celui-ci n'opère pas. Dans une pareille extrémité, on ne riſque rien de tenter encore la guériſon par un autre lavement, ſi le malade eſt abandonné.

Il faut cependant obſerver qu'il y a des circonſtances où cette Liqueur, quoique très-active & fort pénétrante de ſa nature, ne laiſſe pas que d'agir avec beaucoup de force, lors même qu'on n'en voit point de très-prompts effets. Il eſt certain qu'il y a des amas d'humeurs ſi compacts, & quelquefois ſi durs & ſi calcinés, du ſable & du gravier ſi difficiles à pénétrer, qu'il faut du tems, & quelquefois pluſieurs jours pour en éprouver les bons effets; & cette Liqueur, en s'inſinuant peu-à peu dans les pores des corps étrangers qu'elle doit diviſer, ainſi que l'eau qui s'introduit dans ceux du ſucre & de tous les ſels après les avoir pénétrés par la réitération, elle produira à la fin l'effet d'un coin qui eſt pouſſé dans

le bois, elle écartera & diviſera tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & après avoir ouvert toutes les voies, elle redonnera le mouvement aux fluides arrêtés, qui eſt abſolument néceſſaire pour l'entretien de la vie.

Pour les Enfans.

L'uſage de ce remède pour les enfans, en ſuivant ſon augmentation dans la même proportion, ſera d'un quart de la phiole pour ceux depuis deux ans & au-deſſous juſqu'à ſept, & d'un tiers depuis ſept juſqu'à douze. A cet âge, quand l'enfant eſt bien conſtitué & d'un bon tempérament, il n'y a aucun danger de le traiter comme les adultes & perſonnes formées.

Non-ſeulement ce remède eſt propre aux hommes, mais il l'eſt encore aux animaux. Tout remède qui produit ce double effet, eſt marqué au bon coin : la répugnance la moins raiſonnée eſt d'ailleurs vaincue, quand on voit opérer ſur les brutes, & que leur guériſon arrive par le même traitement qu'on nous propoſe pour nous-mêmes, proportions gardées dans les quantités.

Pour les animaux.

A l'égard des animaux quadrupèdes, on peut donc dire, ſans préjudice de l'interêt dû à l'humanité qui a toujours le premier pas, que la ſanté des brutes eſt cependant d'un ſi grand prix dans tous les Etats, qu'on ne doit pas la négliger, puiſqu'elle en fait la principale richeſſe, & que ces animaux ſervent auſſi à l'entretien de notre vie. Celui qui les traitera avec attention, doit ſe flatter d'un événement heureux, en donnant par dégré une dôſe qui ne ſoit pas au-delà des forces de l'animal. Il faut proportionner la dôſe du remède dans tous les accidens, ſelon ſa force & le tempérament. Un petit chien, par exemple, ou un jeune chat prendra dans de l'eau, dans du bouillon, ou dans du lait, quand on voudra le faire vomir, le demi-quart ou le quart de la phioſe, ou même davantage, ſi la dôſe ne ſuffit pas.

On donnera la moitié de la phiole en lavement à un mouton, ou à tout autre animal de force relative.

On fera prendre la phiole entière & même plus, s'il y a néceſſité, à un cheval ou à un bœuf malade, & davan-

tage aux grands animaux, comme j'ai appris que cela s'étoit pratiqué dans des caravannes à l'égard des chameaux & autres animaux, qui étoient devenus malades en traverſant des déſerts. Au lieu de bouillon, on donne à l'animal, quand il a vomi, de l'eau blanche bien battue, & la plus attiédie qu'il ſe pourra pour la lui faire prendre : s'il ne boit pas de gré, en ce cas mettez le cornet, & faites lui prendre un peu plus que tiède.

Tout remède eſt avantageux, avec lequel on peut faire des épreuves certaines ſur les animaux ; il eſt encore meilleur, quand il a réuſſi. Celui-ci ſera toujours d'une grande utilité pour ceux qui ont des beſtiaux ; puiſqu'il ſert encore à guérir leur bleſſures, la galle, le farcin, &c.

C'eſt un ſecours que ce lavement pour le Médecin & pour le malade, parce qu'il ſympatiſe très-bien avec les autres purgatifs ordinaires ; il contribue à rendre leur effet plus prompt & moins fatiguant, les viſcères ſe trouvent par les déjections débarraſſés de groſſes matières, des biles & des glaires. Si le Médecin purge avec la caſſe, la manne, la rhubarbe, les ſels & autres, & que

ces drogues n'opèrent pas, comme il arrive ſouvent à des tempéramens ſuffoqués par des amas conſidérables d'humeurs recuites; le Médecin verra avec ſatisfaction, en réitérant ce lavement purgatif & vulnéraire, les voies ſe dégager entiérement par ſon action bienfaiſante. Il en tirera les mêmes ſecours dans ceux à qui pour des maladies particulières l'uſage des eaux minérales a été preſcrit, & qui malheureuſement s'engorgent quelquefois en ceſſant de paſſer; accidens qui n'ont que trop ſouvent des ſuites funeſtes de ſuffocation & d'hydropiſie. Que le Médecin n'en craigne point l'uſage dans ce cas, même dans ceux où le lavement le plus violent reſte ſans effet, & met le malade dans un danger manifeſte de périr, ſur-tout dans l'inflammation, l'hydropiſie, l'apopléxie. Celui-ci rappelle l'autre avec ce qu'il devoit entraîner; il faut, en ce cas, les trois quarts de la phiole, & même la phiole entière, quelquefois plus, dans un accident extraordinaire. Qu'il s'en ſerve ſur-tout dans les inflammations du bas-ventre. Il eſt purgatif à la vérité, & le principe médical s'oppoſe aux purgatifs dans les inflammations; mais ce remède

ayant des vertus anodines, vulnéraires & balsamiques, ne peut que concourir avec ceux d'un pareil genre que le Médecin ordonne alors ; & je puis déclarer que dans le secret de sa composition que *je n'ai communiqué à personne*, il n'entre que des simples dont les sucs n'ont point d'autres qualités. C'est entr'autres contre les obstructions qu'il est merveilleux : on est étonné de la promptitude de ses effets ; il pénétre les parties les plus rebelles, & par l'amas des humeurs fœtides & vicieuses qu'il ramène avec lui autant de fois qu'il est réitéré, & que cette réitération est nécessaire, il fait juger démonstrativement qu'il ne laisse rien après lui. S'il n'entraîne point d'humeurs, c'est qu'il n'y en a pas. Il n'irrite rien ; & quand il n'est point nécessaire pour purger, il aura toujours procuré l'avantage de laver & de rafraîchir. Il est souverain dans les suppressions du flux menstruel & hémorroïdal ; on juge de ses effets par le retour libre du cours de ces purgations. Il fait aussi cesser les douleurs de tête lancinantes, les maux de cœur & les vapeurs, qui sont fort souvent occasionnées par une constipation opiniâtre, & le feu des entrailles qui portent

aiſément le levain du vertige au cerveau, que l'uſage réitéré de cette Liqueur purgative & vulnéraire détruit auſſi-tôt.

L'équilibre de la ſanté n'eſt ſouvent dérangé que par le ſéjour des humeurs : (toute fracture ou autre accident extraordinaire à part.) Elles deviennent âcres, corroſives, ſchirrheuſes, putrides, capables d'altérer, même de corrompre, les ſolides dans les endroits où elles ſont fixées ; les évacuations des matières dans la petite vérole, dans les fièvres malignes, ou de ceux qui ont le malheur d'être attaqués de la peſte, les fièvres de divers genres & beaucoup d'autres maladies ; celles qui procèdent d'ulcères & de certaines plaies, cauſent une infection capable de corrompre en un moment l'air, les alimens, d'offenſer & d'altérer tous les corps voiſins qui en ſont impregnés, même de corroder l'or tout compact qu'il eſt, & dont les pores ſont ſi rétrécis. Il eſt étonnant que le moindre ſéjour de pareilles humeurs dans le corps humain, dont les organes ſont ſi délicats, n'en dérange point auſſi tôt l'harmonie comme il arrive, mais encore qu'elles n'opèrent point la déſunion de ſes parties, pour

laiſſer aux bons remèdes le tems d'agir & d'opérer l'expulſion de ces mortels ennemis ; & certainement, c'eſt au repos & à la ſtagnation des humeurs par l'atonie des vaiſſeaux & autres accidens que ces malheurs arrivent. Le ſang, la lymphe, la bile, ſont des liqueurs pures, douces, nourricières & bienfaiſantes, tant qu'elles conſervent leur dégré de circulation & de mouvement. Mais de même qu'il arrive à toutes les émulſions, le repos eſt le premier ſignal de leur fermentation, que la corruption ſuit de près. Les remèdes les plus abondans, les meilleurs cordiaux, les vapeurs les plus agréables, ne feront que des palliatifs de fort peu de durée, tant que le Médecin n'attaquera pas la cauſe en évacuant tout de ſuite, & en rendant le cours libre aux liquides, & le ton aux parties.

X.

Comme vomitif. Dôſe du remède.

J'Obſerve toujours, avant de donner le remède comme vomitif, de le faire prendre en lavement. Auſſi-tôt qu'il ſera rendu, & que par ce moyen les

ſecondes voies ſeront plus libres ; alors on préparera le vomitif. La dôſe ſera du quart pour une perſonne foible & délicate, d'un tiers pour un tempérament ordinaire, & de la moitié de la phiole pour un tempérament robuſte.

Si cette quantité ne ſuffit pas, pour obtenir l'effet déſiré, l'on prendra environ un quart-d'heure après la moitié de la dôſe qu'on a déja priſe, ou bien une dôſe entière pareille à la première ; alors il eſt certain que ce remède fera ſon effet par le haut, ou du moins par le bas, c'eſt-à-dire, par le vomiſſement ou par les ſelles, & quelquefois par la tranſpiration, ou par les urines.

Il y a de certains tempéramens auxquels on eſt forcé de donner la phiole entière : mais je conſeille de donner toujours ce remède peu-à-peu, comme je l'ai dit, afin de ne commettre aucune imprudence.

On mettra cette Liqueur par préférence dans une taſſe de bouillon gras ou maigre, qu'on aura fait tiédir ; & ſi on n'en a pas au moment, on le mettra dans un verre d'eau tiède, ou bien dans de la bière, ou dans du lait, ſi on eſt à la campagne. La dite Liqueur peut

peut être mise dans une tasse de thé, de caffé, de chocolat, ou dans du syrop; ensuite on la fera avaler au malade.

XI.

Dôse pour les enfans.

On suivra la même proportion pour les enfans, c'est-à-dire, qu'on pourra donner un demi-quart de la phiole à un enfant depuis sa naissance jusqu'à deux ans, en observant de le pencher sur le devant lorsqu'il voudra vomir.

On donnera un quart de la phiole à un enfant, depuis sept ans jusqu'à douze, on lui en donnera même un peu plus s'il est bien constitué; & si le remède pris en pareille dôse ne fait pas assez d'effet, on en donnera davantage dans la même quantité de bouillon.

On observera que les tempéramens plus forts, & les causes d'une maladie plus obstinée, souffrent une plus grande augmentation : c'est la bonne administration des remèdes qui prépare les premiers moyens de rétablir la santé, & c'est l'usage réitéré qui en assure la conservation ; comme aussi la négligence peut rendre sans action le meilleur remède, s'il n'est donné à propos. Rien par conséquent n'est plus im-

portant que de faire ſervir les malades par des gens fidèles, intelligens & adroits ſur leſquels on puiſſe compter. Dans une pareille circonſtance, il faudra s'en rapporter à la prudence de celui qui donne le remède : il agira ſelon les variations de la maladie, il donnera le remède ſelon le tempérament & les forces du malade ; s'il ſçait le donner à propos, le malade en recevra toujours un très-prompt ſoulagement, & dans beaucoup d'occaſions il obtiendra une guériſon parfaite à l'inſtant même ; & l'on verra ſûrement que ce que les autres vomitifs n'auront pas produit avec tous les dangers des émétiques ordinaires, celui-ci le produira en peu de minutes, ſans expoſer le malade au moindre accident. Il n'y aura d'efforts qu'autant que la liqueur muqueuſe du fond de l'eſtomac ſe ſeroit exceſſivement épaiſſie & rendue adhérente aux parois de ce viſcère ; ce qui opère le relâchement de ſes fibres, & détruit ſon action ſur les alimens, en même tems que l'épaiſiſſement vicie cette liqueur qui eſt le premier ferment de la digeſtion.

On vomit ordinairement ſans effort beaucoup d'eau, de bile, de glaires

gluantes comme de la colle : c'eſt l'extraction de ceux-ci, qui opère quelques efforts ; mais ils ne ſont point dangereux.

Il m'eſt revenu, que pluſieurs perſonnes avoient agi avec imprudence, en donnant d'elles-mêmes des dôſes au-de-là de celles que je preſcris ; comme, par exemple, en faiſant avaler la phiole entière, ſans aucun véhicule, à des enfans au-deſſous de ſept ans, & cela, parce que leſdites perſonnes ne connoiſſoient ni la force, ni les propriétés de cette Liqueur, que j'ai refuſées juſqu'aujourd'hui au Public, ne voulant pas accréditer davantage ce remède. Malgré cela, je n'ai point encore d'exemple, que ce vomitif, dans les perſonnes même les plus délicates, ait produit irruption des moindres vaiſſeaux. Qu'il y ait effort ou non, il eſt bon, quelques minutes après les premières évacuations, de donner au malade quelque véhicule qu'on aura fait tiédir : le thé, la bierre, le lait, ſont bons ; mais le bouillon, gras ou maigre, eſt préférable à tout. On peut également ſe ſervir de l'eau tiéde : elle aide auſſi puiſſamment que tout autre breuvage, à délayer les glaires qui réſiſtent

pour se détacher ou pour sortir. Il y a des tempéramens qui produisent les glaires avec plus d'abondance que d'autres ; & quand elles ont long-temps séjourné, c'est une humeur fâcheuse pour le dedans : on peut s'en convaincre quand elles sont sorties, en plongeant dans le vase qui les a reçues quelques brins de verges ; vous attirerez toute la partie glaireuse qui se tient & se plonge par des filamens qui ne finissent qu'avec la matière même.

Cette matière extirpée rend la digestion libre, donne aux liquides plus de fluidité. Le sang sur-tout qui a participé à cet avantage, s'introduisant dans les poulmons, en chassera plus aisément les matières visqueuses qui en embarrassent les bronches, & rendent l'aspiration & la respiration courtes & difficiles ; ce qui produit encore un des grands embarras de la circulation. Le Médecin jugera par les symptômes diagnostics, comme la toux, l'embarras de la respiration, le défaut d'appétit, s'il reste encore quelque mauvais levain dans l'estomac, & dans toute la suite du canal intestinal ; & il réitérera, selon sa prudence, le même vomitif, sans qu'il y ait à craindre le moindre acci-

dent. Il peut même dans un besoin pressant le donner plusieurs fois de suite dans le même jour, selon les conjonctures. Quand on est le maître du terrain, il vaut mieux n'en faire usage qu'une fois.

XII.

Précautions.

ON sçait en Médecine que ceux qui sont affligés de descentes, ou qui ont la poitrine trop resserrée par quelques vices de conformation, ne sont pas propres à l'action des vomitifs, qui emportent des contractions & des dilatations de viscères, & s'étendent jusqu'aux ressorts de la poitrine. C'est au Médecin à diriger, dans ces cas, l'usage du remède selon la nécessité, & à ne le faire servir qu'en lavement, quand il n'est pas possible qu'il serve comme vomitif.

XIII.

Contre les vers.

DANS tout le cours de ces observations, je n'ai encore rien dit d'une maladie qui n'afflige que trop l'humanité, les enfans, plus fréquemment encore que les personnes formées, parce qu'elle n'est pas suffisamment éxaminée. Com-

me cette Liqueur est anti-vermineuse, & qu'elle termine souvent des maladies bizarres dans leurs effets, par l'expulsion des vers de différentes espèces; il est indispensable que j'en dise un mot, pour instruire mes malades selon leurs désirs.

On doit considérer l'atmosphère de l'air qui enveloppe le globe de la terre, comme un fleuve merveilleux d'une immensité prodigieuse, & d'une étonnante beauté, dans lequel les hommes & tous les animaux vivent à leur manière, comme les oiseaux dans l'air, les poissons dans les plaines liquides des eaux, les monstres dans les abysmes de la mer qui nous sont impénétrables, & une infinité d'autres qui vivent sur la terre ou dans ses entrailles, que nous ne connoîtrons jamais, ni par le nombre, ni par l'espèce, ni par la figure. Tout ce que nous pouvons entrevoir dans la perspective la moins éloignée, c'est un certain mouvement de ces petits êtres matériels, sans qu'il nous soit permis de connoître dans l'intérieur toutes les parties formées de la main sçavante qui les a composées. Nos organes, quoiqu'admirables dans leurs fabriques, sont néanmoins trop grossiers pour atteindre jusqu'à la ma-

tière ſubtile. Il eſt certain que l'œil déſarmé, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point aidé d'un bon Mycroſcope, ne ſçauroit appercevoir ces petits atômes vivans, répandus dans l'air. Nous en voyons dans le fromage, & dans différentes liqueurs, que nous découvrons avec cet inſtrument ſi néceſſaire à un Philoſophe qui contemple les beautés de la nature; & nous remarquons avec ſurpriſe que ces petits points vivans, que nous n'aurions jamais connus ſans ce ſecours précieux, ont des organes, des pieds, des yeux, & ſe meuvent, proportion gardée, comme les grands animaux. Comment aurions-nous jamais pû connoître leur figure, leur mouvement & leur petiteſſe, puiſque ſans le Mycroſcope nous ne ſçaurions pas qu'il y eût rien de tel dans ce vaſte Univers. D'où nous pouvons juger, que ſi l'on a découvert des vermiſſeaux dans le vinaigre, dans le lait, dans les liqueurs de différentes ſubſtances, dans le ſang de certains malad s, dans les puſtules que l'on voit ſur la peau de quelques autres, il y en a bien d'ailleurs dont nous n'avons nulle connoiſſance, & qu'il importeroit peut-être beaucoup de bien connoître pour l'intérêt de la

ſanté, & de la vie des hommes ſujets à tant d'infirmités.

Les œufs des inſectes que l'on apperçoit vivans dans l'eau de la pluie avec un excellent Mycroſcope, entrent dans notre corps avec l'air que nous reſpirons, & avec les alimens ſolides & liquides que nous prenons chaque jour. Il faut donc croire qu'ils ſont la cauſe de pluſieurs maladies, puiſque nous uſons tous les jours des viandes, des fruits, du laitage, ou de tout autre aliment & boiſſon, chargés de la ſemence de quelque inſecte. Cela eſt confirmé par l'expérience : elle nous apprend que ces petits êtres répandus dans l'air, où ils flottent ſans ceſſe comme les navires en pleine mer, quoiqu'ils ſoient réduits en un volume inviſible, n'en gardent pas moins la nature du tout dont ils ſont compoſés.

Les Philoſophes, curieux obſervateurs des merveilles du Créateur, ont pris garde que les ſemences de toutes les choſes du monde ſont répandues par tout l'Univers. Si l'on prend de la terre pure bien paſſée & bien arroſée pour la mettre enſuite à l'air dans un vaiſſeau, l'on trouvera au bout de quelque tems qu'il s'y ſera formé des corps de toutes les trois familles, des dérivés & mêlés,

ſçavoir des animaux, des végétaux & des minéraux ; car on y trouvera de petits cailloux, & des petits marcaſſites ; l'on y verra croître des herbes, & l'on y trouvera des vermiſſeaux. L'eau des pluies qui tombe, porte auſſi avec elle la ſemence de pluſieurs herbes & de pluſieurs inſectes qui ſe trouvoient parmi les météores : & les quatre élémens doivent être regardés comme autant de matrices dans leſquelles toutes les productions de la nature prennent naiſſance. C'eſt une même pâte, mais différemment moulée, qui eſt la vie & la nourriture de toutes choſes ; c'eſt de cet agent flegmatique, & de cette roſée céleſte, que toutes les productions prennent leur accroiſſement, & ſe multiplient au moyen du feu ; car le feu & l'eau remplis de ſel ſont le plus grand myſtère du monde. Heureux ſont ceux qui peuvent acquérir de ſi belles connoiſſances ! elles ne ſont réſervées que pour les enfans de la ſcience. Contens de jouir en ſecret d'un ſi rare avantage, ils poſſèdent un grand tréſor ; & l'homme impie, ainſi que l'inſenſé ne les poſſéderont jamais. *Vir impius*, dit le Prophète-Roi, *non cognoſcet, & ſtultus non intelliget hæc.* Pſ. 91.

Mais quant à la naiſſance des vers & des inſectes dans notre corps, où ils cauſent des accidens ſi étranges, il faut ſçavoir, comme je viens de le dire, que le plus grand myſtère du monde conſiſte dans le feu & dans l'eau, & rien n'eſt comparable à la chaleur : c'eſt elle, par ſa douceur, qui rend la vie aux morts, comme le ſoleil la rend à toute la nature. Un ſimple laboureur m'entend déja plus que beaucoup d'autres. Un four qui a un certain dégré de chaleur, donne également la vie aux mouches, aux vers & aux grenouilles qui étoient preſque morts de froid.

La Société Royale de Londres a vérifié, d'après Kirker & Ellis, que la chaleur douce du printems faiſoit renaître les inſectes & les petits animaux qui dorment engourdis tout l'hiver dans des grottes, dans des trous, dans des fonds de mer, de lac, ou de rivière, & éclore leurs œufs. Le ciron & la mite de fromage ſont les plus petits animaux qu'on puiſſe diſtinguer à la ſimple vuë ; mais nous ſommes aſſûrés qu'il y a une infinité de ces petits êtres vivans répandus dans l'air, qui échappent à nos yeux. J'en ai vu pluſieurs fois avec un Mycroſcope de tout vivans dans

des gouttes d'eau de pluie. Il y en a auſſi dans les bois, ils rongent également le verre, le marbre & les pierres. Un Sculpteur travaillant depuis peu un bloc de marbre, y a trouvé dans le milieu deux vers vivans renfermés dans deux cavités qui n'avoient aucune iſſuë, ni le moindre paſſage, du moins apparent, par où l'air pût s'introduire. Un autre Sculpteur a également trouvé un crapaud vivant dans le centre d'une pierre dure où il étoit comme incruſté. Ariſtote & pluſieurs autres aſſurent que des vers s'engendrent dans la neige. Il y en a à plus forte raiſon dans le ſang, puiſqu'on en a vu ſortir pluſieurs fois, & même par les ſaignées. J'en ai fait ſortir moi-même très-ſouvent par les urines, par les pores dans les ſueurs, & par les plaies de différentes parties du corps.

Le lait, le fromage, la viande & les plantes en ſont remplies: il y en a dans les bubons peſtilentiels, dans les puſtules de la petite vérole, dans les apoſtumes, & en un mot dans tout ce qui eſt pourri & putréfié. Les os & les chairs gangrénées en contiennent un grand nombre. Hauptman rapporte qu'un de ces vers ayant été mis ſur un papier

en produisit sur le champ cinquante autres, ainsi qu'on le remarqua avec le Mycroscope. Il n'est donc pas douteux que les vers & les insectes ne soient bien souvent la cause & la source inconnue de beaucoup de maladies.

Il est dit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, que M. De Malézieux de la même Académie, par le secours de son Mycroscope, en a découvert qui sont vingt-sept millions de fois plus petits qu'une mite ; ce qu'il a prouvé par le calcul géométrique de l'augmentation que cet instrument cause aux objets.

Dans cet animal qui est vingt-sept millions de fois plus petit qu'une mite, que de parties différentes en fonctions pour le faire subsister ! O abysme où l'on se perd en voulant y pénétrer, pour sonder mal-à-propos la profondeur de la puissance incompréhensible du Maître de l'Univers !

Par des exemples aussi frappans de la puissance du Créateur, il semble qu'il prenne plaisir à faire paroître des choses plus miraculeuses dans les plus petits animaux que dans les gros, lourds & énormes, afin d'apprendre que les choses ne se mesurent pas à la grandeur de

la masse, mais à celle de la vertu. L'exemple des pierres précieuses en est une preuve, qui pour leur valeur surpassent de beaucoup de grands rochers, qui n'ont d'autre propriété que d'élever leur cîme jusques aux nuës. Nous voyons que les campagnes, les hauts monts, les fleuves même & les métaux sont brûlés par le feu; ou s'ils ne le sont tout de suite, pour le moins ils le sont par intervalle; & que cependant il y a de petits animaux, qui non-seulement n'en sont point brûlés, mais qui vivent dans le feu, où conséquemment il faut de nécessité qu'ils fassent leur demeure afin de vivre. C'est donc une grande merveille, que le plus noble & le plus grand de tous les élémens ne se rende point traitable, & ne s'accorde avec aucune chose, si ce n'est avec quelques petits insectes, par lesquels il se laisse vaincre, dédaignant d'être, je ne dirai pas vaincu, mais de se laisser toucher seulement, par les hommes & les grands animaux.

Saint Augustin dit: (*de Civit. Dei, Lib.* 1°.) Il y a des animaux qui vivent au milieu du feu, & l'on trouve des vermisseaux dans la source des fontaines si chaudes, qu'on ne sçau-

roit y mettre la main ſans ſe brûler. Cependant ces petits animaux y vivent, non ſeulement ſans être offenſés, mais encore ils ne ſçauroient vivre lorſqu'on les en retire. S. Auguſtin ne dit pas le pays où ces vermiſſeaux vivent dans des eaux chaudes. J'ai lû en quelque endroit la même choſe, & je crois que c'eſt en Chélidoine. En cette Province, dit-il, ces vers vivent dans des eaux de nature bouillante, comme ſont les poiſſons dans les eaux froides; & ils meurent auſſi-tôt, ſi on les tranſporte dans de l'eau froide.

S'il y a des vers & des inſectes dans les quatre élémens, par la volonté de l'Auteur de la nature, il ne faut pas donc s'étonner ſi on en trouve de toute eſpèce dans nos corps pour les affliger de différentes maladies, puiſqu'il eſt vrai qu'il y en a par-tout, & que tous les alimens que nous prenons ſont remplis d'un nombre prodigieux d'œufs d'inſectes, qui n'ont beſoin pour éclore, que d'un eſtomac qui leur tienne lieu de four. C'eſt auſſi pourquoi on en trouve ſi ſouvent dans les plaies; parce que toutes les fois qu'il y a putréfaction, dans cette même pourriture on eſt aſſuré de trouver des vers à cauſe de la fer-

mentation qui s'y fait ; & quand les œufs de ces petits êtres qui ſont dépoſés dans les ſubſtances animales qui inclinent à la putréfaction, ſe trouvent au dégré de chaleur convenable à leur nature, alors ils écloſent, & l'on trouve ſouvent, dans peu de minutes, les plaies remplies de vers éclos par la chaleur des parties corrompues.

Ces vers & ces inſectes de différentes eſpèces, une fois éclos, ſe font de toutes les parties du corps humain, ou des animaux qu'ils affligent également, un domicile approprié pour vivre à leur aiſe ſans être apperçus. Là, retranchés comme dans des citadelles inexpugnables, il nous attaquent vivement, & nous déclarent une guerre impitoyable en exerçant ſur nous mille cruautés, mille ravages, par les douleurs inexprimables qu'ils nous font ſouffrir quelquefois ſans le moindre relâche. Tel étoit l'état malheureux d'un grand nombre de malades que j'ai trouvés réduits à la dernière extrémité, ſoit par les fréquentes ſaignées, ou par la diète rigoureuſe où on les avoit réduits ſans qu'on eut la moindre connoiſſance de leur maladie : plus on les ſaignoit, & plus la diète étoit rigoureuſe, plus auſſi on les épuiſoit. Il

eſt d'une grande importance d'éviter la diète en pareil cas ; parce que les vers qui ne veulent pas la connoître, venant à manquer d'alimens, font bien-tôt périr les malades en les perçant de toutes parts ; c'eſt ce qu'on a vû très-ſouvent, par l'ouverture des cadavres qui étoient criblés par-tout.

Cette maladie a des effets ſi biſarres & ſi terribles, que j'ai vû dans beaucoup d'occaſions des malades réduits au plus grand déſeſpoir par les perſécutions continuelles de ces vers cruels qui les déſoloient ainſi que ces mauvais enfans qui battent ſans ceſſe leur nourrice, & qui ne ſont en état de le faire que par les forces qu'ils ont priſes dans leur lait qui les fortifie chaque jour.

Signes des vers.

Les mouvemens convulſifs les plus violens, avec diſtention dans les nerfs ; la folie & l'épilépſie, ainſi que les douleurs les plus aigües, ſont quelquefois les effets funeſtes des vers. Il n'eſt point de ſymptômes horribles & ſi étranges, qu'ils ne ſoient capables de produire ; ils font grincer les dents, ils cauſent des rêves affreux ; les malades ſe tournent tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, s'éveillent en ſurſaut ; &

quelquefois preſſés par la douleur ſe lèvent tout-à-coup, ayant le poulx inégal, les jouës pâles & quelquefois vermeilles. Des démangeaiſons conſidérables ; une faim extraordinaire, avec un dégoût pour les alimens ; des envies de vomir ; une fièvre ſans être réglée, un amaigriſſement dans les parties qu'ils occupent, & même dans tout le corps, en conſumant les ſucs qui y ſont portés ; des coliques, des ſentimens de ſuffocations, ſouvent une toux opiniâtre, un mal au cœur, la ſyncope, le hoquet, l'aſſoupiſſement, la douleur de tête, le délire, le chagrin, la mélancholie, l'eſquinancie, la pleuréſie, les ſpaſmes, la perte de la mémoire & de la voix, avec des rétentions d'urine, ſont aſſez ſouvent les indices des vers.

J'ai traité des foux, qui n'étoient devenus furieux que par l'état de ſouffrance où ils étoient réduits par les vers. J'en ai guéri d'autres qui n'étoient hébétés que parce que cette vermine affamée déroboit les ſucs du cerveau, ou des autres parties de leurs corps, qui n'étoient paralytiques, ou dans un amaigriſſement conſidérable, que parce qu'ils s'en ſervoient pour leur nourriture : on achevoit de les faire périr,

par une diète rigoureuſe, & de fréquentes ſaignées, toujours pernicieuſes en pareil cas. Après avoir chaſſé les vers du corps des malades, je les ai rétablis enſuite par un bon régime, abſolument néceſſaire pour l'entretien & les fonctions de toutes les parties du corps,

Le Maître de l'Univers qui a ſoumis tous les animaux à la puiſſance des hommes, leur a donné en même tems tous les moyens de les détruire, quand ils en ſeroient incommodés. Par l'uſage de ce remède, toutes ſortes de vers, ſans en excepter un ſeul, ſeront chaſſés de toutes les parties du corps, où ils font leur demeure aux dépens du repos des malades. J'en conſerve un grand nombre. J'ai auſſi quelques monſtres que cette ſeule Liqueur a fait ſortir du corps de pluſieurs malades. J'en ai vû d'autres qui ont été fort ſouvent aſſez heureux pour terminer des maladies de pluſieurs années dont on n'avoit pas connu la cauſe, par un ſimple lavement, ou par un ſeul vomitif de cette Liqueur purgative & vulnéraire, qui a chaſſé tout de ſuite de leurs corps un ſeul ver, & quelquefois des quantités prodigieuſes, même juſqu'à des milliers.

Dans des maladies plus opiniâtres,

où il y a des amas énormes d'humeurs gluantes qui ſervent en même tems & de retranchement & de nourriture à la vermine, il faut continuer l'uſage de ce remède juſqu'à leur entière évacuation ; alors les vers n'ayant plus d'aſyle certain pour ſe retrancher & ſe garantir des attaques réitérées du remède dont ils craignent avec raiſon le goût & l'odeur, les malades ſeront bientôt ſoulagés & guéris. J'aurois une infinité de choſes intéreſſantes à raconter ſur cette matière, & ſur les guériſons étonnantes que cette Liqueur a opérées ; mais je les paſſe ſous ſilence, pour terminer cet Article, qui apprendra à mes malades combien il importe de connoître les maladies qui peuvent être occaſionnées par les vers, pour les traiter avec ſuccès.

Bonne précaution, pour conſerver les enfans.

Dans le moindre ſoupçon des vers ; ſur-tout chez les enfans, où il n'eſt pour l'ordinaire que trop bien fondé, on peut donner ce remède avec une ſage précaution, lequel venant à détruire tous les œufs de cette vermine dangereuſe, qui ne manqueroit pas d'éclore

dans ſon tems par la chaleur pénétrante des inteſtins entretenus par celle des autres viſcères qui les avoiſinent de toutes parts, leur évitera des accidens mortels qui ne ſont que trop fréquens. Avec l'uſage réitéré de cette Liqueur, on empêchera les vers d'éclore, ce qui ſauvera la vie à des quantités prodigieuſes d'enfans qui ſont trop foibles pour réſiſter aux violentes attaques de cette vermine. Par ce moyen, les familles en ſeront plus nombreuſes, & l'Etat plus puiſſant. On attribue ſouvent mal à propos à des attaques d'apopléxie cauſée par le ſang ou par les humeurs, des morts ſubites qui ne ſont occaſionnées que par des vers ; ce qu'on a ſouvent vérifié par l'ouverture des cadavres.

Je ſuis indiſpenſablement obligé de dire un mot ſur les dangereux accidens de l'apopléxie, relativement aux propriétés de mon remède, qui eſt d'un puiſſant ſecours dans cette redoutable maladie, qui épargne moins les riches que les pauvres, & enlève ſubitement ceux qui paroiſſent jouir de la meilleure ſanté. Par l'uſage de ce remède pris par précaution, ou dans le paroxiſme de la maladie, on pourra, étant inſtruit, ſe garantir facilement de

toutes attaques, & rappeller d'abord à la vie ceux qui se trouvent, dans ce malheureux état, exposés à la perdre si promptement.

XIV.

Apoplexie.

L'Apoplexie est assurément la plus dangéreuse de toutes les maladies, parce qu'elle cause une mort précipitée à celui qui a le malheur d'en être attaqué, ou du moins elle le rend infirme le reste de ses jours. On a donc tout à appréhender de ses accidens funestes; & l'homme, quel qu'il soit, doit craindre en tout tems ses terribles effets, ignorant dans le sombre avenir le triste sort qui lui est peut-être réservé.

En vain s'applaudit-il de son bonheur & de sa puissance, en vain met-il toute sa confiance dans sa fortune & son crédit; toujours ingénieux à se tromper, il regarde avec un plaisir sensible toutes ces belles chimères dans un miroir trompeur, sans s'appercevoir que la mort vient à lui brusquement, & qu'elle a déja levé sa redoutable faulx pour moissonner à l'instant & sa tête & son frivole espoir.

Au milieu des plus grandes proſpérités, ne voit-on pas tous les jours que la Providence offre à nos yeux des ſpectacles bien touchans de leur fragilité, en frappant de mort ſubite ceux même qui préſument trop de leurs forces, qui comptent trop ſur leur crédit & ſur le faux éclat de leurs vaines richeſſes, qu'ils ſont forcés de quitter pour rentrer dans l'obſcurité de leur néant. Qu'on ſorte donc de la léthargie profonde, où l'on eſt ſur l'intérêt de ſa ſanté, en écoutant des conſeils ſalutaires dont on ſe trouvera bien, ſi on eſt éxact à les ſuivre.

La gourmandiſe & l'yvrognerie donnent également de mauvais conſeils : *Plus gula occidit quàm gladius.* Il n'eſt pas douteux que l'excès du boire & du manger eſt la principale cauſe de cette affreuſe maladie : on peut donc l'éviter en vivant ſobrement ; ſans quoi *infundet in vos Dominus ſpiritum ſoporis*, le Seigneur répandra ſur vous un eſprit d'aſſoupiſſement ; & la mort ſurprendra l'yvrogne, ainſi que le gourmand, dans ſes piéges qui ſont toujours tendus dans les meilleurs feſtins. Le ſage eſt ennemi des excès : content de peu, il jouit de la ſanté, ſe nourriſſant

pour vivre, & ne mangeant que pour ſe nourrir & ſoûtenir ſes forces. En général, toutes les perſonnes ſobres ne ſont pas ſujettes à l'apopléxie : il faut donc les imiter, pour n'être pas ſurpris avant le tems. Un amas énorme de viandes, de fruits, de boiſſons & d'humeurs, de quelque eſpèce que ce ſoit, capables d'obſtruer les canaux qui doivent porter le ſuc nerveux depuis la moëlle allongée juſqu'aux extrémités du corps, peuvent occaſionner l'apopléxie. On ne peut donc être trop attentif ſur le régime, ſi on aime la ſanté. On ne doit pas manger trop de viande, parce qu'elle engendre dans le corps humain une pourriture d'une puanteur inſupportable, qui eſt la ſource de pluſieurs maux : ces ſucs d'ailleurs, qui en proviennent étant trop nutritifs, pouſſent à l'inſtant de leur fermentation & avec violence au cerveau le ſang & les humeurs, qui ſont l'avant-coureur de l'apopléxie, & en cauſeront même fort ſouvent une attaque réelle, qui tue le malade : ſi ces ſucs étant pouſſés avec trop de véhémence au cerveau viennent à rompre les plus tendres rameaux des veines, le ſang s'épanchera tout auſſi-tôt, preſſera tellement les

nerfs avec le ſuc même, que l'un & l'autre par leur viſcoſité empêcheront la diſtribution des eſprits, & cauſeront enfin la mort.

Hypocrate nous dit que les engourdiſſemens & les ſtupeurs qui arrivent aux membres par extraordinaire, ſont des préſages d'apopléxie ; & l'expérience nous apprend que cette affreuſe maladie, quand elle ne fait pas périr le malade au moment de l'attaque, eſt un ſommeil très profond, & l'image de la mort, qui eſt ſouvent précédé par l'indigeſtion, ou par une conſtipation opiniâtre, qui porte avec violence des vertiges au cerveau de ceux qui ayant la tête groſſe & péſante par un amas de pituite & le col court, ſont très-ſujets à l'apopléxie.

La perte de la mémoire, les tintemens d'oreille, les maux de tête continuels, de fréquens éblouiſſemens, les coups qu'on y reçoit qui cauſent quelquefois l'épanchement du ſang ſous le crâne, ou des concrétions polypeuſes qui arrêtent le cours du fluide nerveux dans les canaux du cerveau, ou dans ceux qui ſervent à porter ce ſuc précieux depuis la moëlle allongée juſqu'aux extrémités du corps, ſont des

avant-

avant-coureurs d'apoplexie, ainsi que les urines verdâtres & noires, dont le fond ressemble à de la farine détrempée, & qui sortent en petite quantité. L'urine rouge dans l'attaque même est un signe mortel.

Ceux qui vivent dans la paresse, qui ne font point d'exercice, qui dorment presque toujours, qui ont de la chassie dans les yeux, qui sont tristes, & pour l'ordinaire mélancholiques, qui ont la couleur du visage pâle, le nez toujours plein, qui ont les veines de la gorge très-enflées, les yeux étincelans & offusqués, un grincement de dents, qui paroissent s'étrangler en ronflant, qui sont suffoqués, tomberont en apoplexie s'ils n'y prennent garde.

Les convulsions, l'écoulement spontané des larmes, la difficulté de parler, l'engourdissement des bras & des pieds, & leur refroidissement subit, la suppression des règles, & celles des hémorroïdes, d'un écoulement catharreux, d'un rhume, d'une sueur, d'une humeur de goutte, d'une gale repoussée en dedans, ou les plaies fermées trop tôt; ces choses peuvent devenir la cause d'une apoplexie mortelle. L'usage immodéré de l'acte vénér-

rien ſi pernicieux aux vieillards ; les violentes paſſions, comme une joie exceſſive, la ſurpriſe extrême d'une bonne ou mauvaiſe nouvelle, la crainte, une peur inopinée, un grand accès de colère ou un extrême chagrin qui reſſerre entièrement le cœur ; les mauvaiſes vapeurs, celles ſur-tout des métaux & du charbon allumé, ſont des accidens qui peuvent cauſer l'apopléxie ; l'odeur puante d'une chandelle ou d'une lampe mal éteinte, ſont capables de donner des vapeurs à certaines perſonnes, & de faire périr une femme en couche.

Tous les narcotiques en général ſont dangereux pour ceux qui ont une diſpoſition naturelle à l'apopléxie, parce qu'ils aſſoupiſſent & portent à la tête, comme les opiates, le houblon, l'abſinthe, le muſc, l'uſage immodéré du tabac, les fumées de la bierre & du vin nouveau, de l'eau-de-vie, ou des liqueurs fortes dont l'uſage eſt ſi pernicieux ; toutes ces ſubſtances raréfient les humeurs & donnent lieu à la ſtagnation qui eſt le ſignal de l'apopléxie.

Nos corps étant ſublunaires éprouvent ſans ceſſe de nouveaux accidens ; le changement ſubit des ſaiſons, la conſtitution péſante ou mal-ſaine d'un air

infecté produisent l'apoplexie, ou causent fort souvent la mort. La transpiration interceptée la cause aussi bien que le froid excessif, qui resserre par excès les fibres cutanées, & retrécit les vaisseaux placés fort près de la surface du corps, forçant les humeurs de se porter au cerveau. Pison & plusieurs autres ont observé qu'aux environs du solstice d'hiver, lorsque le vent du nord, qui fait monter le mercure dans le baromètre & resserre par conséquent beaucoup le corps, vient à souffler, bientôt ceux qui sont disposés à l'attaque d'apoplexie, en sont pour l'ordinaire attaqués.

On peut également observer que quand le vent du nord succède subitement à un vent du midi qui a régné long tems, & qui nous a procuré pendant tout son régne un tems mou, humide & froid; ou lorsque l'atmosphère passe tout-d'un-coup d'un état froid, sec & resserré, à un état humide & chaud, les apoplexies sont fréquentes; & ceux qui y ont quelques dispositions, ne manquent guères d'en être attaqués. C'est de-là qu'il faut déduire la raison d'une apoplexie dont on trouve l'histoire dans Amatus Lusita-

nus. *Cent. I. curat. 36.* Il eſt queſtion, dans les obſervations de cet Auteur, d'un homme qui en fut attaqué, pour avoir été expoſé à l'air froid au ſortir d'un bain chaud.

Il réſulte de toutes ces obſervations, que l'apopléxie, qui eſt une privation ſubite du ſentiment, & de toutes les autres fonctions du corps, comme la mort eſt l'extinction de la chaleur naturelle, a des cauſes fort différentes les unes des autres. Tout ce qui eſt capable d'arrêter ſubitement & entiérement la circulation du ſang, peut auſſi produire ce terrible effet. Or la paralyſie du cœur, des poumons ou des tuniques muſculaires des principales artères, ſuffit pour arrêter ſubitement & tout-à-fait la circulation : donc cette paralyſie peut être la cauſe de l'apopléxie.

Pour prévenir l'attaque d'apopléxie, il faut être ſans ceſſe ſur ſes gardes contre tous les accidens dont je viens de parler, afin de n'y être pas ſurpris, & veiller ſur-tout à la liberté du ventre ; car c'eſt une maxime générale de pratique, que la tête eſt rarement affectée, tant que le ventre fait bien ſes fonctions.

Dans un état ſi fâcheux, ſi quelqu'un

à le malheur d'être accablé par un tel accident, & que les remèdes ordinaires viennent à ne pas réuſſir, & qu'au contraire ceux qui ſont trop âcres, & les ſels dont on ſe ſert en pareil cas, ne produiſent d'autres effets que de cauſer les douleurs les plus violentes dans l'eſtomac, l'inflammation, & des convulſions horribles dans le genre nerveux, & ſouvent la mort la plus violente; dans une ſituation ſi triſte, où on ne connoîtra plus de remède capable de retirer le malade d'un danger auſſi évident de périr; alors, & ſans héſiter, il faudra tout tenter pour tâcher de lui ſauver la vie, ſuppoſé que cela ſoit encore poſſible: & ſi les dôſes ordinaires de mon remède ne ſuffiſent pas, il vaut mieux dans une ſi grand extrémité lui donner des remèdes un peu plus forts, cependant proportionnés à ſon état & à ſes forces, plutôt que de le laiſſer périr, comme cela arrive quelquefois, par une mort prompte, & d'ailleurs très-certaine. *Hæc potiora puto, quàm dulci morte perire.* Alors, ſans plus attendre, il faudra lui donner un, deux, ou trois lavemens de cette Liqueur les uns après les autres, de demi-heure en demi-heure ou environ; & après

les évacuations ſuffiſantes, on donnera enſuite le vomitif, toujours proportionné aux forces du malade, comme je l'ai déja expliqué.

C'eſt dans une telle extrémité, où il faut que celui qui donne le remède ait la plus grande intelligence pour en voir bientôt les heureux ſuccès ; & ſi celui qui le donne ne ſçait pas s'en ſervir à propos, en donnant une dôſe trop foible ou trop forte, il peut facilement ne pas réuſſir avec le meilleur remède. La meilleure épée, & le meilleur fuſil ne ſervent de rien dans les mains d'un aveugle. Pour moi, quand je traite quelqu'un, je ſçais tirer le meilleur parti de mes remèdes, & de l'état du malade, quelque dangereux qu'il puiſſe être ; & quand le mal eſt tout-à-fait opiniâtre, j'ajoûte auſſi-tôt d'autres remèdes à celui-ci, qui ſont doués de la plus grande vertu, comme on le voit par leurs bons effets, *& je guéris toujours dans le cas de poſſibilité.*

Quant à l'effet de mon remède, on verra qu'il n'y en a pas de plus prompt que celui qu'il procure. Il eſt évident par les principes qui compoſent cette Liqueur purgative & vulnéraire, qu'elle entre auſſi-tôt dans les routes du

ſang & de la lymphe, qu'elle ſe mêle avec ces liqueurs pour les détremper & les rendre plus douces & plus fluides, en chaſſant par une copieuſe évacuation, abſolument néceſſaire en pareil cas, les matières croupiſſantes & gluantes comme la colle, qui embarraſſoient la circulation, bouchoient les conduits, & ſe fermoient à elles-mêmes le paſſage à cauſe de leur viſcoſité naturelle qui vient pour l'ordinaire d'un principe froid.

La partie balſamique de cette Liqueur précieuſe, qui a la propriété de fortifier également les vaiſſeaux, agiſſant de ſon côté avec une égale force, réveillera bien-tôt le ſentiment perdu, elle excitera puiſſamment les ſucs languiſſans qui ſont engourdis, en leur imprimant tout de ſuite le mouvement qui eſt le moyen le plus court de les atténuer, de les briſer & de les diviſer, juſqu'à ce qu'ils ayent acquis aſſez de force & d'impreſſion pour donner le cours aux fluides arrêtés par la compreſſion des vaiſſeaux qui s'amolliront & s'étendront pour rendre le reſſort aux parties alors engourdies, comme on rend le mouvement à quelque choſe

qui eſt arrêté. Par la réitération de cette Liqueur donnée en lavement ou en vomitif, on verra chaque fois de nouveaux progrès, à meſure qu'elle s'inſinuera plus avant pour donner plus de viteſſe au ſang; lequel, par cette raiſon, étant rendu beaucoup plus prompt dans ſa courſe, la chaleur s'augmentera ſûrement par dégrés, & les particules ſubtiles de l'air qui ſe trouvent mêlées avec les globules du ſang, étant raréfiées par l'impreſſion de la chaleur, comme cela arrive dans le thermomètre ou dans l'eau chaude &c. ſe développeront de plus en plus de toutes parts, & dilateront les tuniques des conduits qui ſe déboucheront pour laiſſer reprendre le cours naturel des fluides. Et afin qu'ils ne ſe bouchent plus, & qu'on ne ſe trouve plus dans un pareil état, il faudra par précaution, & de tems en tems, faire uſage de cette Liqueur purgative & vulnéraire, qui préviendra & détournera d'autant mieux les accidens, que des perſonnes qui ſont tombées en apopléxie étant en voyage, & qui ont été guéries auſſitôt par les copieuſes évacuations du haut & du bas que cette

Liqueur a procurées, ont été en état de partir deux heures après, étant très-bien rétablies.

On n'oubliera pas de donner, dans l'intervalle de ce remède, du bouillon & tout ce qui peut procurer & ranimer les forces du malade. Mais l'essentiel, & ce en quoi consiste le véritable moyen de la guérison, c'est d'évacuer promptement le malade par le bas & par le haut, & l'on verra dans l'instant les merveilleux effets du remède, *à moins que le malade ne soit absolument inguérissable, ce qui peut arriver dans plusieurs occasions.* Dans ce cas, on n'aura rien à se reprocher, après avoir tout tenté, & mis en usage les meilleurs remèdes pour procurer la guérison. Il est donc prudent d'être en tout tems sur ses gardes contre ces accidens funestes qui n'épargnent qu'un très-petit nombre de ceux qui ont le malheur de tomber dans cet affreux état, que l'on peut prévenir & détourner facilement par l'usage réitéré de mes remèdes.

XV.

Colique de Plomb. Verd de gris.

QUAND cette Liqueur purgative n'auroit abſolument que cette propriété de guérir les Peintres & les Plombiers, ou ceux qui ſont expoſés à perdre la vie dans l'excès des ſouffrances, ſans pouvoir trouver la guériſon, elle ſera toujours d'un prix ineſtimable pour ceux de ces métiers, ainſi que pour les Doreurs, les Plâtriers, les ouvriers des manufactures des glaces qui ſe ſervent de vif-argent pour le teint, ou pour ceux qui ont des foibleſſes ou des tremblemens à la ſuite des frictions mercurielles : il n'y a pas de plus prompt remède pour chaſſer le mercure du corps. Cette liqueur eſt encore très-utile aux ouvriers qui tirent les métaux des entrailles de la terre ; étant ſujets dans pluſieurs occaſions à être ſuffoqués en reſpirant dans les mines les vapeurs arſénicales qui ſont pouſſées par les feux ſoûterrains, du centre à la circonférence.

On ne prend pas garde au danger évident qu'il y a d'habiter un apparte-

ment mis depuis peu en couleur avec de l'orpin, le verd de gris, le blanc de plomb, le vernis &c. & d'y dormir les portes étant fermées, sur-tout quand on transpire; parce que ce venin subtil, dont l'acrimonie est plus grande qu'on ne peut le dire, entre aisément par la respiration & par les pores de la peau qui sont ouverts. Il se glisse comme celui d'un air contagieux, ou de la petite vérole, & s'introduit peu à peu dans les veines; & quand ce poison dangereux, aussi subtil que l'air, a pénétré par son activité toutes les parties du corps, pour y causer les plus grands ravages; c'est alors qu'on éprouve de cruelles vapeurs, des convulsions affreuses dans les nerfs, un trouble considérable dans l'esprit qui fait verser des larmes, l'épilepsie, l'apoplexie, la paralysie, ou la folie, & souvent cet état de fureur inexprimable qui fait de la personne la plus douce en santé, une bête féroce en maladie, qu'on est forcé de mettre dans les fers comme les animaux cruels, pour éviter d'en être égorgé, ou mis en pièces. Ce sont les accidens ordinaires de cet ennemi secret qui se cache à nos yeux, & qu'on peut néanmoins reconnoître aux effets

biſarres qu'il produit, & dont la cauſe ſe manifeſte encore par une langueur, par un engourdiſſement, & par cet abbatement de l'ame dans lequel languiſſent les malades qu'il fait périr.

L'on ne fait pas une plus grande attention ſur les malheureux effets de ce même verd de gris, qui eſt un poiſon d'autant plus dangereux qu'on ne s'en défie pas. On le trouve ordinairement caché dans les fontaines de cuivre & dans les uſtenciles de cuiſine. Pluſieurs perſonnes à la campagne ainſi qu'à la ville, & ſur-tout les voyageurs, périſſent quelquefois ſubitement, ſans avoir aucun ſecours, parce qu'on ne ſoupçonne point la cauſe de la maladie, qui vient d'avoir mangé des alimens préparés, ou qui ont ſéjourné dans des vaiſſeaux de cuivre où il y avoit du verd de gris. On court les mêmes dangers en buvant l'eau qui a ſéjourné dans des fontaines de cuivre où il y a du verd de gris. Les perſonnes qui n'ont pas habité leurs maiſons de campagne pendant l'hiver, y vont ſouvent chercher la mort au retour du printemps, en bûvant l'eau qu'on met dans leſdites fontaines, remplies de verd de gris; ce qui n'arriveroit pas ſi on les avoit fait

nétoyer, ou du moins si on avoit de celles du sieur Ami, qui sont approuvées par l'Académie Royale des Sciences. J'ai vû plusieurs fois des familles avec leurs amis & les domestiques être empoisonnés de cette façon. Je les ai toujours guéris, lorsqu'on s'est adressé à moi à tems.

Pour éviter de pareils accidens, & afin de n'être pas dans les craintes continuelles d'un poison toujours dangereux ; le meilleur moyen seroit de ne plus s'en servir, ou du moins de les faire tenir si propres, qu'on n'ait plus rien à appréhender des effets dangereux du verd de gris. Ceux qui aiment la santé, doivent y prendre garde pour éviter toute surprise.

Qui benè fecerunt, illi sua facta sequentur.
Qui malè fecerunt, facta sequentur eos.

XVI.

Contre la Peste.

Væ illi quem tetigerit.

CE n'est pas exagérer, en disant que ce remède est miraculeux dans tous les

pays qui ſont affligés de la peſte ; & de maladies peſtilentielles, puiſqu'il eſt vrai qu'il guérit pour l'ordinaire preſque toutes les maladies contagieuſes, s'il eſt donné à tems, à propos, & en dôſe convenable. Dans ces jours de calamités & d'horreur, où tout eſt confondu par le déſeſpoir, on ne peut rendre un plus grand ſervice à un Etat, que de préſerver les citoyens d'un fléau ſi redoutable, & de guérir ceux qui en ſont attaqués. Cette Liqueur ſera de la plus grande utilité, ſi on s'en ſert par précaution ; & ſi elle eſt adminiſtrée aux malades, elle chaſſera promptement ce venin qui jette la terreur par-tout.

La premiére démarche qu'on doit faire au premier indice de la peſte, & le meilleur moyen dont il faut ſe ſervir pour éviter cette affreuſe maladie, qui rend déſertes en ſi peu de tems les plus vaſtes provinces, eſt de s'éloigner au plûtôt, ſi cela eſt poſſible, pour ſe mettre dans un bon air, à l'abri du danger ; parce que cette maladie redoutable attaque indiſtinctement tous ceux qui habiten le même endroit ; le riche dans ſon palais n'en eſt pas plus exempt que le pauvre à l'hôpital, qui périt

ſouvent le dernier. *Citò fuge, longè vade, tardè redi.*

Dans ce genre de maladie ſi effrayant il faut s'abandonner à la Providence, & bannir de ſon cœur le chagrin & l'inquiétude, parce qu'ils ſont mortels. La peur eſt capable de faire blanchir les cheveux tout-d'un-coup; l'Hiſtoire nous apprend que cela eſt arrivé à beaucoup de perſonnes, & ſur-tout à un homme condamné à la mort, dont les cheveux devinrent blancs dans la nuit même par la ſeule appréhenſion du ſupplice. Celui qui n'a plus de courage, reſſemble aux cordes d'un luth qui n'ont plus d'harmonie lorſqu'elles ſont débandées. L'ame également ne peut agir ſans faire des efforts plus ou moins conſidérables; & ces efforts ſont une ſorte de tenſion qui la tiennent, pour ainſi dire, ferme & roide: enſorte que le déſeſpoir venant à la relâcher, il lui ôte la puiſſance d'agir pour ſa conſervation. Il faut donc, quand on eſt malade, avoir plus de courage que jamais; & on n'obtiendra pas la ſanté, ſi l'ame ne fait quelque grand effort pour ranimer les eſprits. On ne voit échapper aucun de ceux qui ont le cœur ſerré, & qui ſe livrent au déſeſpoir; parce

que ces passions violentes de l'ame venant à retarder le mouvement du sang, & à supprimer entiérement celui du cœur, il faut nécessairement que le malade périsse par sa timidité, lors même qu'avec un plus grand courage il pourroit ranimer ses forces & chasser par ce moyen tout le venin de son corps avec le secours des remèdes. D'un autre côté, celui dont le cerveau est vivement ébranlé par l'image effroyable d'une mort affreuse & prochaine qu'il s'imagine ne pouvoir éviter, fait sortir par une violente agitation un flux si abondant d'esprits animaux destinés à l'entretien de toutes les parties de son individu, que son corps venant à s'affoiblir & à s'épuiser entiérement par cette perte excessive, tombe enfin en défaillance, & perd bientôt la vie par la trop grande dissipation des esprits. On doit donc au contraire ranimer son courage abbatu, & se servir promptement de tous les moyens qui peuvent contribuer à rétablir la santé, sans quoi le mal venant à faire des progrès, il causera bien-tôt la mort.

La peste est un venin difficile à dompter, & d'autant plus dangereux, qu'il surpasse de beaucoup par sa très-grande

activité, qui eſt au-delà de tout ce qu'on peut dire, tous les autres venins contagieux. A peine a-t-on reſpiré l'air qui en eſt infecté, qu'il paſſe avec autant de rapidité qu'un éclair, par le moyen de la liqueur ſalivaire dans toutes les parties du corps, où il ne tarde pas de faire éprouver ſes terribles effets, par l'ardeur d'un feu brûlant qui dévore les malades juſqu'au dernier inſtant de leur vie.

Il n'eſt pas facile de déterminer exactement le caractère & la qualité d'un tel venin, parce qu'il n'eſt pas ſenſible : cependant, ſi on en juge par ſes dangereux effets, on pourra s'aſſurer qu'il a une qualité ſulphureuſe & putride, qui peut ſe multiplier autant que la lumière, étant auſſi de ſa nature fort âcre & très-cauſtique, capable par conſéquent d'infecter tous les fluides par une corruption ſphaceleuſe, & d'ulcérer tout de ſuite toutes les parties du corps qu'il attaque en très- peu de tems, ce qui cauſe quelquefois la mort dès le premier jour, ou dans le premier inſtant.

Auſſi-tôt qu'on ſera attaqué du venin peſtilentiel, il faudra le chaſſer au plus vîte par de copieuſes évacua-

tions du bas & du haut. Tout malade attaqué de la peſte, qui n'a pas le ventre libre, eſt dans un danger évident de périr bientôt. En donnant cette Liqueur purgative & vulnéraire en lavement, comme je l'ai déja indiqué, il eſt certain qu'elle débarraſſera tout de ſuite les inteſtins des excrémens qui cauſent en pareil cas une puanteur inſupportable, à cauſe du venin peſtilentiel qui en ſera expulſé. Après l'effet des lavemens, on aura recours au vomitif qui eſt des plus utiles dans les fiévres peſtilentielles ; parce qu'à la première indication de la peſte, il faut chaſſer à l'inſtant hors du corps le venin qui s'y eſt introduit. Les évacuations ayant été réitérées ſelon les circonſtances de la maladie, & par ce moyen toutes les voies étant devenues libres, on pourra, pour preſſer la guériſon, exciter encore la tranſpiration avec les remèdes uſités en pareil cas pour faire exhaler ce venin ſubtil & donner au malade tout ce qui peut le fortifier & le préſerver des accidens d'une maladie auſſi funeſte. Il faut s'aider de toutes ſortes de bons moyens pour terminer plus promptement les maladies ; mais il eſt très-certain que

par l'usage de cette Liqueur, les malades seront toujours guéris, *si elle est administrée à tems & à propos*, parce qu'elle est un remède très-actif & des plus assurés contre tous les venins même les plus corrosifs.

Ceux qui par état sont exposés à servir les pestiférés ont reconnu par l'expérience les bons effets de cette Liqueur, & des autres spécifiques que je leur ai envoyés, par le moyen desquels ils fréquentent les malades avec plus de sûreté. A l'égard des bubons & des tumeurs, on peut mettre des compresses dessus imbibées de ladite Liqueur, qu'on renouvellera à mesure que la Liqueur pénétrera. Il faudra en injecter très-souvent quand ils seront ouverts. Il n'y a aucun venin ni aucune corruption qui soit capable de résister à cette Liqueur précieuse, si elle est donnée à tems, à propos, & en suffisante quantité, pour expulser le venin de toutes les parties du corps. Il faudra donc réitérer l'usage du remède jusqu'à ce qu'il ait surmonté & chassé entiérement le venin, ce qui arrivera quelquefois tout de suite, & en d'autres occasions dans peu de jours, quand le

mal eſt rebelle par la qualité ou quantité du venin.

La réitération d'un bon remède ne doit jamais rebuter ceux qui en font uſage par précaution, ou dans l'état de maladie. On doit ſentir qu'il n'y a rien de plus difficile que de détacher la matière ſubtile des venins lorſqu'ils ſont une fois inhérens dans un lieu : cela eſt ſi vrai, que tout ce qui a été une fois parfumé avec des odeurs fortes, telles que le muſc &c. dure pluſieurs années, en répandant à une très-grande diſtance une odeur très-vive qu'on ne peut quelquefois plus diſſiper ; & à cet égard on n'en a que trop de preuves, par les venins qui ſe conſervent pluſieurs ſiècles. Les atômes de la peſte durent ſi long-tems, qu'on infectera bientôt une grande étenduë de pays, ſi on vient à coucher dans le lit d'un peſtiféré, ou à ſe ſervir de ſes hardes pluſieurs années après ſa mort : c'eſt ainſi que des provinces entières ont été affligées de ce fléau ſi redoutable. On ne peut donc être trop en garde contre les effets dangereux des venins, & on ne peut faire trop d'uſage, en tems de peſte, des remèdes qui peu-

vent la chaſſer ; mais quelque bons qu'ils ſoient en effet, il ne faut jamais affronter les hazards en téméraires, ce ſeroit braver mal-à-propos le Tout-puiſſant, qui peut toujours confondre, & à l'inſtant, l'orgueil de celui qui auroit l'audace de trop compter ſur la bonté de ſes remèdes, en oubliant que toute guériſon dépend du Très-haut qui eſt le ſouverain arbitre de nos jours.

Quoique mes remèdes préſervent du danger évident qu'il y a de reſpirer un air infecté & contagieux, le jour qu'on en fait uſage, il n'y auroit cependant rien d'extraordinaire dans certaines occaſions, qui ſont néanmoins très-rares, ſi après avoir ſauvé la vie au plus grand nombre de malades, on en voyoit périr quelques-uns naturellement mal conſtitués, foibles de compléxion, & qui auroient en même-tems pluſieurs cauſes de maladies mortelles qui les auroient entiérement ruinés & épuiſés, ce qui eſt très-poſſible ; mais ce qu'il y a auſſi de très-certain, c'eſt que les remèdes dont je me ſers, ſont des meilleurs qu'on puiſſe avoir pour ſe défendre contre ce fléau. Les guériſons qu'il a toujours opérées dans les cas les plus

déſeſpérés, en ſont des preuves convaincantes.

Quand on guérit ainſi les maladies peſtilentielles, on doit penſer avec raiſon que le ſuccès ſera également heureux & même plus prompt dans des maladies moins dangéreuſes, quoique toujours mortelles ; comme par exemple, dans les fiévres malignes, putrides, petites véroles, flux de ſang, maux de gorge, & toutes autres de cette eſpèce, de quelque nature qu'elles puiſſent être, pour leſquelles ce remède eſt un des meilleurs qu'il ſera jamais poſſible d'avoir.

Au ſurplus, il faut obſerver que quand la peſte ou les autres maladies ſont un fléau dont Dieu ſe ſert pour punir avec plus d'éclat les péchés des hommes indignes de tous ſes bienfaits, alors il eſt certain que les meilleurs remèdes ne peuvent ſervir de rien contre les efforts violens & terribles d'une maladie auſſi féroce qui n'épargne ni le malade, ni le Médecin, qu'elle fait également périr avec ſes meilleurs remèdes. Dans une pareille occaſion, il en coûta la vie, en trois jours, à ſoixante-dix mille

raélites, en punition du péché de Da-
d.

Ni Deus adfuerit Medico, benedicat & illi,
Quid Rosa, Theriaca, Besoar, Ambra juvant?

Je donnerois volontiers toutes mes bservations sur les maladies pestilen-ielles, si cette importante matière 'avoit pas été déja traitée avec beau-oup de sçavoir par les Médecins les lus célèbres; je renvoie donc à leurs çavans Ecrits tous ceux qui vou-ront s'instruire plus au long. Je me uis déterminé à n'en donner qu'une lé-ère idée relative à tous les avanta-es qu'on peut tirer de cette Liqueur récieuse, soit comme curative, ou ien comme préservative dans un tems le calamité. Je l'ai composée de façon u'elle puisse rendre la santé au plus rand nombre de ceux qui auront le alheur d'être attaqués de la peste, s'ils ont assez de prudence pour s'en procurer une suffisante quantité, pour leur besoin & celui de leur famille, afin de prévenir l'instant de la né-cessité, & de n'être pas exposés à per-dre la vie dans des momens où l'on n'est

pas assez sur ses gardes, & dans toutes les circonstances où l'on voit qu'elle peut être d'une si grande utilité à toutes les nations de la terre, comme à tous les Souverains qui veulent conserver leurs sujets.

Contre les coups du sort, songe à te maintenir,
De loin, dans le présent, regarde l'avenir.
Non habet eventus sordida præda bonos.

XVII.

Effets du remède, & généralité des maladies auxquelles il est propre.

CE remède est propre pour toutes les maladies où il y a plénitude, engorgement & relâchement de parties. Pour en fixer l'usage aux cas les plus fréquens, si vous le donnez en vomitif, & même dans certaines occasions au dernier période d'une fluxion de poitrine, & quand l'oppression est telle qu'on n'attend plus qu'une fin prochaine, vous verrez le malade rendre une grande quantité de bile, de glaires, de pus ou de sang caillé. Donnez des bouillons de demi-heure en demi-heure en petite quantité, & des lavemens de cette

cette Liqueur purgative & vulnéraire, de quatre en quatre heures. Ce seul traitement est capable de le sauver ; à plus forte raison, quand on s'en sert à tems.

Ce remède pris par haut & par bas est souverain pour les gens gros & replets, pour les personnes studieuses qui ne font point d'exercice & gardent ordinairement le cabinet, & en général pour tous ceux, comme je l'ai dit, qui ont des affections apoplectiques. L'usage fréquent de ce remède écarte bientôt ces affections soporeuses, & l'approche d'un mal aussi cruel qui fait périr subitement. Il est souverain contre l'hydropisie, les coliques en général, & celles des Peintres, Plombiers, Doreurs, Plâtriers, Ouvriers en tein de glaces, & tous ceux qui employent le vif argent : il dissipe les foiblesses & les tremblemens qui sont occasionnés par les frictions, ou par l'usage des bo'es de mercure. En un mot, ce remède guérit, voilà sa propriété par excellence ; il produit toujours son effet au bout de quelques minutes, & s'il n'y a d'autres causes de maladie qui engagent le malade à garder le lit, il permet de sortir & de vaquer à ses af-

faires, une demi-heure après qu'on l'a pris.

Les ſimples qui entrent dans la compoſition de ce remède, ſont doués des plus grandes vertus. Leur qualité purgative, fondante, réſolutive, pénétrante, vulnéraire, anti-ſcorbutique, anti-vermineuſe & ſudorifique &c. donne de l'action pour la filtration du ſang. Elles pouſſent du centre à la circonférence, & opèrent l'évacuation des impuretés par les pores & par les vaiſſeaux ſécrétoires extérieurs. Voilà leur effet dans l'intérieur.

XVIII.

Uſage de la Liqueur en topique.

SERVEZ-vous-en auſſi extérieurement dans le panſement des plaies même gangrénées par un vice local ſeulement, en les lavant ſoir & matin, & le plus ſouvent qu'il ſera poſſible, avec la Liqueur pure. Si c'eſt un vieux mal invétéré, on la mêle avec de l'eau commune ou de pluie, depuis une juſqu'à ſix phioles, ou davantage, ſur une pinte d'eau meſure de Paris, qui pèſe deux livres. Vous tiendrez une compreſſe

toujours imbibée de cette Liqueur sur la plaie. Si elle est profonde, il faut y injecter plusieurs fois de cette Liqueur, jusqu'à ce qu'elle soit nette, & réitérer fréquemment dans le même jour : placez ensuite dans le sinus de la plaie, des tentes imbibées de cette Liqueur, chauffée dans un vase de terre neuf, & non autrement. Ne laissez point sécher les tentes & les compresses : imbibez toujours, jusqu'à parfaite guérison. Si cette Liqueur mêlée avec de l'eau ne procure pas un soulagement assez prompt, on doit sans hésiter se servir de la Liqueur pure.

Conseil aux malades.

Si la gangrène venoit du sang, ce ne seroit pas en appliquant sur une plaie quelque baume que ce soit, que vous en guéririez la masse. Les Médecins ont leur méthode, pour la cure de cette grande maladie : nous partons eux & moi des mêmes principes ; mais nos méthodes sont différentes, & sur-tout dans l'usage des remèdes. Le but où tout Médecin veut atteindre, c'est de guérir le mal, & de rendre la santé. *Je ne puis trop exhorter mes concitoyens*

à recourir promptement aux autres Médecins, dont j'admire l'application & les heureux progrès. Ceux qui dans des cures déſeſpérées auront recours à ma méthode dans le traitement & les remèdes, ne ſeront point refuſés, *autant que les grandes occupations que j'ai pourront me le permettre.* On doit être certain que je partage avec les autres Médecins le déſir de rendre la ſanté, comme je le fais tous les jours; & mes remèdes ont leurs vertus, leſquels étant bien connus, ont gagné depuis longtems la confiance du public, par les ſervices importans qu'il en reçoit tous les jours.

Mais par rapport aux qualités du remède que j'annonce actuellement, j'ajoûte qu'avec ſon uſage intérieur, & les autres préparations que le Médecin preſcrira à mon défaut, s'il en eſt beſoin aux malades éloignés de moi, il eſt encore admirable comme topique, en s'en ſervant comme je viens de l'enſeigner pour les plaies, dans les maladies de la peau, ſans qu'on doive craindre qu'il faſſe rentrer l'humeur, telles que la galle, la teigne, la graſelle, les dartres vives ou farineuſes, les brûlures, coupures, les bubons peſti-

lentiels ; & sur-tout la goutte qu'il soulage promptement &c. Observez seulement d'appliquer la Liqueur la plus chaude que vous la pourrez souffrir, en injections ; elle guérira les fistules, les abcès du fondement & les ulcères. On verra en observant un traitement relatif pour l'intérieur, & après l'expulsion de la matière, la plaie se consolider par son fond, se fermer, & se cicatriser entièrement à l'orifice ; ce qui paroîtra peut-être paradoxe à ceux qui croient qu'il n'y a que le fer qui soit capable de dégager le pus, & d'empêcher les progrès de la fistule en clapiers & autres progressions, tant qu'elle n'est point ouverte jusqu'à son fond ; que ce traitement peut seul produire une suppuration salutaire, & donner les grains charnus du fond de la plaie. Quelqu'un menacé d'une opération douloureuse, & souvent de l'amputation d'une partie du rectum, que l'on fait descendre ensuite avec des pinces, ce qui ne cause pas de légers désordres, & ne marche point sans danger, peut bien, avant que de s'y résoudre, essayer des injections de cette Liqueur. Quand il vient à moi, d'autres remèdes ajoûtés à celui-

là, terminent sûrement l'affaire en bref. Il est peu de cas, dans cet accident, où une surséance de quinze jours ou trois semaines puisse produire quelqu'inconvénient; il n'y reviendroit que trop tôt, s'il pouvoit arriver qu'il n'éprouvât pas d'abord un grand soulagement. Par la nature & la qualité de la matière suppurative, le Médecin toujours de bonne-foi, jugera du progrès de la cure, dont il peut encore s'assûrer, en faisant sonder avec adresse pour connoître le fond de la plaie. Les fistules ou les plaies qui ont des sinus ou des cavités, ont besoin de ce dernier témoignage; car dans les autres leur inspection seule suffit.

Bain de propreté très-utile à la santé.

A l'égard des personnes qui ont des fleurs blanches, ou des écoulemens de sanie purulente, de quelque cause, & par quelque accident que ces sortes de maladies puissent arriver; il est certain qu'on ne peut pas trouver un meilleur remède pour les guérir. L'usage de cette Liqueur en injection, comme je l'ai dit à la page 96. ou pour se laver, est

si merveilleuse, que les chairs les plus pourries par une maladie affreuse, qui n'est que trop commune, seront bientôt guéries si on s'en sert souvent. Il n'y a point de chancre ni d'ulcère, quelque part où ils puissent être dans les deux sexes, que cette Liqueur ne puisse détruire promptement, si on a soin de baigner souvent les parties affligées. On mettra, par exemple, la valeur de cinq ou six phioles, plus ou moins selon l'accident, de cette Liqueur purgative & vulnéraire, dans un demi-bain d'eau simple & chaude, c'est-à-dire de celle qu'on boit, & à proportion dans une cuvette, dans laquelle on restera au moins l'espace d'une heure, après laquelle on jettera l'eau qui est gâtée. Si le mal est intérieur, il faudra s'injecter avec l'eau du bain le plus souvent qu'il sera possible, on éprouvera bientôt de grands soulagemens, même dans l'inflammation & dans la gangrène, & ensuite la guérison au moyen des remèdes que j'ajoûterai à cette Liqueur, lorsque la nature du mal l'exigera.

Les Dames peuvent mettre tous les jours une phiole de cette Liqueur dans de l'eau, avec laquelle elles se lavent;

par cette précaution, il eſt certain qu'elles pourront ſe garantir de pluſieurs accidens fâcheux qui corrompent le ſang, c'eſt aſſez m'expliquer : parce que cette Liqueur ſi ſalutaire, eſt ennemie de toute corruption ; elle conſervera toutes les parties qui en ſeront lavées dans le meilleur état de pureté & de fraîcheur, en expulſant tout ce qui eſt infect & corrompu. Les perſonnes qui s'en ſervent tous les jours par précaution, comme auſſi dans l'état de maladie, connoiſſent par leur expérience, les bons effets de cette Liqueur qui les conſerve en ſanté, & par le moyen de laquelle elles ſe préſervent des accidens qui ſont ſi funeſtes au ſexe.

Réflexion à faire.

Si cette Liqueur purgative & vulnéraire eſt capable de faire un ſi grand bien, quand on s'en ſert en topique, comme l'expérience de tous les jours le prouve, on doit à plus forte raiſon en attendre un merveilleux effet, lorſqu'on la prendra en vomitif & en lavement. Si elle a la faculté de guérir parfaitement toutes ſortes de bleſſures, & les

membres pourris par des ulcères dégoûtans, ou par des chancres &c. . . . ce qui n'arrive pas dans l'usage des purgatifs de la méthode ordinaire, qui ne sont pas capables de guérir la moindre plaie, de quelque manière qu'on les puisse appliquer, on doit penser avec raison qu'elle sera le meilleur de tous les remèdes pour l'usage intérieur du corps humain. Il ne peut donc rien arriver de mieux aux amis de la santé, mais sur-tout aux voyageurs exposés à mille dangers, que d'avoir en petit volume un remède merveilleux, doué des plus grandes vertus, avec lequel ils pourront prévenir les maladies, & guérir, pour ainsi dire, au moment toutes celles qui pourront leur arriver dans les voyages de long cours.

J'ai prévenu, par les démonstrations anatomiques, l'objection des personnes simples, ou prévenues mal-à-propos, qui doutent qu'un lavement & un vomitif soient capables de produire de si grands effets. Leur étonnement doit cesser absolument, puisque toute liqueur introduite dans le duodénum & le rectum, pour remonter & pour descendre, & s'introduire par le mésentère & le mésocolon, par toute l'habitude du sang, y produira l'effet

qu'on attend des propriétés du remède introduit.

Il ne me reſte plus qu'à faire remarquer que la compoſition du remède, les ſimples & toutes les ſubſtances qui le forment, produiſent une Liqueur incorruptible, étant préparé de façon qu'il ne peut que s'améliorer en vieilliſſant. Cette Liqueur réuſſira parfaitement dans les climats les plus oppoſés les uns aux autres : chez les peuples qui vivent ſous la zône glaciale, & encore plus chez les nations que le ſoleil brûle & noircit par la vive ardeur de ſes rayons ; & où, par cette raiſon, le danger eſt beaucoup plus grand, à cauſe de la chaleur exceſſive qui cauſe l'inflammation dans la bile, dans le ſang & dans les entrailles.

XIX.

Ce remède eſt incorruptible ; on peut le tranſporter dans les quatre parties du monde. Son uſage pour les troupes, ſurtout dans les régions méridionales, pour les Négres, & pour tous les animaux.

CE remède peut être tranſporté par terre & par mer, ſans rien perdre de ſa

qualité, dans les régions les plus chaudes, & jusques sous la ligne. A l'égard des plus froides, il faut emballer avec un grand soin les caisses avec du foin bien comprimé, pour empêcher l'action de la gelé sur les phioles, qui les feroit certainement casser. Avec un si bon remède, on peut facilement, & avec peu de dépense, abbréger les maladies & sauver des milliers de malades, soit dans les Hôpitaux, ou dans les armées de terre ou navales, sans leur donner, pour ainsi dire, le tems d'entrer dans ces maisons où ils respirent pour l'ordinaire un air dangereux, capable d'augmenter leurs maladies parce qu'il est impur, étant rempli des écoulemens d'une multitude de malades infectés de toutes sortes de maladies, qui causent la mort aux moins robustes, & font ensuite périr les autres par la puanteur insupportable, & les exhalaisons dangereuses qui corrompent l'air en sortant de leurs cadavres. Il importe donc beaucoup plus qu'on ne peut le dire, de ne respirer qu'un air pur, sur-tout lorsqu'on est malade; parce que le bon air nous garantit contre les atteintes des maladies. *Est in aëre occultus vitæ cibus, & vita omnium rerum*, dit un

Philoſophe. Cette nourriture cachée ; cette manne qui arroſe ſans ceſſe toutes les parties de l'univers, qui leur donne une nouvelle trempe, qui fait toutes les végétations, les productions, l'accroiſſement & la multiplication des corps, eſt dans l'air ; & l'air eſt, pour ainſi dire, l'eſtomac de la grande machine, d'où découle le chyle univerſel, lequel eſt plus connoiſſable en certains endroits de la terre que dans d'autres.

Cette affaire étant de la plus grande utilité pour le bien d'un Etat, doit exciter l'attention la plus ſérieuſe. Dans les dernières guerres, tous les Officiers qui s'en ſont ſervis, & qui en ont donné à leurs ſoldats, en ont éprouvé les merveilleux effets ; il leur a rendu la ſanté, & des forces capables de les faire réſiſter aux fatigues qu'ils étoient obligés d'eſſuyer, & aux incommodités des voyages. Avec ce ſeul remède, on peut guérir promptement des armées attaquées de flux de ſang, diſſenteries, fièvres, & toutes maladies épidémiques & peſtilentielles qui dépeuplent la terre. C'eſt le ſort cruel de tous les hommes d'être ſujets aux infirmités, & l'on ne peut trop dire à combien d'accidens mortels on eſt expoſé, lors même qu'on jouit de la meil-

leure ſanté. Le plus grand calme eſt toujours l'indice d'une affreuſe tempête : les jeunes & les vieux, les forts comme les foibles, & ceux qui ſont bien ou mal conſtitués, ſont tous du même âge, dès le moment qu'ils ſont ſujets à périr par un ſimple accident qui les arrête au milieu de leur carrière : une ſimple indigeſtion devient quelquefois mortelle, quand on ne ſçait pas la traiter. Quelqu'un ſur-tout qui eſt en voyage, qui ſe trouve incommodé au ſortir d'un repas, par la quantité ou la mauvaiſe qualité des alimens ou des boiſſons dont il n'aura pas eu le choix, ſera guéri tout de ſuite par cette Liqueur précieuſe, s'il la prend d'abord en lavement comme je l'ai indiqué, & enſuite en vomitif. Le danger de la maladie ceſſera au premier remède, & le voyageur pourra continuer ſa route, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois, à moins qu'il n'y ait complication de maux, ou qu'il ſurvienne des ſueurs abondantes qui ne permettent pas de ſortir de la chambre. Les ſoldats ſont pour l'ordinaire des hommes robuſtes & courageux ; malgré cela on en fait aſſez ſouvent des hommes très-foibles & incapables de ſervir l'Etat, à force de

les exténuer par une diette rigoureuse.

Il faut se servir des remèdes qui attaquent la véritable cause des maladies ; & c'est le propre de cette Liqueur, qu'on doit certainement regarder comme un remède d'Etat, par la grande utilité que les Souverains peuvent en tirer pour procurer une prompte guérison à leurs sujets dans les calamités publiques, sur-tout dans les pays affligés de la peste, & de toutes autres maladies épidémiques qui attaquent également les armées de terre & de mer, où les gens de guerre peuvent encore guérir leurs blessures sans le secours des Chirurgiens, lesquels étant trop occupés dans un jour d'action, pourront donner leurs soins avec plus de facilité aux plus malades. La plus légère blessure devient mortelle, si elle n'est pas bientôt pansée ; & c'est pour ceux-là que cette Liqueur vulnéraire sera d'une très-grande utilité, en leur faisant trouver dans un seul remède qui a de si grandes propriétés, une Liqueur salutaire qui opérera en très-peu de tems la guérison de leurs blessures ; & par ce moyen ils reprendront leurs service sans être affoiblis, & ils éviteront d'aller à l'Hôpital, où ils sont pour

l'ordinaire infectés par le mauvais air qu'ils y respirent ; ce qui leur cause souvent des maladies mortelles. Il est aisé de comprendre que ce remède est des plus utiles qu'il y ait dans le monde, pour les Souverains & pour les habitans de tous les pays de la terre, auxquels il rendra la santé dans toutes sortes d'accidens, s'ils sçavent s'en servir à propos.

Ce remède, qui est souverainement anti-scorbutique, a rendu tant de service aux marins qui sont instruits de ses vertus par ses bons effets, qu'ils n'entreprennent plus de voyage sans en faire leur provision, pour ne se pas trouver au dépourvu dans un accident pressé. Ces mêmes vertus ont pénétré dans plusieurs Colonies, où je fais parvenir le remède quand on le demande. Il est tout-à-fait propre à la guérison des maladies, dans les régions les plus chaudes ; & les différens avis que j'en ai reçus, m'apprennent que c'est de tous ceux qu'on y emploie, celui qui réussit le mieux. Je serois infini, si je voulois détailler le nombre surprenant de guérisons qu'il a procurées. On me marque sur-tout, qu'il est analogue à la nature des Nègres : on n'emploie dans toutes

leurs maladies que ce seul remède en lavement & en vomitif, & ils se trouvent guéris des fièvres, des indigestions & des hydropisies, auxquelles, sur le retour & à l'entrée de la vieillesse, ils sont sujets. Je n'hésite pas de dire que pour leur piam, & pour quelqu'autre maladies dont ils guérissent peu, ou dont ils guérissent mal, je ne refuserai pas de fournir à leurs maîtres d'autres remèdes à part, dont le secours leur rendra promptement la santé, & leur travail doux & supportable.

X X.

Observations générales sur les maladies. Méthodes de l'Auteur.

J'Ai dû expliquer les propriétés de mon remède, & pour cet effet décrire en substance, la composition méchanique de notre fragile individu, en ce qui concerne les canaux où il doit être introduit, & qu'il doit parcourir. Je n'ai parlé que des conduits apparens destinés au passage des liqueurs, sans entrer dans la description des fibres, des vaisseaux, & sur-tout de ceux dont le diamètre monte à peine à la dixiè-

me partie d'un cheveu, & qui se subdivisent encore tellement, qu'il s'en faut bien qu'on ait encore tout découvert en Anatomie. Je n'ai point parlé du cerveau, du cervelet, ni de la moëlle allongée & spinale, dont la substance carticalle est le principe des nerfs. Ces corps fibreux, destinés à porter les esprits animaux dans toute l'habitude de la machine pour le sentiment, le mouvement, & la force : ces esprits, & les liqueurs destinées à la nourriture & à l'entretien de tout le genre nerveux, les sucs qui nourrissent les os : cette charpente mobile, ingénieuse, & admirable de tout l'édifice, dont la souplesse dans ses ressorts, & dans cette grande variété d'articulations, n'est entretenue que par une lymphe qui les arrose sans cesse, en lubrifiant tous les cartilages : ces liquides différens diversement modifiés par les glandes qui leur sont propres, & ceux qui ont des laboratoires à part pour la génération dont on admire les merveilles, sont de bonne ou de mauvaise qualité, selon que le chyle & le sang sont bien préparés par des sécrétions louables, qui leur conservent la douceur & le balsamique essentiels à leur nature ; encore

ſurvient-il des accidens, dont le meilleur ſang ne garantit point. Le ferment vérolique, ou le ferment ſcrophuleux des écrouelles, qui altère & corrompt tout juſqu'aux ſolides, ſont des ennemis que nos pères nous ont quelquefois donnés avec la vie, ou que nous nous faiſons par notre intempérance, & qui ſont ſi redoutables, puiſqu'ils carient ſouvent les os. Ceux-là ſont plus faciles à vaincre, quand nous travaillons à les combattre auſſi-tôt qu'ils ſont apperçus. Entrer ſur tous ces points dans un détail méthodique, ce ſeroit entreprendre un ouvrage immenſe, qu'on auroit peine à ſuivre, tout curieux qu'il fût; entr'autres ſur les terribles effets de l'épilepſie, & de toutes les maladies des nerfs & du cerveau, dont les cauſes ſont les plus cachées. La plus grande ſpéculation n'y peut rien découvrir que par conjectures; & par une ſeconde fatalité, les moyens de guérir de ces maux funeſtes ſont auſſi difficiles juſques-ici, que les découvertes de leurs cauſes ſont rares, parce qu'elles ſont cachées, quoiqu'on n'en voie que trop les accidens qui paroiſſent quelquefois ſurnaturels.

Je me ſuis attaché à pénétrer dans

ces cauſes autant que je l'ai pû ; & de mes découvertes en ce genre, appliquant celles que je puis poſſéder de la nature des ſimples, qui ſont les dons ineſtimables de la Providence, j'ai calmé, j'ai ſouvent diſſipé les plus triſtes & les plus douloureux accidens de l'épilepſie, quand je n'ai pu guérir radicalement. Mais à l'égard des écrouelles, du mal de Naples, & d'autres maladies auſſi fâcheuſes, & d'un genre rebèle, où il faut autant de patience que d'application dans le Médecin, avec des remèdes propres à leur cure, j'oſe dire qu'il m'en eſt peu échappé, & que j'ai guéri, toutes les fois que le ſujet n'a point été entiérement épuiſé, ou par le vice de ſa conſtitution, ou par des traitemens qui n'avoient fait que pallier le mal, en laiſſant ſubſiſter ſa cauſe, qui par-là avoit croupi, & fait des progrès intérieurs impoſſibles à déraciner.

Exemple étonnant de guériſon d'une maladie ſcrophuleuſe compliquée.

Il faut donc que, par un ſeul exemple ſur les écrouelles, je juſtifie ce que j'avance. En général, je ne veux point cacher que dans mes préparations en

toutes cures, où il y a soupçon d'engorgement dans les vaisseaux, amas de glaires, fermens vicieux dans l'estomac, & dans tout le conduit intestinal, le remède en question est le premier mis en usage, par la raison qu'il fait toujours du bien, qu'il ne peut jamais nuire dans une seule occasion, & qu'il n'emporte aucun tems précieux, dont le Médecin prudent est toujours avare, se mettant sans cesse à l'affut de certains momens favorables, à l'effet des remèdes, qui, s'ils échappent, sont souvent irréparables.

La Demoiselle *** âgée de sept ans, avoit l'honneur d'être sous la protection de S. A. R. Madame L'ELECTRICE de Bavière. A l'âge de quatre ans, les écrouelles se manifestèrent dans cet enfant, & firent tout-à-coup les plus grands progrès, non pas selon la route ordinaire que tient cette maladie dans ses commencemens. Le siége de la maladie occupoit sur-tout la cuisse gauche immédiatement au-dessus du genou, & de-là, en remontant jusqu'à sa naissance. S. A. R. Madame L'ELECTRICE donna des ordres pour sa guérison. Tout fut mis en usage, & on épuisa les ressources de l'art sans aucun succès. On

fit enſuite voyager la malade dans pluſieurs Villes conſidérables. L'enfant ſe caſſa la jambe gauche à Vienne. Les bontés de l'Auguſte Souveraine, ſa protectrice, & l'amour des père & mère pour leur fille, ne ſe refroidirent point. On entreprit le voyage de Paris ſous une protection auſſi illuſtre, qui procura immédiatement celle de Madame notre Auguſte DAUPHINE. Le ſujet fut d'abord préſenté à M. Chicoyneau, premier Médecin du Roi. Sur l'inſpection du ſujet, il médita, il conféra avec les plus ſçavans hommes dans la Médecine. Il mit en uſage, pendant pluſieurs mois, les meilleurs remèdes, ſans procurer le moindre ſoulagement à la malade, qui étoit réduite à la dernière extrémité. Alors M. Chicoynau, convaincu par ſes lumières & par ſon expérience, qu'il n'étoit plus poſſible d'eſpérer aucun ſoulagement, & encore moins la guériſon, ſe détermina à donner ſa conſultation que j'ai en original, & dont le réſultat fut l'amputation de la cuiſſe, que les plus habiles Médecins & Chirurgiens de pluſieurs Cours avoient déja ordonnée avant lui, quand on les conſulta dans un état moins déſeſpéré. On regarda dès ce moment,

& comme de raiſon, le ſujet trop foible, pour ſoûtenir cette cruelle opération, dans laquelle la jeune malade auroit certainement péri, puiſque tant d'autres, dans une moindre extrémité, & quoique beaucoup plus forts, y ſuccombent tous les jours. Cependant la mort la plus prochaine de la jeune Bavaroiſe s'annonçoit. Il n'y avoit plus rien à eſpérer ſelon les Maîtres de l'art, par les derniers progrès du mal, qui avoit réduit cet enfant dans un état de maraſme affreux. La chaleur & l'âcreté de l'humeur ſcrophuleuſe s'étoient principalement jettées ſur la cuiſſe gauche, au-deſſus du genou; du reſte circulant avec le ſang, cette humeur affectoit toute l'habitude du corps, & par tous les indices qu'on avoit, l'ozène du nez alloit ſe manifeſter, ainſi que l'ophthalmie, l'ægilops; en un mot tous les ulcères & les tubercules qui ſe manifeſtent aux yeux, à la bouche & aux jointures. Les douleurs cependant étoient aigues & continuelles; point de repos, point de nourriture que le ſujet pût prendre ou digérer. L'eſtomac ne faiſoit preſque plus ſes fonctions: c'étoit un cri continuel. Cette humeur âcre & farouche avoit infecté

les ſucs. Le genre nerveux s'étoit retréci & déſſéché, au point que le talon du pied gauche étoit adhérent à la feſſe ; & la totalité de cette partie ſe trouvoit dans un amaigriſſement tel, qu'il y avoit une mortification apparente, d'où je jugeai que l'humeur étoit compliquée, ſchirrheuſe, cancérique, ſcorbutique, dominée par l'affection ſcrophuleuſe. Il ne s'agiſſoit point ici de ſimples tumeurs aux glandes conglobées ; car toutes les glandes, & celles du méſentère, les muſcles, les tendons, leurs membranes, les viſcères, tout étoit attaqué ; & par rapport aux os, nous avions un *ſpinoſa ventoſa* complet, c'eſt-à-dire, des os cariés. M. Chicoyneau, & tous les autres Médecins l'avoient ainſi jugé, puiſqu'ils ordonnoient l'amputation de la cuiſſe, ſans oſer en venir à l'éxécution, à cauſe de l'extrême foibleſſe du ſujet, réduit à une ſi grande extrémité dans la ſaiſon la plus fâcheuſe de l'année.

Tel étoit l'état pitoyable de la malade, qui par ſes cris perçans, & l'excès de ſes ſouffrances, touchoit les plus inſenſibles. Lorſqu'on s'adreſſa à moi pour la ſoulager, je ne refuſai point de lui donner par humanité quelques

remèdes. En deux jours les douleurs qui la dévoroient depuis si long-tems, furent calmées. Je me bornai au simple soulagement, & je ne voulus rien donner davantage : non qu'avec un cœur comme le mien, facile à s'attendrir sur le sort des malheureux qui souffrent, je ne fusse touché d'un état si fâcheux ; mais je voyois d'un côté une maladie affreuse, déja l'écueil de tant d'habiles Médecins & Chirurgiens, qui m'annonçoit la fin prochaine de cette jeune personne. De l'autre, je n'envisageois que des soins extraordinaires, longs & pénibles, sans pouvoir me flater de la guérison certaine, dans le danger évident où je voyois la malade précipitée, par les variations inexprimables d'une maladie aussi bisarre dans ses effets, que dangereuse dans ses causes ; ce qui me décida à ne vouloir pas me charger de la guérison : je me bornai donc à calmer les douleurs aigues.

On le sçut bien-tôt à la Cour de Munich. S. A. R. E. Madame L'Electrice de Bavière, & Madame notre Auguste Dauphine, daignerent me donner des ordres directs & précis, pour tenter cette cure laborieuse & désespérée.

Quand je fus rendu certain que Son

A. R.

A.R.E. Madame l'Electrice de Bavière ne dédaignoit pas de marquer de la ſenſibilité pour un de ſes ſujets, & qu'une ſi puiſſante Souveraine, ainſi que Madame notre Auguſte Dauphine, déſiroit avec tant de bonté la guériſon d'une jeune fille, aimable en effet ; alors, je l'avoue, mon zèle s'enflamma par le déſir extrême que je ſentis naître auſſitôt en moi, & que je conſerverai toute ma vie, d'obéir dans le plus profond reſpect aux ordres précis de deux grandes Princeſſes, dont le choix me flata infiniment. Je penſai avec raiſon, que les plus froids ſe ſeroient embraſés, comme moi, de l'envie de plaire & de réuſſir. Je n'ignorois pas les dangers preſſans de la jeune malade, qui s'annonçoient aſſez par l'abandon de tant d'habiles gens.

Accoûtumé à traiter avec un ſuccès heureux les maladies les plus difficiles(*), je me perſuadai, en méditant, que je pourrois procurer la guériſon à la ma-

(*) J'ai été conſulté dans différentes occaſions, de la part de pluſieurs Têtes couronnées, dont j'ai éprouvé les libéralités, après avoir été honoré de leur eſtime par pluſieurs Lettres, que leur Miniſtres m'ont fait l'honneur de m'adreſſer de leur part.

lade, & vaincre tous les obſtacles. Convaincu que du côté de la nature, il reſtoit encore des reſſources, dont l'art pourroit tirer un bon parti, j'ai compté ſur la vertu de mes remèdes, qui tendent toujours, tant que le ſujet reſpire, à déraciner les maladies les plus rebèles, & rappellent ſouvent les malades des portes de la mort. Dieu a mis une ſi grande vertu dans les plantes qu'il a créées, qu'avec leur uſage, on peut, quand on ſçait les connoître & s'en ſervir à propos, guérir toutes les infirmités du corps. Il n'y a perſonne qui n'en ſoit convaincu. Ovide même, tout Payen qu'il étoit, en fait un bel éloge, dans le premier livre de ſes Métamorphoſes, en faiſant parler de la ſorte ſon Apollon:

Inventum Medicina meum eſt, opifexque per orbem
Dicor; & herbarum ſubjecta potentia nobis.

Je ſuis l'inventeur & l'ouvrier de la Médecine; la force des plantes dépend de moi.

Eſculape, fils d'Apollon, eſt l'autre Auteur de ce même art, où il excella à ce point qu'il fit, dit-on, revivre An-

drogée fils de Minos. Properce & Serenus en parlent ainſi :

Et Deus extinctum Creſſis Epidaurius herbis
Reſtituit patriis Androgeone focis.
Tuque potens artis, reduces qui tradere vitas
Noſti, atque in cœlum manes revocare ſepultos.

C'eſt avec les herbes de Créte, que le Dieu d'Epidaure a reſſuſcité Androgée. O Dieu, que ne pouvez-vous pas dans l'art de guérir ! Vous pouvez rendre la vie aux morts, vous pouvez rappeller leurs manes du ſépulchre.

La petite Bavaroiſe n'étoit pas morte, mais elle n'en valoit guères mieux. Il lui falloit un prompt ſecours, ſinon avec les herbes de Créte, au moins avec celles qui croiſſent tous les jours dans nos climats, pour juſtifier la confiance d'une Auguſte Souveraine, & de ſa Royale Sœur, & pour me mettre auſſi dans le cas d'éprouver après la guériſon, les effets de leur puiſſante protection, ſelon leurs promeſſes. Il falloit d'abord, en la fortifiant, conſerver la vie de la jeune malade réduite à la dernière extrémité ; & pour

faire briller les miracles de notre art ſous les yeux de la Cour de France, & de celle de Munich, donner à cette malade ſi protégée une bonne ſanté, en briſant ſes liens en rompant l'obſtacle juſqu'alors invincible qui s'y oppoſoit. Mon zèle reſpectueux ne put me faire trouver rien d'impoſſible : j'ai tout ſurmonté avec le tems. J'avois une parfaite connoiſſance de la maladie, & à ma diſpoſition le tréſor précieux des meilleurs remèdes de ma compoſition, pris dans le règne végétal. Je ne pouvois faire un meilleur uſage de ces richeſſes champêtres, qu'en les prodiguant à pleines mains pour le rétabliſſement d'une malade confiée à mes ſoins, par les ordres d'une puiſſante Souveraine, & de Madame notre Auguſte DAUPHINE. Ce dépôt m'étant devenu d'un grand prix, j'ai ſaiſi avec feu l'occaſion de prouver l'ardeur de mon zèle qui ne put ſouffrir nul retardement : j'ai volé au ſecours de la malade, j'ai mis tout en uſage pour la défendre avec le plus grand ſoin de l'oppreſſion de l'ennemi cruel qui l'accabloit. Je me ſuis livré tout entier au ſalut de cette fille infortunée. Le déſir de plaire eſt un aiguillon preſſant, il m'a fait entreprendre la cure d'une cruelle mala-

die. Elle étoit difficile, j'en conviens ; mais je n'étois pas ſans eſpérance, me perſuadant que Dieu ayant donné le droit à toute créature de parvenir juſqu'à la vieilleſſe la plus reculée, ſes jours pouvoient être conſervés ſans en voir la fin ſi près de leur commencement. J'ai agi, j'ai veillé, j'ai réfléchi bien des fois ſur ce ſujet, tout déſeſpéré, tout abandonné qu'il étoit. Il a fallu, dans les premiers momens, m'attacher à vaincre deux difficultés ; l'extrême foibleſſe de l'enfant, dont le tempérament étoit ruiné par l'uſage immodéré des autres remèdes depuis la naiſſance de ſon mal preſqu'auſſi âgé qu'elle ; & la répugnance naturelle aux malades pour les remèdes en général. L'enfant, quoique rebuté, prit les miens avec courage, & beaucoup d'empreſſement, à cauſe des bons effets qu'elle en éprouvoit chaque fois, & avec une confiance raiſonnée au-deſſus de ſon âge, ſoûtenue d'un eſprit & d'un jugement prématuré, qui ſont rangés en Médecine entre les diagnoſtics des maladies.

L'uſage réitéré de mes remèdes donna bien-tôt des progrès ſenſibles. En ranimant ſon courage abbatu, ils firent

naître l'espérance d'une guérison radicale. J'eus l'honneur d'en informer les deux grandes Princesses, selon leurs ordres ; elles eurent la bonté de m'en marquer la plus grande satisfaction, en m'ordonnant de continuer, puisque j'avois si bien commencé. *Quidquid operari potest manus tua, instanter operare.* Continuez à faire tout le bien que vous pourrez selon votre état. *Eccles.* 9. 10.

Cette cure faisoit un si grand bruit dans le monde, soit par la Royale protection dont la malade étoit honorée, soit par la nature d'une maladie aussi difficile, qui avoit occasionné de longs voyages pour chercher la guérison, qu'elle attira chez moi beaucoup de curieux. Après avoir vu tous les dangers de la malade, ils ont été frappés d'admiration, en la voyant chaque jour revenir par dégré, à mesure que j'augmentois ses forces en attaquant le membre le plus affecté avec mes remèdes. J'eus bien-tôt sans ferremens, dont je ne permets point l'usage dans ma méthode, une ouverture jusqu'à l'os femur, quelque difficile qu'il paroisse en Chirurgie de se faire jour jusque-là, sur-tout près du jarret. L'enkilose qui s'étoit formée au genou, fut aussi per-

cée de part en part ; & par les matières albugineuſes que la fluctuation nous donna par ces deux iſſuës, il demeura certain qu'avec la mauvaiſe diſpoſition des nerfs, l'os étoit abſolument pourri dans la plus grande partie de ſa longueur. Tout étoit corrodé dans les membranes ; les têtes des os ſe ſéparoient, le ſuc médullaire étoit vicié, & il avoit rongé les fibres ; il y avoit ſolution au périoſte. Une ſanie purulente & ſordide ſuccéda ; les lèvres des ulcères étoient calleuſes, la moëlle corrompue fut évacuée, & l'os s'exfolia dans toute l'habitude affectée. Après un tems conſidérable d'un écoulement de pus, qui à la fin n'avoit plus d'odeur, & qui devint doux & louable, les grains charnus ſe manifeſtèrent du fond de la plaie. Je laiſſai conſolider, & je cicatriſai, tenant toujours l'enkiloſe en ſuppuration. Je ſoûtins les purgatifs, qui rendoient toutes les voies libres, & donnoient de nouvelles forces à la malade au-lieu de l'affoiblir ; & quand l'os exfolié fut réparé par une ſubſtance à-peu-près ſolide comme de la cire vierge, les douleurs diſſipées, le ſommeil, l'appétit, l'embonpoint ſe manifeſterent, l'enfant reprit ſa gaieté, les ſucs ner-

veux ayant été corrigés dès le commencement de la cure, les nerfs de cette partie reprirent leur étenduë, quoiqu'avec une extrême lenteur. Après un tems considérable, l'enfant commença à avoir le mouvement libre, depuis l'orteil jusqu'à la hanche, qui s'est fortifié chaque jour par la réitération des remèdes.

A l'égard des collyres, même dans les opthalmies scrophuleuses aux yeux, je ne conçois point comment certaines personnes ont pû imaginer qu'il fût difficile de les rendre repercussifs, résolutifs & déterfifs dans les différens dégrés de la maladie. Ces sortes d'applications externes ne paroîtront jamais aux gens de l'art, que le moindre dégré de connoissance & de pratique médicale.

De simples écrouelles près les muscles mastoïdiens, & dans toute la région du col, leur siége le plus ordinaire, & celles qui se manifestent aux articles & jointures, ne sont rien quand elles sont récentes. Je dégorge les glandes par les couloirs naturels, & ne leur permets guères de venir à suppuration.

Quand la maladie est avancée par le désordre des ouvertures, je fais extirper sans ferremens, même dans le

cas des phlegmons, c'eſt-à-dire, quand il y a inflammation, & qu'on craint le cancer. Dans ma méthode, la profondeur des tumeurs, leur voiſinage des gros vaiſſeaux & des nerfs eſt indifférent, ainſi que leurs queuës ou ſinus, parce que leur extirpation, ainſi que celle du cancer, qui eſt une maladie ſi terrible chez le ſexe, & pour laquelle j'ai des remèdes certains, ne ſe fait point par le fer, ni de vive force; & ayant extirpé avec mes remèdes celui qui paroît, je ne crains point qu'il en renaiſſe un autre, puiſque dans toute occaſion j'attaque toujours le mal dans ſon principe, & j'en détruis la cauſe.

A l'égard de la maladie compliquée que je décris, & qui étoit ſi difficile; comme la malade, qui perdoit peu-à-peu ce nom, alloit tous les jours de bien en mieux, & que tout proſpéroit au gré de mes déſirs; je rendis compte très-ſouvent à S. A. R. & E. Madame l'Electrice de Bavière, & à Madame notre Auguſte Dauphine, ſelon les ordres poſitifs que j'en avois reçus (comme on le verra par les Lettres ſuivantes,) des nouveaux progrès que nous avions, conſolans pour la malade qui ne ſouffroit plus, étonnans pour les grandes

Princeſſes, par rapport à l'état affreux & déſeſpéré où je l'avois priſe. Etat qui avoit touché une puiſſante Souveraine, ainſi que notre Auguſte DAUPHINE, toujours ſenſibles pour les malheureux. Etat enfin dont j'étois pénétré moi-même, ayant vû la malade pour la première fois dans des ſouffrances & un dépériſſement difficile à exprimer, & tel qu'il excitoit la compaſſion de ceux qui la voyoient ſouffrir.

C'eſt ainſi que s'exprime M. le Maréchal De la Farre, Chevalier d'honneur de Madame LA DAUPHINE, dans quelqu'une des Lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire de la part de cette Auguſte Princeſſe.

A Verſailles, le 20 *Mai* 1752.

» Madame LA DAUPHINE ayant été
» informée, Monſieur, que vous avez
» bien voulu entreprendre la guériſon
» de la Demoiſelle *** Bavaroiſe, qui
» lui a été fort recommandée par ſon
» A. R. Madame L'ELECTRICE ſa ſœur,
» & à laquelle l'une & l'autre ont déja
» été de quelque ſecours, m'a chargé
» de vous faire ſçavoir de ſa part,
» qu'elle s'intéreſſe infiniment à l'état

» de cette petite malheureuse, & que
» vous lui ferez plaisir de m'informer
» de tems en tems du progrès que fe-
» ront vos remèdes.

Je suis très-parfaitement, Monsieur,
Votre &c.

Signé, Le Maréchal DE LA FARRE.

A Versailles, le 1. Juin 1752.

» Il y a déjà quelque jours, Monsieur,
» que j'ai reçu la Lettre que vous avez
» pris la peine de m'écrire le 27 du
» mois passé : mais comme je voulois
» la faire lire toute entière à Madame
» LA DAUPHINE, j'ai différé quelques
» jours à vous en accuser la réception,
» & à vous remercier de ce qu'elle
» contient. Madame LA DAUPHINE en a
» été aussi extrêmement contente, &
» m'a chargé de vous mander qu'elle
» vous sçavoit très-bon gré de la cha-
» rité que vous exerciez en cette occa-
» sion, & que ce seroit avec plaisir
» qu'elle vous donneroit dans celles
» qui pourroient se présenter, des mar-
» ques de sa protection.

Je suis très-parfaitement, Monsieur,
Votre &c.

Signé, Le Maréchal DE LA FARRE.

A Verſailles, le 5 Août 1752.

» J'ai reçu, Monſieur, la Lettre que » vous avez pris la peine de m'écrire, » avec celle qui y étoit jointe, qui » vous a été adreſſée au nom de ſon » A. R. E. Madame L'ELECTRICE de Ba- » vière. Je n'ai pû encore en faire l'uſa- » ge que vous déſirez, Madame LA » DAUPHINE étant trop occupée de la » maladie de Monſeigneur LE DAUPHIN, » qui d'ailleurs eſt dans un très-bon » état actuellement, & tel qu'on peut » le déſirer . . . . . .

. . . . . .

» Mais je ne laiſſerai pas ignorer à » cette grande Princeſſe votre zèle, & » lui ferai lire les deux Lettres, dès » qu'elle pourra être en état de le faire. » Je ſerai toujours bien charmé des » occaſions où il y aura lieu de vous » marquer que je ſuis très-parfaite- » ment, Monſieur,

Votre &c.

Signé, Le Maréchal DE LA FARRE.

» J'aurai ſoin de vous renvoyer la » Lettre de S. A. R. E. Madame L'ELEC- » TRICE de Bavière, lorſque Madame LA

» Dauphine l'aura vuë, & je me charge
» avec un vrai plaisir de. . . . .

A Versailles, le 16 Août 1752.

» D'abord que Madame la Dauphine
» a été un peu revenue à elle, Mon-
» sieur, je lui ai fait part de votre Let-
» tre & de celle qui vous a été écrite
» de la part de S. A. R. E. Madame
» l'Electrice de Bavière. Elle a vu avec
» un grand plaisir tout ce qu'elles con-
» tiennent toutes deux, & combien
» vous marquez d'attachement pour
» Monsieur le Dauphin. . . . . .
. . . . . .
» Je serai toujours bien charmé de fai-
» re valoir dans toutes les occasions,
» l'attachement que vous témoignez
» pour Madame la Dauphine, & pour
» tout ce qui peut lui plaire, étant
» très-parfaitement, Monsieur,
Votre &c.
Signé, Le Maréchal De la Farre.

J'ai plusieurs autres Lettres de Monsieur le Maréchal, qui prouvent toute l'estime dont ce Seigneur m'a honoré.

Les deux Lettres suivantes sont de M. le Marquis De Sassenage, Brigadier

des armées du Roi, Chevalier de ſes Ordres, & Chevalier d'honneur de Madame LA DAUPHINE. Elles renouvellent les ordres de cette Princeſſe pour la guériſon de la Demoiſelle ***.

A Fontainebleau, le 20 Octobre 1752.

» Il ne m'a pas été poſſible, Monſieur, de rendre compte plutôt à Madame LA DAUPHINE, des Lettres que » vous m'avez écrites au ſujet de Mademoiſelle de ***, Cette Princeſſe me » charge de vous mander de continuer vos ſoins & vos remèdes pour » la cure de la maladie de la Demoiſelle de ***, & d'en informer exactement la Cour de Munich, comme » vous avez fait ci-devant. Il ſera néceſſaire auſſi que vous preniez la peine » de m'informer de la réuſſite de vos » remèdes, & j'en rendrai compte auſſitôt à Madame LA DAUPHINE. Je ſerai très-aiſe de trouver les occaſions » à vous prouver les vifs ſentimens » avec leſquels je ſuis, Monſieur,

Votre &c.

Signé, SARSENAGE.

A Versailles, le 28 Décembre 1752.

» J'ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez écrite le 21 de ce mois, j'en ai rendu compte à Madame LA DAUPHINE. Je crois très-convenable que vous veniez ici avec Mademoiselle de ***, quand elle sera parfaitement guérie : je désire fort de trouver des occasions de vous marquer les sentimens avec lesquels je suis, Monsieur.

Votre &c.

Signé, SASSENAGE.

A Versailles le 20. Décembre 1754.

» J'ai fait voir à Madame LA DAUPHINE, Monsieur, le Décret de premier Médecin du Corps de Son Alteſſe Royale & Electorale, qui vous a été envoyé par L'ELECTEUR de Bavière. Elle m'en a paru très-satisfaite, & elle sera très-aise de vous donner dans les occasions qui se présenteront, des marques de sa protection.

» Quant à la . . . . . .

. . . . . .

je vous prie d'être bien persuadé des

» vifs ſentimens avec leſquels je ſu
» plus que perſonne, Monſieur,

Votre &c.

Signé, SASSENAGE

A Munich, le 20. *Juillet* 1752

» Madame L'ELECTRICE, Monſieur
» en me remettant la Lettre du 19 Juin
» que vous lui avez écrite, pour lui
» rendre compte de l'état actuel de la
» malade à laquelle vous avez bien
» voulu donner vos ſoins, & des pro-
» grès qu'ils ont eu juſqu'à préſent,
» m'a ordonné de vous mander de ſa
» part, qu'elle en a vu le détail avec
» plaiſir, & que lorſque S. A. R. E. a ſçu
» la petite de *** entre vos mains,
» elle s'eſt attendue à ces heureux ſuc-
» cès, par la connoiſſance que notre
» puiſſante Souveraine a de vos talens
» & de la réputation qu'ils vous ont
» acquiſe. La charité & la pitié ſont
» les motifs qui l'ont fait intéreſſer au
» ſort de cet enfant; & cette grande
» Princeſſe, qui ſe plaît à rendre une
» main bienfaiſante à tous les malheu-
» reux, n'a pu apprendre la ſituation
» où cette jeune fille étoit réduite, ſans
» en être touchée. Elle l'a recomman-

» dée à Madame LA DAUPHINE sa sœur,
» & vous sçait un gré infini de la viva-
» cité avec laquelle vous avez entrepris
» & suivi sa guérison, qu'il semble que
» la Providence vous ait réservé pour
» donner ce nouvel éclat à vos talens.
» Et S. A. R. Electorale, pour vous
» marquer en particulier sa satisfaction,
» vous assure de sa protection, & que
» dans les occasions elle sera toujours
» disposée à vous en faire sentir les
» effets.

» J'ai l'honneur d'être avec une par-
» faite considération, Monsieur,

Votre &c.

Signé, LALANDE.

Gentilhomme ordinaire, Sécrétaire du Cabinet pour les affaires étrangères de S. A. R. Electorale de Bavière.

Il seroit inutile de parler ici des autres Lettres que j'ai reçues à ce sujet ; celles-ci sont plus que suffisantes pour faire voir, & les ordres réitérés que j'ai reçus pour la guérison de cette malade abandonnée, & la satisfaction de ces grandes Princesses, aussi-tôt qu'elles apprirent l'éloignement du danger, & que l'espoir d'une cure radicale lui suc-

céda. Cet espoir animoit vivement l'ardeur que j'avois de réussir, afin de mériter de si grandes protections. La maladie que je combattois, vouloit être suivie pié à pié sans interruption; il falloit lui opposer sans cesse les meilleurs remèdes: elle avoit conservé son terrein avec la dernière opiniâtreté. Je sçavois par l'expérience, qu'on ne lui en faisoit perdre que bien peu par les plus grands combats, & que je ne pourrois entièrement vaincre cette ennemie que par la méditation, les soins & la constance. Peu-à-peu j'essayai la malade: la partie affligée porta d'abord le poids du corps, ensuite elle marcha dans la chambre; au bout d'un autre tems, elle monta & descendit les dégrés de ma maison, puis elle porta de petits fardeaux, comme une chaise de canne, d'un endroit à un autre. Ses parens émerveillés obtinrent de moi d'envoyer leur enfant à la campagne, dans un air que je leur désignai. Leur impatience les guida à Choisi-le-Roi, où étoit Madame LA DAUPHINE, pour la remercier de ses bienfaits. Elle retourna à la campagne: l'air pur & vif qu'elle y respiroit, lui faisoit tout le bien que j'en attendois. Elle fut encore se mettre sous

es yeux de Madame LA DAUPHINE à Verſailles, afin de remercier une ſeconde fois cette Auguſte Princeſſe, d'avoir daigné s'intéreſſer à ſes jours. Elle y reſta une partie de l'été ſous les yeux de la Cour, d'où elle partit enſuite pour retourner à Munich, où elle arriva dans la meilleure ſanté, ſans avoir eu la moindre incommodité des fatigues d'un voyage ſi long. De retour dans ſa patrie, ſon premier ſoin fut d'aller ſe jetter aux pieds de ſon Auguſte Souveraine, ſi digne du Thrône & de l'immortalité, afin de la remercier de ſes royales bontés, & de la prolongation de ſa vie, qui ne ſera déſormais employée que pour offrir ſans ceſſe des vœux au Ciel pour la conſervation des jours précieux de l'Auguſte Souveraine, qui ne règne ſur les Bavarois que pour les rendre heureux.

S.A.R.E. Madame L'ELECTRICE voyant la malade rétablie ſelon ſon attente, daigna regarder d'un œil de bonté mon empreſſement zélé & reſpectueux à remplir ſes ordres, & ceux de Madame LA DAUPHINE. Mille & mille fois ſatisfait d'avoir réuſſi dans l'objet important pour lequel j'avois été employé : voyant la jeune malade en pleine ſan-

té, dont elle jouit depuis plusieurs années ; je peux dire à présent qu'il semble en effet, selon l'expression de la Cour de Munich, *que la Providence m'avoit réservé sa guérison.* Je n'ai eu rien de plus à cœur, que d'en saisir l'occasion ; j'en ai ressenti la plus grande satisfaction. En commençant par obéir, je me suis satisfait moi-même ; c'est le droit du cœur. Cette satisfaction s'est accrue, en prouvant à deux grandes Princesses toute l'étendue de mon zèle respectueux. J'ai employé mes moyens selon leurs désirs ; leur Royale volonté a toujours fait ma loi ; je n'ai rien épargné ; j'ai prodigué sans cesse mes peines & mes soins, afin de surmonter tous les obstacles qui se succédoient les uns aux autres, capables à la fin de rebuter tout autre que moi ; & j'ai donné avec un plaisir sensible pendant très-long-tems, & à pleines mains, tout ce que j'avois de plus cher & de plus précieux pour éviter le naufrage évident de la jeune malade. Le Ciel toujours propice aux bonnes actions a beni mon entreprise, & pour comble de bonheur, S.A.R. E. Madame L'Electrice de Bavière, & Madame notre Auguste Dauphine, ont accordé leurs

ſuffrages & leur protection à mon travail entrepris pour leur plaire.

Dii mortalibus labore omnia vendunt :
Secreta hæc poſuêre Dii labore paranda.

Les Dieux vendent tout aux mortels, & leurs découvertes dans les arts ſont meſurées ſur leur travail. Celui qu'une étude laborieuſe & opiniâtre voit récompenſé par des connoiſſances acquiſes & utiles à l'humanité, ne peut trop les employer pour ſon Souverain, en conſervant la ſanté & la vie de ſes ſujets. Ce que j'ai fait pour le ſervice de Son A. R. & Electorale de Bavière, dans un état ſi déſeſpéré, & regardé comme incurable par tant d'habiles Médecins, dépoſe aſſurément de ce que je ſuis en état de faire pour mon Roi, dans tous les accidens auxquels il plaît à la Providence de ſoumettre les hommes, tant de leur nature ſujets à tous les maux. Dieu nous a établis pour guérir les malades, & pour chaſſer leurs infirmités. On nous recherche tous les jours par l'utilité de nos talens ; & le Médecin qui eſt marqué au bon coin, peut facilement avec une bonne méthode & des remèdes ſûrs, comme j'en ai, prolonger la vie des Têtes couronnées, & du dernier de leurs ſujets, juſqu'au ter-

me le plus reculé. Les grands Princes ont du goût pour les arts utiles qu'ils protégent & récompensent : en les conservant, ils se conservent eux-mêmes. Les arts & tous ceux qui ont l'avantage de les posséder à un dégré éminent, sont la gloire des grands Princes : *Summa gloria Principis, artes.* Il n'en est aucun de plus utile que celui que j'exerce ; il conserve les Souverains en santé, en chassant les infirmités de la vie, dont personne n'est exempt ; & je pourrai un jour dire un mot sur la possibilité de prévenir les maladies & de les guérir promptement dans leur origine, & de disposer par exemple ceux dont je prends soin, à parvenir jusqu'à cette extrême vieillesse qui est le dernier terme de la vie. Tout homme a le droit d'y aspirer, quand il est bien gouverné. Je finis cet article, en répétant ce que j'ai eu l'honneur d'écrire à S. A. S. E. l'Electeur de Bavière ..... que l'envie que j'avois de plaire à l'Auguste Souveraine qui règne avec lui, ainsi qu'à Madame notre incomparable Dauphine, animoit mes talens que je dois leur succès au zèle. C'est lui qui donne une heureuse fin aux cures les plus désespérées, comme si

guériſon étoit proportionnée à la grandeur des Souverains qui le font naître: leur génie ſupérieur préſide à tout, & ſemble inſpirer au travail entrepris pour eux, une partie de leur grandeur & de cette ſupériorité que n'ont point les hommes ordinaires, même ceux qui ſont doués des plus grands talens. C'eſt donc à l'Auguſte SOUVERAINE de Bavière, & à Madame LA DAUHAINE après Dieu, que je dois l'entière guériſon de la jeune Bavaroiſe.

XXI.

Réfléxion ſur la goûte.

Illam non adeas.

LA goûte eſt une maladie cruelle, qui réduit au plus grand déſeſpoir ceux qui ont le malheur d'en être attaqués vivement, enſorte que les malades aimeroient mieux, quand ils ſont réduits dans ce fâcheux état, ſi cela étoit à leur choix, endurer tous les autres maux à la fois, plutôt que ceux qu'ils éprouvent, ils ne leur paroîtroient rien en comparaiſon, & même ils les regarderoient comme un ſoulagement bien doux, s'il étoit queſtion d'être délivrés des douleurs de la goûte. Le feu

qui brûle jusqu'aux os, me disoit un goûteux souffrant à l'excès, ne peut pas causer des douleurs plus aiguës que celles que je ressens.

En quale ante oculos, cùm sæva podagra dolores
Elicit & planctus, ignibus usta suis!

L'opinion où l'on est qu'il est impossible de surmonter cette humeur morbifique, parce qu'elle est trop avant dans l'habitude du sang & des humeurs, & hors de la sphère d'activité des remèdes, n'est pas équitable. Si on disoit que le principe de la goûte est hors de l'individu, & que ce principe agit sur lui par sympathie, alors cette fable grossière pourroit favoriser l'aphorisme déplacé, que le défaut de connoissance des remèdes feroit imaginer. Tous ceux qui sont soumis à l'erreur du préjugé, se persuadent aisément qu'on n'a pû encore trouver aucun remède pour la guérison de la goûte. Ils disent :

Solvere nodosam nescit Medicina podagram.

Pour moi, qui regarde la goûte comme une altération primitive ou invétérée

invétérée de tous les fermens du corps humain, un affoiblissement considérable des esprits animaux, & une compléxion actuelle qui consiste dans la dépravation de toutes les digestions & le relâchement de toutes les parties, je pense avec raison, qu'il faut remédier à tous ces désordres, établir par dégrés la force des facultés digestives, & le ton des parties relâchées, après avoir détruit l'acrimonie de tous les sels où consiste la cessation des douleurs telles qu'elles soient.

Je sçais bien qu'Hippocrate enseigne qu'il ne faut évacuer les humeurs, que quand elles sont dans un état de coction, & jamais lorsqu'elles sont encore crues; voilà sa doctrine. Mais toutes les fois qu'on travaille à la recherche de la vérité, je pense qu'il ne faut pas devenir l'esclave des préjugés d'autrui aux dépens des malades, lorsqu'on en connoît l'abus; & cette autorité du Prince de la Médecine ne peut avoir lieu avec moi, puisqu'elle n'est pas conforme à mon expérience, qui est l'étoile polaire de la vérité, sur laquelle je règle absolument toutes mes démarches dans le traitement des maladies, sans vouloir jamais rien donner au hazard.

C'eſt pourquoi dans la certitude où je ſuis des effets ſalutaires de mes remèdes, je les fais agir dans le paroxiſme même, & lorſque le malade eſt dans un danger évident de périr ; j'évacue à l'inſtant l'humeur morbifique, par toutes les voies dont la nature ſe ſert elle-même, pour expulſer du corps humain l'ennemi dangereux qui en trouble l'harmonie, & par ce moyen j'apporte pour l'ordinaire le plus prompt ſoulagement à celui qui s'adreſſe à moi, en quelque état fâcheux qu'il ſoit réduit, ſans le laiſſer jamais dans le déſeſpoir que lui cauſent ſes douleurs, & dans leſquelles il ſuccombe à la fin, ne pouvant plus réſiſter à un mal trop aigu, qui lui arrache la vie au milieu des ſouffrances, & même très-ſouvent avant que la coction des humeurs ſoit achevée. J'en ai guéri beaucoup qui auroient certainement péri, ſi, comme tant d'autres, je m'étois amuſé à ſortir des limites de la raiſon par une attente inutile, pour me perdre enſuite moi-même dans un océan de doutes, pendant lequel on voit tous les jours qu'on accorde au malade plus de tems qu'il ne lui en faut pour faire un prompt naufrage, lorſqu'une nature tout-à-fait

épuisée, & qui touche par ce moyen à son dernier instant, n'a plus de force pour faire cette coction tant désirée.

Cette Liqueur purgative fait en pareil cas des merveilles, quand on la donne en lavement & en vomitif comme je l'ai dit, sur-tout à des sujets pléthoriques, sans exercice, dans une coction d'humeurs dépravées, dont les premières voies étoient absolument engorgées. L'effet de ma Liqueur dans ces cas est un vrai débondement, & il n'a jamais manqué de procurer du repos & de diminuer la durée du paroxisme ou accès; mais quand la douleur est passée, il n'y a certainement que de bons effets à attendre des remèdes, lorsqu'ils sont propres à la cure de la maladie; & dans celle-là comme dans celle du calcul qui l'accompagne assez ordinairement pour le malheur de l'humanité, on ne doit pas dire que la nature s'est réservée à elle seule l'expulsion de la matière morbifique, que quand on ne les connoît pas, & qu'on n'a point de secours utiles à lui procurer.

Soulagement très-prompt dans les plus vives douleurs.

Les autres remèdes dont je me ſers ſi ſouvent à l'égard des douleurs les plus vives, tiennent aſſurément du prodige, puiſque le plus ſouvent leur application produit une entière ceſſation de la douleur, & par conſéquent une cure abſolue dans pluſieurs occaſions; mais toujours & ſans exception, ils font ceſſer la douleur *ad nutum*, quelque vive qu'elle ſoit, & quelque cauſe qu'elle puiſſe avoir. Un grand nombre de malades dévorés par les ſouffrances en ont fait bien des fois l'agréable épreuve; ce qui les a remplis d'admiration.

Miretur populus miracula : nihil mihi mirum eſt,
Præter eum, ſolus qui, facit illa Deum.

Il arrive ſouvent que le ſujet dont la maladie n'étoit pas mortelle, eſt emporté par la violence de la fièvre qu'une douleur aigue entretient & allume auſſitôt avec excès. C'eſt un avantage bien

précieux pour le Médecin, & encore plus pour le malade, que cette ceſſation de douleur, lorſqu'elle le réduit au plus grand déſeſpoir : il donne le tems au premier d'en détruire la cauſe, & au ſecond le relâche ordinaire pour ranimer ſon courage abbatu, & réparer ſes forces épuiſées, en lui procurant un ſommeil tranquile, & en lui faiſant prendre de bons alimens, pour augmenter ſes forces, & par ce moyen ſe voir en état de mieux ſoûtenir les bons effets des remèdes. Leur vertu eſt ſi puiſſante, qu'elle m'a fait jouir ſouvent de l'extaſe des malades, qui paſſant auſſi-tôt de l'excès des plus cruelles ſouffrances, dans un état de tranquillité, n'ont plus, pour ainſi dire, de foi au remède qui les favoriſe ſi promptement, parce qu'ils ont la ſimplicité de regarder le Médecin comme un enchanteur. Ce que j'écris eſt ſans la moindre éxagération, & je ne ſuis ici qu'un hiſtorien fidèle des merveilleux effets de mes remèdes. Mon principal but eſt ſeulement de dire à mes amis & à mes malades pour leſquels je m'intéreſſe vivement, tout ce que je ſuis en état de faire pour eux, & les ſervices importans que je peux leur rendre dans leurs

beſoins, afin qu'ils n'éprouvent jamais cet état de ſouffrances, qui réduit les plus courageux au plus grand déſeſpoir. Les douleurs, qui dans cette maladie ſont des plus vives & des plus cuiſantes, demandent à être calmées promptement, & je leur rendrai ce ſervice. Cette promeſſe que j'ai toujours effectuée, eſt d'un grand prix pour quiconque a éprouvé les douleurs de la goûte: ſon effet a confondu ceux qui avoient l'étonnante prévention de croire qu'il ne la falloit point guérir, & que c'étoit un ennemi avec lequel on devoit s'accoûtumer à vivre le moins mal qu'il ſeroit poſſible; ce qui eſt un pitoyable raiſonnement. Au ſurplus, on ne doit jamais ſe laiſſer perſuader par de vaines paroles, mais par la démonſtration. C'eſt à ces preuves inconteſtables que l'incrédulité la plus opiniâtre s'eſt toujours rendue; & l'on voit tant de phénomènes ſinguliers dans la nature, qu'il eſt beaucoup plus ſage d'en admirer les effets merveilleux, que de les vouloir expliquer quand on ne les connoît pas.

Multa negat ratio; at verò experientia monſtrat.
Se hominem cauſæ, re ſibi teſte, latent.

XXII.

De la petite vérole, avec quelques réflexions sur les maux vénériens.

Undique terror.

CETTE Liqueur purgative & vulnéraire étant un remède assuré contre les venins de toutes les espèces, on doit s'en servir dans les fièvres putrides & pestilentielles, ainsi que dans la rougeole & dans la petite vérole, qui sont une branche ordinaire de la peste. Cette maladie est si terrible, qu'elle cause par-tout la désolation, en faisant périr le plus grand nombre de ceux qui en sont attaqués. Heureux sont ceux qui peuvent éviter les maladies contagieuses, parce qu'elles sont presque toujours mortelles. La petite vérole est une maladie contagieuse, par cette raison elle est presque toujours accompagnée d'accidens mortels. Elle fait plus de ravages chez les riches que chez les pauvres, soit à cause de leur façon de vivre, ou par celle dont ils sont traités. Il n'est pas douteux que la petite vérole est une maladie nouvelle, puisqu'il est vrai que personne n'en a eu connoissance avant le septième siécle,

ſelon les Arabes qui en ont parlé les premiers. C'eſt apparemment dans cette partie du globe de la terre, que cette affreuſe maladie a pris ſon origine, d'où elle s'eſt enſuite communiquée aux autres régions qu'elle infecte aujourd'hui.

Malgré les progrès de cette maladie cruelle, il y a cependant beaucoup de nations qui n'en ont pas encore été attaquées juſqu'à préſent. De ce nombre ſont celles qui habitent dans les Indes Orientales, & dans la plus grande partie de l'Occidentale ; dans la Perſe & dans la Chine, dans les royaumes de Tonquin, de la Cochinchine, & dans pluſieurs vaſtes climats, ſi on en croit les relations de pluſieurs voyageurs. Roderic de Fonſéca prétend que la petite vérole n'avoit jamais été connue dans les Indes, juſqu'au moment que les Eſpagnols y abordèrent, & qu'elle n'y fut introduite que par le moyen d'un certain Nègre qu'ils y menèrent, lequel y porta cette contagion, qui fit enſuite périr une grande partie des Indiens. Helbigius nous aſſure également que la petite vérole n'avoit jamais attaqué certains peuples des Indes, avant le commerce des Hollandois. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien public, qu'elle

n'eût pas été introduite sous notre hémisphère, on ne verroit pas périr un si grand nombre de malades.

Ceux qui vivent sous un ciel où les élémens sont purs, en seront préservés, à cause de la salubrité du bon air qu'ils respirent, & aussi long tems qu'ils éviteront de communiquer avec les peuples qui sont attaqués de ce venin subtil contenu dans le sang. Il est certain que toutes les fois qu'il vient à fermenter, il ne manque pas d'y produire un bouillonnement général, pour tâcher de s'ouvrir un passage au milieu des glandes de la peau, afin de se décharger ensuite sur toutes les parties du corps, & le couvrir de pustules. Elles deviennent d'abord rouges, à cause de l'inflammation, & puis elles blanchissent en vieillissant. Cette maladie est d'autant plus à craindre pour le sexe à qui la beauté prête son éclat, qu'elle laisse souvent après elle des cicatrices affreuses, & des cavités qui endommagent tellement la peau du visage, qu'elles font de l'objet le plus charmant, la personne la plus hideuse. Rien ne déplaît tant à ce sexe enchanteur, parce qu'il n'aime pas à voir maltraiter ses charmes. C'est donc un malheur bien

grand pour celles qui en ſont attaquées ; lorſqu'elles n'ont pas l'avantage d'être défendues par un habile Médecin, en état de garantir leur vie & leur beauté.

Cette maladie vient de pluſieurs cauſes ; & certains tempéramens y ſont plus ſujets que d'autres, cela dépend de la façon de vivre. Ceux qui mangent peu de viandes, qui ne boivent aucune liqueur capable d'enflammer le ſang, y ſont moins ſujets que ceux qui ſe livrent à la débauche. Ceux qui vivent ſobrement, vivent pour l'ordinaire aſſez long-tems, & leurs enfans ſont exempts de pluſieurs maladies, n'étant pas nés dans la corruption qui en eſt la principale ſource, ce qu'il eſt facile d'éviter. On peut néanmoins obſerver que cette maladie étant toujours inflammatoire, elle a une grande analogie avec les ſymptômes de la peſte, qui ne différent jamais que quant au dégré d'inflammation ; & le Médecin qui ſera bien inſtruit dans la phiſiologie de l'air, qui eſt le domicile & le ſoûtien de pluſieurs matières hétérogènes, comme des vapeurs, des exhalaiſons, du nitre &c. reconnnoîtra facilement que la petite vérole eſt ſouvent produite par une contagion de l'atmoſphère, qui in-

fecte l'air qu'on reſpire, qui peut être porté par les vents avec l'air dans des pays fort éloignés, & ſe répandre par dégré dans une ville ou dans une province comme un incendie univerſel.

Les venins ſont la cauſe de pluſieurs maladies.

Ce n'eſt pas une choſe étonnante de voir que la terre & le ciel prennent ſoin de notre conſervation, & nous accablent enſuite ſous le poids de tant de maladies contagieuſes, par la diverſité de leurs funeſtes émanations. Si la terre contient dans ſoi des alimens ſalutaires & des boiſſons délicieuſes, pour nous faire vivre en ſanté, elle nous prodigue en même tems des poiſons mortels, pour avancer le terme fatal de notre deſtruction. C'eſt à la vérité dans ſes riches entrailles, où ſe forment les diamans & les métaux les plus précieux; mais c'eſt de-là auſſi que ſortent en abondance, & comme d'une ſource empoiſonnée, ces venins mortels qui ſont enſuite diſperſés dans la vaſte étenduë de l'air qui les reçoit pour nous en infecter après.

On ne doit pas ignorer que la nature

de certains lieux contribue à nous affliger ſouvent de maladies contagieuſes. Les fournaiſes brûlantes du mont Etna, & des autres volcans, vomiſſent par intervalle des tourbillons de flammes mêlées de ſoufre & de bitume, dont l'odeur eſt auſſi pernicieuſe que déſagréable. Il y a des éxemples d'ondées de pluies ſulphureuſes & brûlantes après le tonnerre, qui ſuffoquent à l'inſtant ceux qui les reſpirent : elles corrompent les viandes, & mettent la gangrène dans les plaies. On voit également des brouillards puans & d'autres météores envoyés de certains endroits du globe terreſtre, où il y a des mines qui ſont nuiſibles au corps humain comme à celui des animaux. Les tourbillons épais qui ſortent des étangs, de pluſieurs lacs, de quelques puits, de certaines cavernes, & des endroits marécageux pleins de malignes vapeurs, l'exhalaiſon qui part de ces funeſtes lieux, ſe diſperſe dans l'air & le remplit quelquefois d'un venin ſecret, & ſi dangereux que ceux qui en approchent un peu trop, ſont d'abord ſaiſis par la force de ces vapeurs mortelles; parce que le poiſon ſe gliſſe à l'inſtant dans toutes les parties du corps, à meſure qu'on reſpire:

il coagule le sang, & cause des symptômes mortels, ainsi que la liqueur venimeuse d'un aspic ou d'un serpent, qui est injectée par une piqure dans les vaisseaux sanguins. Le vol même le plus rapide des oiseaux ne peut pas les garantir du danger, s'ils viennent à respirer le même venin qui nous tue : leurs ailes perdent leur agilité en suivant le poids qui les emporte, ensuite ils tombent morts dans l'endroit d'où la malignité s'est échappée.

Le soufre en lui-même n'est cependant point ennemi du poumon, puisqu'on s'en sert avec avantage lorsqu'il est bien préparé : l'air où il s'élève des exhalaisons sulphureuses, comme celui des environs de Naples, est recommandé comme salutaire : mais on doit considérer que ces vapeurs se trouvent à leur aise dans un air libre, sans être surabondantes, ni peut-être mêlées avec d'autres sels nuisibles, capables de faire périr ceux qui les respirent. Il y a longtems qu'on a remarqué le danger évident qu'il y a de se reposer à la fraîcheur de certains arbres mal sains ; parce que les vapeurs qui en sortent & qui pénètrent les pores du corps, donnent la fièvre & des maux de tête violens,

Le napel, & beaucoup de plantes, avec les insectes venimeux qui ne sont pas en petit nombre, nous font bien-tôt sentir leur qualité ennemie, si on ne sçait pas s'en garantir.

Maladies des bestiaux, &c.

Il y a encore des venins invisibles qui corrompent les biens de la terre, les eaux & les alimens qui sont nécessaires à la vie des hommes, de même qu'à celle des animaux. C'est par cette raison apparemment, que ce mal contagieux s'est jetté depuis long-tems sur l'espèce des bœufs, des vaches & des brebis, dont l'Europe est encore affligée. Cela peut aussi provenir des vapeurs malignes qui infectent les végétaux, & rendent l'herbe nuisible aux bestiaux qui la broutent.

Il n'est pas douteux, qu'il y a, comme on le voit en beaucoup d'endroits, des venins secrets qui viennent des émanations funestes de certaines parties du ciel; il y en a d'autres qui sont poussés par le feu central de la terre, pour faire une guerre continuelle, non seulement à l'humanité, mais encore à beaucoup d'animaux; ce qu'il importe

abſolument de connoître pour l'intérêt de la ſanté, afin de ſe mettre à l'abri des coups mortels qu'ils nous portent ſi ſouvent, lorſqu'on y penſe le moins.

Comme il n'y a point de règles ſans exception, par cette raiſon il ne faut pas croire que tous les venins aient dans toutes les occaſions, & ſur toutes les eſpèces des animaux, le même empire & le même dégré de malignité. Ce qui eſt pour nous dans pluſieurs circonſtances un poiſon mortel, devient pour eux un aliment ſalutaire, ſans lequel ils ne peuvent vivre. Les vers qu'on trouve dans la viande pourrie, dans les plaies, dans les puſtules de la petite vérole, dans la gangrène & dans toutes les autres ſubſtances, ne peuvent vivre qu'à la faveur de la corruption, dans laquelle ils ont pris naiſſance. Cette même corruption qui eſt pour eux un aliment ſalutaire, nous fait bien-tôt périr, ſi on n'y remédie pas tout de ſuite. Les oiſeaux ſe nourriſſent d'inſectes venimeux, qui par cette raiſon ne ſont autre choſe que la corruption même. La chair pourrie ſert de pâture aux loups, aux vautours, aux corbeaux, qui vivent néanmoins ſi long-tems, & à d'autres animaux qui ſont attirés par

la puanteur des cadavres. Les canards mangent des crapauds, & d'autres insectes ſans en être aucunement malades ; & la cigogne prend de nouvelles fordes, en mangeant des ſerpents remplis ce venins. Les chevriers ſçavent à quel point l'olivier eſt le charme de leurs petites chevrettes : il leur donne le nectar & l'ambroiſie, quoique l'homme ne trouve point d'arbres dont les feuilles ſoient plus amères.

Barbigeras oleaſter eò juvat uſque capellas,
Diffluat ambroſiâ quaſi vero & nectare tinctus :
At nihil eſt homini, quod amarius fronde hâc extet.

La nature a voulu que les cailles & ces mêmes chévres trouvaſſent dans l'hellébore l'agrément du goût, & la bonté de la nourriture ; de façon qu'elles s'engraiſſent de cette plante, quoiqu'elle renferme dans elle-même un poiſon dangereux pour l'homme. Le perſil qui nous eſt ſi bon, fait bien-tôt mourir le perroquet. Le pourceau mal-propre fuit la marjolaine, & les odeurs les plus agréables lui ſont ennemies ; & ce qui fait quelquefois notre plaiſir déli-

cieux, eſt pour lui un venin très-ſubtil. La bouë, la fange & l'ordure la plus infecte, qui ſont au contraire des choſes haïſſables pour nous, ſont tellement ſes délices, qu'il s'y roule perpétuellement, & avec beaucoup plus de ſenſualité, que s'il étoit dans les plus doux parfums de l'Aſie: tel eſt ſon goût que perſonne n'envie. La ſalive qui nous eſt ſi utile, devient un poiſon dangereux pour le ſerpent: auſſi-tôt qu'il eſt atteint de cette humide impreſſion, il ſe dévore lui-même, & devenant furieux, on le voit bien-tôt périr. Il y a un certain reptile qui fait beaucoup de dégât dans les jardins potagers, que les Jardiniers nomment courtilière: l'huile eſt ſon poiſon; ſi vous en verſez un peu dans le trou où il eſt, il en ſortira ſur le champ, & on le verra périr à l'inſtant même, l'épreuve eſt certaine.

Ces effets qui ſont ſous les yeux & à la portée de tout le monde, doivent ſervir à prouver la nature des venins différens qui ſont répandus dans beaucoup d'endroits de la terre. Comme ils font une guerre continuelle au genre humain, de même qu'à pluſieurs eſpèces d'animaux, qui ſervent au ſoûtien de notre vie, lorſqu'ils n'ont point

d'incommodités, & qui rendent mala-
des ceux qui font uſage de leur chai
infectée de quelque venin; il n'eſt pa
douteux que de telles obſervations doi
vent engager les Médecins zélés pou
le bien public, à rechercher avec u
très-grand ſoin les cauſes des maladie
qui peuvent naître, & qui naiſſent e
effet des venins viſibles ou inviſibles
afin de pouvoir y remédier prompte
ment, & de n'être pas ſurpris au dé
pens de leur vie & de celles de leur
malades, qui doivent leur être précieu
ſes en tout tems.

Inutilité de la ſaignée.

Dans ce cas, comme dans les mala-
dies des vers, il eſt à préſumer qu'ils
ne manqueront pas de s'abſtenir de la
ſaignée, pour ſubſtituer à ſa place de
remèdes capables de chaſſer les vers &
les venins, lorſqu'ils ſont la cauſe de
maladies. Rien ne doit tromper un Mé-
decin vigilant, qui eſt attentif ſur l'éta
de ſes malades.

On ne réuſſira pas à procurer la gué-
riſon des maladies contagieuſes, tant
qu'on n'aura d'autre reſſource que l'u-
ſage des ſimples purgatifs, abſolumen

incapables d'expulser ces venins mortels. Il est donc bien plus à propos d'avoir recours aux seuls remèdes qui peuvent le chasser. C'est justement à quoi cette Liqueur purgative & vulnéraire est parfaitement propre.

Merveilleux effets de cette Liqueur contre les venins & les maladies contagieuses.

Ayant beaucoup réfléchi sur la nature des venins qui sont si fréquens, & qu'on éxamine si peu, j'ai composé cette Liqueur merveilleuse, de façon qu'elle sera toujours un puissant alexipharmaque, capable de chasser promptement les venins du corps des malades. Tous ceux qui s'en sont servi à tems & à propos dans les maladies contagieuses & pestilentielles, ont éprouvé par de promptes guérisons, qu'elle est une thériaque assurée contre tous les venins élémentaires, très-bonne pour éteindre par son usage réitéré leur action mortifère : elle est un baume parfait pour la guérison des plaies, des ulcères les plus caustiques ; parce que l'esprit doux & balsamique qui réside dans cette Liqueur, dulcifie en peu de tems tous

les ſels âcres & mordicans que la nature des venins pourroit introduire dans nos corps.

Pour éviter les maladies contagieuſes.

Comme la petite vérole eſt une maladie contagieuſe, il eſt certain qu'on ne peut pas trouver un meilleur remède que celui-ci, parce qu'il procure une prompte guériſon, en expulſant d'abord la matière morbifique qui s'enflamme toujours en pareil cas. Cette Liqueur eſt un précieux tréſor & un remède tout divin par les guériſons qu'il procure dans tous les pays du monde, mais en particulier dans ceux qui ſont ordinairement affligés de la peſte. (Tout autre que moi ne manqueroit pas de rapporter ici tous les éloges que m'en ont fait dans leurs Lettres beaucoup de Médecins & de Chirurgiens célèbres, qui conſacrent leurs travaux au bien public, & qui ſçavent autant connoître le prix des bons remèdes, que les malades ſçavent faire cas de leur probité & de leur lumières.) Mais afin d'éviter la petite vérole, le pourpre, les fièvres malignes, peſtilentielles, & ſe garantir de toutes les maladies

inflammatoires, je conseille à ceux qui le pourront, de ne pas habiter sous un ciel impropre par les brouillards & les mauvaises exhalaisons, mais de faire leur séjour dans un climat où la constitution de l'air soit douce & tempérée, où l'influence des élémens soit convenable à leur nature. Ils doivent être sobres dans leurs repas, & ne jamais se livrer à l'usage pernicieux des liqueurs fortes & spiritueuses, parce qu'elles enflamment le sang : ils doivent éviter tous les excès, & faire un exercice modéré, ils ne doivent pas se livrer à une étude trop assidue. Ils doivent avoir l'esprit gai, autant qu'ils le pourront. La fameuse Ecole de Salerne le recommande, en disant que la gaieté est la fine fleur de la santé. *Mens hilaris.* Elle ajoûte encore : Chasse loin de toi les soucis, qui nous rendent pâles, tristes & sombres, & songe à te réjouir. *Curas tolle graves.* On doit faire usage du bain de tems en tems, & se purger souvent avec cette Liqueur prise en lavement. Elle mettra le calme dans le sang & dans les entrailles, sur-tout pendant les chaleurs brûlantes. Agissant ainsi, il est certain qu'on se garantira de toutes les maladies contagieuses, dont l'inflamma-

tion eſt le principe. Toutes les fois qu'on fera uſage de cette Liqueur, on verra diminuer le dégré d'inflammation, ce qui rendra d'abord la maladie moins funeſte, & la détruira en continuant.

Symptômes de la petite vérole.

Les ſymptômes de cette maladie dangereuſe s'annoncent pour l'ordinaire par une fièvre aiguë accompagnée de maux de tête violens, avec des douleurs par tout le corps, & ſur-tout dans le dos; la peau ſe deſſéche, & les yeux ſont enflammés, à cauſe du grand feu. Le malade eſt accablé de laſſitude, & ſa reſpiration n'eſt pas libre; il baille, il s'endort, il s'étend; il a des maux de cœur inſupportables & continuels avec des envies de vomir, il eſt échauffé, & ſent des picotemens par tout le corps.

La rougeole s'annonce également par pluſieurs de ces ſymptômes qui lui ſont aſſez communs. La toux violente, & une grande oppreſſion, une démangeaiſon conſidérable aux oreilles & au nez, ne laiſſent aucun doute ſur la nature de la maladie.

La petite vérole ne ſera pas dangereuſe, ſi elle tarde long-tems à paroî-

tre, c'eſt-à-dire, environ quatre-vingt heures après la première indiſpoſition, & ſi l'urine eſt chargée avant l'éruption. Celle qui eſt pâle & tenuë, ou ſanglante avant l'éruption, eſt d'un très-mauvais augure. Les mouvemens convulſifs des tendons, les délires, les inſomnies, avec un ſommeil léthargique, ainſi que la langue noire, ſéche, & la ſalivation interceptée par la diarrhée, ſont de fâcheux ſymptômes. Cette maladie ſera très-périlleuſe, ſi l'éruption ſe fait trente ou quarante heures après; & l'on doit tout appréhender pour la vie du malade, ſi elle vient à ſortir avant que les vingt-quatre heures ſoient expirées. Elle ſera d'une bonne qualité, ſi la fièvre diminue après l'éruption, & les puſtules blanchiſſent & viennent à maturité ſans fatiguer le malade, ni le priver de l'appétit & du repos; mais le contraire arrivera ſûrement, ſi après l'éruption la fièvre vient à augmenter, ainſi que l'oppreſſion de la poitrine qui vient d'un effort violent que fait la nature pour ſe dégager de la matière morbifique, & l'expulſer au dehors. Cela ne peut arriver que par de grands efforts qui donnent lieu à une forte tenſion au diaphragme, & à un ſerrement de poi-

trine ſi conſidérable, qu'il ſuffoque entièrement le malade, ſi l'éruption ne ſe fait pas promptement. Si le malade eſt privé d'appétit, de ſommeil, & ſi la tête vient à s'engager & les forces à diminuer, tous ces ſignes ſont d'un mauvais préſage pour le malade, & particuliérement s'il tombe dans des ſyncopes fréquentes accompagnées de maux de cœur & de convulſions. Si les puſtules reſtent petites, ſi elles deviennent dures, vertes ou noires ; alors il y a tout à craindre pour la vie du malade qui périra bien-tôt s'il n'eſt pas ſecouru, parce que l'ardeur exceſſive de la fièvre & du feu qui le dévorent, la proximité des redoublemens qui ne laiſſent que très-peu d'intervalle, & la violence des accidens qui ne ſont occaſionnés que par l'effet du venin qui ne peut pas ſortir, cauſeront bien-tôt la mort du malade, ſi on ne l'évacue pas promptement.

Dans un pareil état, il faut ſe perſuader avec raiſon que les premières & les ſecondes voies ſont toujours embarraſſées d'humeurs glaireuſes, crues & indigeſtes, qui engorgent également les glandes. Cela étant une fois connu, alors il n'eſt pas douteux qu'il faut avoir recours aux remèdes qui peuvent rendre libre

libres toutes les voies embarraſſées, & chaſſer le venin, en obſervant toutefois qu'on ne doit pas attiſer le feu d'une fièvre qui n'eſt déja que trop ardente, avec des remèdes trop chauds, capables de porter l'incendie dans le ſang : on doit l'éteindre & le réprimer peu-à peu par le moyen des purgatifs doux, ſans quoi on ſe verra bien-tôt dans l'impoſſibilité de ſurmonter les difficultés qui accompagnent cette maladie. On ne doit ſonger uniquement qu'à l'expulſion de la matière morbifique, & c'eſt ce que fait promptement cette Liqueur purgative & vulnéraire, qui la chaſſe toutes les fois qu'on s'en ſert. Elle agit d'abord comme un purgatif parfait qui rend le cours aux fluides arrêtés, & enſuite comme un remède alexipharmaque, c'eſt-à-dire, qui a la propriété de chaſſer le venin contagieux qui coagule le ſang, ce qui eſt le vrai mobile de la guériſon, & le ſeul moyen capable de conduire le malade à bon port. Par ce moyen aſſuré, on empêchera non-ſeulement tous les progrès de la fièvre & de l'inflammation, mais on la verra diminuer à meſure qu'on redoublera les évacuations avec cette Liqueur. Elle détruira les mouvemens

impétueux & irritans de l'inflammation en chaſſant tout le venin par de copieuſes ſelles.

Cure.

Ceux qui ſeront à portée de ſe ſervir de cette Liqueur, en verront toujours les merveilleux effets, même dans les plus grands dangers. Mais elle réuſſira bien plûtôt, ſi on en peut faire uſage aux premiers indices de cette maladie. Dans un pareil cas, je n'héſite jamais de faire prendre avant l'éruption, ou dans le moment même de l'éruption, un lavement de cette Liqueur, à quelle heure que ce puiſſe être, & même dans le tems des règles, ſi la néceſſité l'éxige, & ſi la malade eſt expoſée à quelque danger, lorſque l'éruption arrive dans un tems ſi critique. Je fais prendre un lavement le matin, & un autre le ſoir, & même de quatre heures en quatre heures, ou plûtôt ſi le beſoin le demande. Dans l'intervalle des lavemens, je ſoûtiens l'effet de cette Liqueur purgative, par l'action d'un vomitif de cette Liqueur pris dans un bouillon. (Il faut voir l'article du vomitif. *page* 47.) Je le réitère le même jour ou le lendemain, ſi les circonſtances viennent à l'éxiger.

Toutes les fois qu'on provoquera le vomiſſement, & que le malade ſe dégagera par le bas, il eſt certain que les accidens diminueront à meſure. Je conſeille toutefois au malade de reſter dans ſon lit, même dans les plus grandes chaleurs, d'éviter tout remède rafraîchiſſant ou calmant, qui pourroit fixer le venin & l'empêcher de ſortir; il fera preſque tous les jours uſage d'un purgatif doux. On pourra lui donner d'intervalle à autre quelques cordiaux; il pourra manger, ou du moins prendre un peu de bouillon de demi-heure en demi-heure; s'il eſt beaucoup altéré, il boira du vin avec de l'eau, ou toute autre boiſſon à laquelle il eſt accoûtumé, pourvû néanmoins qu'elle n'échauffe pas trop, ou qu'elle ne rafraîchiſſe pas trop.

Très-grand remède.

Quand je traite moi-même le malade, je ne ſuis jamais embarraſſé de rien, quoiqu'il ſoit dans le plus grand danger, après qu'il a fait uſage de cette Liqueur. Je donne chaque jour un purgatif de ma façon convenable à cette maladie, qui fait de grands effets. Je fais prendre dans l'intervalle quelques gouttes d'un remède excellent, qui rappelle ſur

le champ même les malades des plus grands dangers, lorſqu'on a recours à moi dans des états déſeſpérés. J'en peux remettre à ceux qui en voudront avoir.

Il eſt certain qu'avec des remèdes doués de ſi grandes vertus, ils pourront facilement opérer des merveilles ſurprenantes aux yeux de ceux qui en verront les effets. Dans de pareilles extrémités j'ai rappellé à la vie un grand nombre de malades qui avoient tous été condamnés à la mort par de très-habiles Médecins. Cela eſt très-connu en Europe des grands Princes & Princeſſes, auquel j'ai rendu la ſanté : leur bonté pour moi a tellement éclaté, malgré la baſſe jalouſie, que j'ai pû jouir dans pluſieurs occaſions de tous les avantages qu'ils m'ont offerts pour s'attacher particuliérement un Médecin capable de les maintenir en ſanté, le plus grand de tous les biens.

Mais par rapport à la petite vérole dont je parle, il eſt certain que ma façon de traiter cette maladie eſt la meilleure, puiſque je guéris. Elle eſt d'ailleurs extrêmement avantageuſe à ce ſexe charmant qui nous ravit ; la nature lui a donné la beauté en partage, & ma méthode garantit le viſage des

vestiges de cette affreuse maladie. En effet, puisque la guérison dépend uniquement de la sortie du venin, il vaut donc bien mieux, quand on le peut, l'expulser plûtôt par les selles, que de permettre à ce venin dangereux de se porter à la peau, où il forme des pustules dégoûtantes, qui se rempliſſent d'un pus infect, auquel on doit alors donner le temps de mûrir, pour se couvrir ensuite d'une galle jaunâtre après s'y être incrusté & l'avoir rongé partout. Il est plus avantageux, sans contredit, de conserver cette belle enveloppe du corps humain, en faisant passer ce venin par une autre issuë. Je le fais dans toutes les occasions, à moins qu'il n'y ait une si prodigieuse quantité de ce ferment vérolique & d'humeurs, qu'il soit impossible de l'emporter toute par les dernières voies. Dans les cas ordinaires, la petite vérole ne va pas avec moi jusqu'à la suppuration. Je précipite par les selles & par la transpiration la matière morbifique, & jamais les dépôts ne m'ont trahi dans cette maladie, non plus que dans la rougeole, le pourpre, les fièvres putrides & malignes selon le langage vulgaire.

On doit donc sentir l'avantage de

cette méthode, qui ne craint point que la matière morbifique faſſe jamais de dépôt intérieur, pour tous les ſujets, & ſur-tout ceux d'un âge avancé ou formé. En eux, tous exanthêmes à la peau ſont dangereux, par la difficulté que la matière trouve à ſe faire jour, outre les difformités que les traces de la maladie laiſſent ſouvent ſur la perſonne par le dépôt aux yeux, au nez, à la bouche, & qui quelquefois laiſſent auſſi les ſujets eſtropiés, quand le dépôt ſe fait aux articles. Ces accidens n'arrivent point en faiſant uſage de mes remèdes, puiſque j'empêche le pus de ſéjourner en aucune partie; je mets au contraire toute mon attention à le chaſſer entièrement ſans lui donner le moindre relâche: par ce moyen, j'empêche auſſi l'humeur putride de s'extravaſer dans les poumons, & de corrompre leur véſicule, comme cela n'arrive que trop ſouvent dans d'autres traitemens; auſſi voit-on que le malade, après avoir langui pendant quelque tems, périt miſérablement dans la pthiſie. On s'en eſt convaincu par l'ouverture des cadavres, tous les viſcères contenus dans les cavités de leurs corps étoient couverts d'une grande quantité de pu-

ſtules véroliques de même que la peau, qui n'avoient pas pû ſortir à cauſe des remèdes froids qui les y avoient fixés.

On ne peut donc être trop attentif ſur la nature de cette maladie, qui fait périr tant de malades par un mauvais traitement, dont on ne veut cependant rien rabbatre, malgré les funeſtes éxemples qu'on en a ſi ſouvent.

Pour moi, je traite cette maladie avec une ſi grande facilité, que de dix mille malades deſquels je prendrai ſoin, je puis aſſurer qu'il n'en périra pas un ſeul pendant l'uſage de mes remèdes, à moins que le tempérament du malade ne ſoit entiérement ruiné par d'autres cauſes de maladies abſolument inguériſſables, & que par inattention il ne vienne (ou ceux qui le gouvernent) à commettre quelque faute de grande importance, ce que les perſonnes prudentes peuvent facilement éviter.

XXIII.

De l'inoculation de la petite vérole.

Non egent qui ſani ſunt Medico, ſed qui malè habent.

L'Inoculation de la petite verole n'eſt

autre chose que l'introduction d'un venin dans le sang. Par cette raison il ne faut pas adopter un tel système, puisqu'il expose, sans aucune nécessité, la vie des Citoyens à un danger évident de périr par une mort prompte & funeste.

Tout ce qui dérange l'œconomie du sang & des humeurs, tout ce qui peut corroder les différentes parties du corps, & arrêter le cours des esprits, est un venin. Il y en a de plusieurs espèces ; leur action est de causer des maux déplorables, qui ne finissent souvent que par la mort. Il y en a qui rongent & ulcèrent les solides par leurs sels piquans & corrosifs, ce qui cause bien-tôt des mouvemens convulsifs, la gangrène, & termine ensuite la vie du malade. D'autres coagulent le sang ; le venin de la petite vérole est de cette nature. Il arrête le cours des esprits, & agit dans nos liqueurs, comme font le venin d'un chien enragé, de la vipère & du scorpion, qui les transmue dans leur nature. L'air est le domicile & le soûtien de plusieurs matières hétérogènes, comme des vapeurs, des exhalaisons du nitre, & par-là il est la scène d'un grand nombre de météores. Celui qu'on respire d'un malade atta-

qué de la peſte, ou d'autres maladies contagieuſes, ne manque pas d'infecter le ſang, auſſi-bien qu'un venin inſéré dans ce précieux fluide, par la morſure ou par la piqure de quelque animal venimeux.

Il y a un ordre admirable dans la nature, qui ravit d'admiration ceux qui peuvent le connoître. Tout eſt merveilleux depuis la voute céleſte juſque dans les abyſmes de la terre. Mais ce qui étonne le plus, c'eſt de voir que de pluſieurs principes ſi différens, il puiſſe enfin ſortir de leurs diſcordans accords une harmonie ſi belle. On ne ſe laſſe point de la contempler dans toutes les productions de la nature, qui éxercent depuis ſi long-tems la curioſité des génies du premier ordre. Il eſt certain que chaque corps a ſon aimant & ſon feu; c'eſt dans ce feu inviſible que réſident la force & la vertu de toutes choſes, ainſi que des poiſons les plus dangereux, & des meilleurs antidotes. *Ubi virus, ibi virtus.* Si l'on fait attention qu'il y a un eſprit céleſte caché dans toutes les productions de la nature, on ne ſera pas étonné de leur voir operer des effets merveilleux, pourvû qu'on ſçache les tirer de leur enveloppe remplie

d'impuretés. Mettez pour cet effet toutes vos ſubſtances dans des matrices différentes, & leur donnez le dégré de feu convenable à vos déſirs, afin d'en ſéparer l'impureté; mûriſſez enſuite ce qui eſt crud, & ſi vous en ſçavez bien éxalter les principes, alors il n'eſt pas douteux que vous aurez à votre pouvoir la clef ſecrette de la nature, par le moyen de laquelle vous obtiendrez cet ouvrage merveilleux qui vous comblera de gloire & de ſatisfaction. Ces connoiſſances ſont très-belles, & en même tems trop ſublimes pour le vulgaire des hommes qui a ſouvent des yeux pour ne pas voir : elles ne ſont réſervées que pour les enfans de la ſcience. *Intelligenti pauca, ſapienti ſatis.*

Remarque.

Quand on veut éxaminer de près ce que c'eſt que cette ſéparation qui ſe fait dans cette maladie contagieuſe de la petite vérole, on trouve bien-tôt que ce n'eſt que le ſouffre & l'excrément du ſang, ou la partie gangrénée de ce même ſang, dépouillé de la mumie & de ce baume par l'action du venin, qui eſt de ſoi crud & incuit, infect &

corrompu, parce que le mercure & le ſouffre qui ſont unis dans une humeur viſqueuſe, n'ont jamais pu être dépurés d'une aquoſité immonde & froide qui coagule tous les fluides, & brûle les ſolides, quand le poiſon eſt volatil comme l'arſenic, l'eau-forte, & les autres de cette eſpèce, qui ulcèrent & corrodent toutes les parties qu'ils attaquent avec leurs ſels âcres & piquans qui cauſent l'inflammation, la gangrène, & la mort à ceux qui ſont empoiſonnés.

D'après ces réfléxions, n'eſt-il pas ſingulier qu'on faſſe les plus grands efforts pour accréditer le venin de la petite vérole, comme s'il y avoit une néceſſité reconnue pour infecter le ſang de quelqu'un, au moment même qu'il jouit de la plus parfaite ſanté?

A conſidérer de près tous les déſordres qui ne manqueroient pas d'arriver, ſi on laiſſoit introduire l'inoculation de la petite vérole, on ne peut trop s'élever contre une méthode ſi dangereuſe. Si la plus grande ſageſſe de l'homme conſiſte à connoître ſes folies, la ſageſſe du Médecin n'eſt pas moins grande, lorſqu'il veille à la ſanté publique, & qu'il met tout en uſage pour préſerver ſa Patrie d'un fléau redoutable, qui

ne manque jamais d'enlever promptement des multitudes de citoyens. *Parvus ignis magnam ſilvam incendit.* Il ne faut que quelques bluettes de feu pour brûler de grandes forêts, & des pays entiers. *Jac.* 3. 6. Le déluge qui ſubmergea tout le monde, commença par des gouttes de pluies, qui ayant continué & s'étant multipliées, s'accrurent de telle manière, qu'elles s'élévèrent au-deſſus des plus hautes montagnes, ruinèrent & inondèrent tout. La moindre incommodité du corps, une ſimple fluxion, un petit ulcère, ou tout autre accident léger, ſont bien ſouvent la cauſe des plus grandes maladies, & de la mort même, quand on néglige d'y apporter le remède au commencement. Une ſeule goutte d'eau qui a perdu ſon mouvement, ne manque pas d'en arrêter beaucoup d'autres dans le corps d'un malade; elle lui cauſe bientôt une hydropiſie dangereuſe, ſi on ne lui donne pas ſon cours ordinaire. Il en eſt de même d'un ſeul bouton de la petite vérole, qui eſt un venin très dangereux, ſi on vient à l'inoculer à quelqu'un, & faire paſſer ce poiſon mortel dans ſon ſang, ſans aucune néceſſité: il n'eſt pas douteux qu'il le mettra bientôt dans un dan-

ger évident de perdre la vie, s'il vient à s'augmenter avec autant de rapidité que les bluettes de feu qui ſont expoſées à un vent impétueux. Ce poiſon, de même que le feu dans lequel on a jetté de l'huile, venant à ſe multiplier preſqu'à l'infini, fera périr le plus grand nombre de ceux qui laiſſeront introduire dans leur ſang cet ennemi dangereux. Il faut donc l'éviter, afin de ne pas ruiner & détruire le bel ordre que l'Auteur de la nature a mis dans l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti de ſes mains. On ne doit pas infecter le ſang qui eſt le domicile de l'ame, & dans lequel toutes les vertus naturelles du ciel & des élémens les plus purs ſe trouvent aſſemblées dans un ſi juſte accord. Rien n'eſt également plus dangereux que de corrompre ce fluide vital quand il eſt pur; méthode d'autant plus répréhenſible, qu'on peut donner en même tems d'autres maladies avec le venin de la petite vérole.

Dangereuſe épreuve, parce qu'il eſt auſſi facile de tranſplanter les maladies, que d'inoculer le venin de la petite vérole, & des maladies vénériennes.

Si on prend un bouton de la petite

vérole de quelqu'un qui ſoit ſujet à la goutte, aux écrouelles, aux vers, au mal caduc, au cancer, ou qui ſoit attaqué de la galle, de la lèpre, d'ulcères malins, & de maladies vénériennes, dans leſquelles gît, comme dans toute la nature, le ferment avec une puiſſance multiplicative de ſon eſpèce, ainſi que dans la lumière qu'on peut augmenter à l'infini avec une ſeule étincelle de feu, & qu'on l'introduiſe enſuite dans le ſang de celui qui jouira d'une bonne ſanté, de même que le laboureur introduit ſes ſemences dans la terre qu'il a préparée pour les faire multiplier, alors il eſt certain qu'il ſera bientôt attaqué des mêmes accidens, qui ne ſeront jamais détruits par les mêmes remèdes qu'on emploie ordinairement à la guériſon du venin de la petite vérole. Je l'ai vû arriver en traitant des maladies que je viens de décrire, après avoir tout-à-fait détruit le ferment vérolique, les autres accidens ſubſiſter encore, étant d'un autre caractère & d'une autre famille; il a fallu continuer les remèdes convenables, pour achever de diſſiper les accès de l'épilepſie, pour détruire les humeurs froides, & la carie des os, pour guérir le cancer, conſo-

lider les ulcères malins & le chancre au visage &c.

On doit sentir par ces exemples frapans & très-certains, combien l'inoculation de la petite vérole est dangereuse, puisqu'en supposant qu'on puisse éviter le danger de perdre la vie en se faisant inoculer, on s'expose à se mettre en possession de plusieurs maladies dangereuses, difficiles & longues à guérir. Il faut être insensé pour renfermer un loup avec ses brebis; vorace & cruel de sa nature, il ne manqueroit pas de les étrangler. Personne n'est assez imprudent pour aller se baigner dans un marais plein de scorpions, de crapauds, de vipères, & de toutes sortes de bêtes venimeuses. On avoit soin de chasser autrefois les lépreux de toutes les sociétés à cause de leur infection & de leur difformité. Dieu commanda que Marie sœur de Moyse fût bannie du camp de son peuple durant tout le tems qu'elle fut ladre. *Num.* 12. 4.

Si on séparoit ceux qui avoient le malheur d'être attaqués de maladies contagieuses, convient-t'il maintenant à ceux qui doivent procurer la guérison, d'infecter eux-mêmes les citoyens qui jouissent d'une bonne santé?

Naaman favori du Roi de Syrie fut guéri de sa lèpre, en se baignant dans les eaux du Jourdain, par le conseil du Prophète qui guérissoit les lépreux de la Palestine *III. Reg.* 5. 1. Loin de donner cette affreuse maladie, le Prophète au contraire la guérissoit avec des eaux salutaires qui avoient reçu du Très-haut le pouvoir de guérir. On n'a jamais donné la lèpre à quelqu'un pour le préserver de la lèpre ; & ce seroit le comble de l'égarement de devenir meurtrier, pour éviter le meurtre ; de faire mordre quelqu'un par un chien enragé, pour le préserver de la rage. Toutes les absurdités de ce genre tombent d'elles-mêmes. Il en doit être ainsi de l'inoculation. Le Médecin, celui qui a reçu le don des guérisons, est établi de Dieu seulement pour guérir les maladies, sans avoir la permission, sous tel prétexte que ce puisse être, de rendre malades ceux qui jouissent d'une bonne santé. Dieu ordonna à ses Apôtres d'aller par toute la terre afin de guérir toute langueur & toute infirmité. *Ite*, dit-il, *& curate omnem languorem & omnem infirmitatem.* Mais il ne leur recommanda pas d'affliger par la lèpre ou par toute autre maladie, ceux qui

ſe portoient bien, pour les guérir enſuite de la même infirmité.

Le devoir d'un Médecin ſe borne à guérir les maladies ; la Religion nous l'enſeigne, elle défend de commettre le moindre mal, ſous prétexte d'en faire réſulter un grand bien ; & perſonne n'a le droit de rendre malade celui qui ſe porte bien. C'eſt expoſer la vie des hommes à des hazards téméraires, dont le plus habile Médecin ne peut jamais répondre. Il doit couper les racines des maladies qui peuvent arriver, s'il eſt en état de les prévenir ; mais la raiſon comme la Religion défendent de les procurer.

Pour moi, je ne rendrai point malades ceux qui ſe portent bien. Je n'empoiſonnerai perſonne avec un venin dangereux, ſouvent impoſſible à déraciner des différentes parties du corps, & ſur tout des plus petits vaiſſeaux excrétoires, où ce poiſon ſubtil trouve un aſyle aſſuré, comme il n'eſt que trop prouvé dans la peſte & dans les maladies vénériennes, qui font un ſi grand déſordre. En effet on voit tous les jours, que quiconque court après les plaiſirs que procure une beauté paſſagère, n'embraſſe que des feuilles, &

ne cueille que des fruits amers, qui ſont pour l'ordinaire les triſtes lauriers des vainqueurs.

Quiſquis amans ſequitur fugitivæ gaudia formæ,
Fronde manus implet, baccas ſeu carpit amaras.

Quand les Européens firent la conquête du nouveau monde, ils firent en même tems celle d'un mal infiniment dangereux. De retour dans leur patrie ils le rendirent auſſi promptement qu'ils l'avoient pris : ſes progrès furent ſi rapides, & ſes effets ſi funeſtes, que cette affreuſe maladie a enlevé plus de citoyens à l'univers que les guerres les plus ſanglantes. Jamais il n'y a de trêve avec un tel mal, & c'eſt au milieu de la paix la plus profonde qu'il fait une guerre implacable au genre humain, & qu'il dévaſte l'univers. Heureux par conſéquent celui qui peut devenir ſage en voyant les malheurs d'autrui.

Felix quem faciunt aliena pericula cautum.

Il ne s'expoſera pas au danger évident de cette affreuſe maladie. Tout le ſçavoir des plus habiles Médecins n'a pu détruire encore le ferment vérolique apporté du nouveau-monde, ni empêcher la mort de pluſieurs millions de

personnes, qui auroient laissé des postérités nombreuses, si cette affreuse maladie n'avoit pas tranché le fil de leurs jours.

Il en seroit de même de la petite vérole, si toutes les familles venoient à se mettre en possession d'un mal aussi dangereux. On verroit insensiblement périr chaque jour des multitudes de personnes qui pourroient vivre & vieillir dans l'ordre établi de Dieu, sans avoir la moindre attaque de cette dangereuse maladie. Il y a une infinité d'exemples d'une multitude de familles qui n'ont jamais eu la petite vérole. Beaucoup d'autres en sont attaqués plusieurs fois, & meurent enfin; ce qui prouve assez le danger de l'inoculation. Et combien il est téméraire d'exposer la vie de quelqu'un, en le rendant malade inutilement, puisque ce prétendu & ridicule préservatif ne garantit de rien. N'est-ce pas troubler imprudemment l'ordre de la nature, & vouloir la forcer malgré elle de se déranger du cours régulier de ses opérations, & détruire la santé? Personne ne peut nier le danger qu'il y a d'user des poisons les moins à craindre, qui tous à la fin deviennent mortels. Quelle témérité de

vouloir aujourd'hui introduire dans le sang de ceux qui se portent bien, un venin cruel, pour les garantir dans les suites de ce même venin, dont la plus petite partie suffit pour corrompre la masse, comme elle la corrompt en effet. *Modicum fermentum totam massam corrumpit.* La meilleure conduite qu'on puisse tenir, est au contraire de mettre un antidote dans le sang, pour empêcher le venin d'y entrer, & en préserver le corps, au-lieu que la méthode d'inoculer ressemble à la conduite de celui qui se jetteroit dans la mer pour se garantir du naufrage, ou qui brûleroit sa maison pour la préserver d'incendie. A-t'on jamais oui dire que pour éviter un accident, il fallut s'y exposer? Ce paradoxe révoltant peut bien être enseigné par des motifs faciles à comprendre: mais est-il sage de s'en laisser séduire? *Amicus stultorum similis efficietur.*

Je ne puis mieux comparer les suites funestes que peut produire l'inoculation, qu'à celles qui résultent des maladies vénériennes. Le ferment vérolique n'est que trop souvent transmis aux enfans avec la vie, & fait passer cette affreuse contagion dans les générations d'un si grand nombre de familles. Nos

deſcendans ne la verront finir qu'avec la deſtruction de l'univers, à cauſe de l'extrême difficulté qu'il y a de pouvoir chaſſer de toutes les parties du corps juſqu'à la moindre partie de ce venin ſubtil, toutes les fois qu'il a paſſé dans le ſang, la lymphe & dans les humeurs. Il ne manque pas d'attaquer promptement par une corruption générale toutes les parties ſolides & fluides de celui qui l'a reçu. Son corps ſe couvre des dépouilles honteuſes d'une paſſion criminelle, il tombe dans une langueur univerſelle, & dépérit à vuë d'œil. Les premiers ravages que cauſa cette maladie, furent d'autant plus malheureux, qu'on ignora long-tems le remède qui convenoit à ſa cure. La première découverte conſiſta dans le mercure crud: comme il étoit ſujet à beaucoup d'accidens, & qu'il faiſoit périr un nombre conſidérable de malades, les plus appliqués à cette maladie le perfectionnerent peu-à-peu, & de telle manière qu'il eſt reconnu pour être un des meilleurs dont on puiſſe ſe ſervir aujourd'hui. Mais avec les différentes préparations du mercure ſur leſquelles il y a tant de choſes à dire, on ne peut pas diſconvenir, que malgré l'applica-

tion & les ſoins infatigables de tant d'habiles gens, les progrès de cette maladie contagieuſe & déteſtable ſont tels, & ont fait juſqu'à ce moment des ravages ſi grands, que les plus expérimentés de l'art n'ont pû & ne pourront jamais les détruire. Je ſoûtiens affirmativement qu'il en ſera de même de l'inoculation du venin de la petite vérole, ſi par malheur on vient à lui procurer des aſyles dans tous les individus, dont pluſieurs ſont naturellement exempts. Ce venin détruira beaucoup plus de citoyens, à cauſe de ſes effets qui ſont violens & rapides, que les maladies vénériennes; leur venin, non moins cauſtique, agiſſant plus lentement, laiſſe vivre aſſez long-tems ceux qui en ſont infectés. Il faut donc éviter de multiplier le venin de la petite vérole, & de le rendre héréditaire; ſans quoi il n'eſt pas douteux, que ſi on le fait paſſer dans le ſang de ceux qui n'en ſeroient jamais attaqués, il ne manquera pas de s'accroître, pour ainſi dire, autant que les gouttes d'eau qui ont ſubmergé le monde, & on ne pourra plus le détruire.

Quant à moi, qui fais mille fois plus de cas de la ſanté publique, que

d'un vil interêt, je n'adopterai jamais un ſyſtême qui empoiſonne les gens en ſanté. Ami du bien public, je parle pour ſon avantage, & j'agis comme tout Médecin de probité, incapable d'infecter par des venins dont il a condamné l'uſage; c'eſt au contraire pour les détruire abſolument, que la Médecine a compoſé depuis long-tems ſes antidotes merveilleux, qui rendent la ſanté aux citoyens dans les calamités publiques. On ne ſçauroit tomber dans l'erreur en ſuivant ces maximes adoptées de toutes les Ecoles.

Un peu d'attention fait appercevoir les ſophiſmes des Inoculateurs, & ſert à les confondre. Pour accréditer leur méthode, on leur fait un trophée de ceux qui ont échappé aux dangers de l'inoculation, par la bonté de leur tempérament; & on ne dit pas un mot de ceux qu'elle a fait périr. Ces petits avantages, qu'on prend ſoin d'annoncer bien haut, ne ſeront jamais capables d'en impoſer au public éclairé, & encore moins aux maîtres de l'art. Quand par hazard la force du tempérament fait ſortir quelqu'un du danger évident de la peſte, ou de celui de la petite vérole, & des autres mala-

dies contagieuſes, cela n'empêche pas qu'il n'en ſoit péri un très-grand nombre; par conſéquent les ſuccès particuliers ne peuvent faire la règle générale. La petite vérole eſt une maladie contagieuſe, ainſi c'eſt une maladie dangereuſe. Sur ce principe, ſes ſymptômes les plus heureux ne ſeront jamais un motif capable d'inſpirer à un Médecin qui a des lumières, le déſir de la procurer à perſonne. Semblable au pilote expérimenté, il craint toujours la tempête la plus violente, & même le naufrage le plus prochain, lorſque la mer paroît vouloir reſter dans la plus grande tranquillité. La prudence ne permettra jamais à perſonne d'aſſurer qu'il n'arrivera aucun danger à celui qu'on aura infecté d'un venin contagieux. Ceux qui ont la moindre connoiſſance de la nature des venins, dont le moins à craindre eſt cependant toujours mortel, n'en croiront rien. La bonne conduite qui ſert de bouclier au vrai Médecin, l'empêchera toujours d'adopter un ſyſtême auſſi dangereux. Sa vigilance & ſon zèle pour le bien public l'engageront à ſe ſervir de ſes lumières, & des meilleurs remèdes pour détruire entièrement le mal contagieux. C'eſt

ainſi

ainſi qu'on agit dans les tems de peſte. On prend toutes les précautions néceſſaires pour arrêter le progrès du mal & pour anéantir le venin, afin qu'il ne ſe communique pas. L'attention des Médecins eſt même ſi grande dans ces tems malheureux, qu'ils ne ſe contentent pas de faire allumer du feu & de faire brûler des parfums dans toutes les maiſons ; pour plus grande ſûreté, ils font encore jetter au feu les hardes, & tout ce qui a pû ſervir aux peſtiférés pour n'avoir rien à craindre de ce venin, dont les plus grandes précautions ne garantiſſent pas toujours. Conduite bien différente de celle des Inoculateurs Les premiers emploient toute leur habileté à détruire le venin juſqu'au moindre atôme, les derniers ne cherchent qu'à le multiplier pour infecter l'univers, & détruire les nations les plus nombreuſes. Au-lieu de mettre toute l'attention à maintenir la ſanté, les Inoculateurs l'emploient à multiplier les venins & à conſerver la ſource empoiſonnée des maladies contagieuſes, à les multiplier par-tout, tandis que les Médecins font les plus grands efforts pour préſerver les familles & chaſſer des Villes, des Villages, & de tous les

Etats un fleau ſi redoutable, qui emporte chaque année un ſi grand nombre de citoyens. On doit faire attention que notre corps eſt un terroir fertile, où malheureuſement pour nous les plantes venimeuſes de toutes les eſpèces prennent plutôt racine que les plantes ſalutaires. On a beau les arracher, il ne reſte que trop de ce levain dangereux qui nous cauſe la mort. La terre la mieux labourée & la mieux préparée n'eſt jamais éxempte des herbes inutiles, malgré les ſoins du cultivateur. La même choſe arrive à notre corps. Quelque attention qu'il ſoit poſſible d'avoir pour conſerver la ſanté, on en vient rarement à bout ; il y a toujours quelque accident imprévu qui vient la déranger. Pour peu qu'on ſoit verſé dans la connoiſſance des maladies, on ne ſçauroit ignorer combien il eſt difficile de chaſſer abſolument tout le venin du corps du malade. Il en reſte pour l'ordinaire un germe qui fermente enſuite, & qui les reproduit : c'eſt pourquoi le Médecin attentif veille ſans ceſſe ſur la convaleſcence même la plus parfaite en apparence. Il ſçait qu'il n'appartient qu'au tems de faire voir ſi la cure eſt achevée : il ſurvient quelque-

fois de nouveaux accidens qui ſont la ſuite de cette maladie, quoiqu'ils paroiſſent d'un autre caractère; cela arrive un peu plutôt ou un peu plus tard : & les Inoculateurs, au-lieu de bannir entiérement ce venin redoutable, lui donnent une retraite dans le ſang humain.

Je ne veux chercher de ſecours contre cette pernicieuſe méthode, ni dans la Théologie, ni dans la Médecine; j'en appelle ſeulement à la raiſon. Quel ſpectacle les Inoculateurs veulent ils offrir à nos yeux? Une infection générale? Si l'on protége l'abus qu'on s'efforce d'introduire, tous les Etats à l'avenir ſeront affligés du fléau le plus redoutable dont le nom ſeul doit offenſer l'oreille, cauſer des alarmes, & même exciter le zèle des Médecins & des Magiſtrats éclairés, pour faire périr dans ſa naiſſance cette méthode intolérable dans une ſociété policée. On doit faire ſentir la rigueur des Loix contre de pareilles nouveautés. On n'eſt déja que trop attaqué par une multitude de maladies, ſans chercher à en augmenter le nombre. Un bouton vérolique en produit pluſieurs milliers, & de lui aux autres des millions ſuc-

ceſſivement ; ce fléau venant à ſe multiplier, ne manqueroit pas d'enlever un grand nombre de ſujets à tous les Souverains du monde. Il eſt inoui, que non content d'attaquer les hommes par un venin mortel, on oſe en porter les louanges juſqu'au ciel.

Il eſt de l'intérêt de tous les peuples de mettre tout en uſage pour chaſſer au plutôt cet affreux préjugé. Il ſemble qu'on veuille élever des temples à ceux qui l'introduiſent pour la deſtruction des humains, puiſqu'il renferme le ſigne évident d'une mort prochaine. Le venin de l'Inoculateur peut tuer par ſa qualité de venin, dès le moment qu'on aura eu l'imprudence de l'introduire dans le ſang : il y établira ſon funeſte empire, il s'y retranchera ſi bien, qu'on ne pourra plus l'en déloger. Il n'y a perſonne qui dans le cours de ſa vie n'ait vû périr pluſieurs perſonnes de ſa connoiſſance par ce venin mortel. L'éxemple d'autrui doit ſervir de leçon aux Médecins imprudens, & les réunir en faveur de leurs concitoyens, pour les préſerver, avec le zèle dont ils ſont capables, de ce venin dangereux : il doit les déterminer de faire en même tems tous leurs efforts pour le détruire & empêcher qu'on ne vienne à le multiplier.

Pour moi, je ne donne mes soins & mes remèdes qu'à ceux qui sont en effet malades, & je n'emploie pas assez mal le tems pour rendre malades ceux qui jouissent d'une bonne santé. Je passe ma vie à guérir les maladies de toutes les espèces. Je m'applique à soulager promptement ceux qui sont dans les souffrances, & je ne conseillerai jamais de faire inoculer dans le sang de quelqu'un le venin de la petite vérole, parce qu'il ne marche jamais sans danger. Personne ne peut nier que les effets de l'Inoculation sont d'exposer au péril évident de perdre la vie, les Inoculateurs mêmes en conviennent. On trouble la nature, on l'affoiblit sans nécessité, lorsqu'elle achève heureusement le cours régulier de ses opérations. On infecte mal-à-propos toute la masse du sang avec un pus d'une mauvaise odeur, qui couvre toutes les parties du corps d'une multitude infinie de pustules dégoûtantes, qui laissent souvent des cicatrices affreuses, lorsqu'on ne périt pas. On fatigue le malade en le privant du repos nécessaire à la santé, & on lui cause des inquiétudes qui le désolent continuellement. On allume un feu dévorant dans le sang, qu'il est très-difficile d'éteindre;

par ce moyen on lui fait ſentir l'excès des plus violentes douleurs, lorſque ce venin mortel commence à fermenter dans le ſang, pour ſe porter enſuite à la peau ; & ſouvent le malade accablé de tant de maux, venant à ſe décourager, tombe dans le délire, dans un ſommeil léthargique, ou dans des convulſions extraordinaires qui ne finiſſent que par une mort violente. On peut tranſplanter, avec le venin de la petite vérole, qui d'elle-même eſt une branche de la peſte, d'autres maladies, & faire entrer dans le ſang & dans les humeurs des mauvais levains capables d'en pervertir l'œconomie. Il eſt donc beaucoup plus prudent de reſter tranquile quand on ſe porte bien. C'eſt un acte de piété chez différentes nations, & particuliérement chez les Perſes, de parcourir les Villes & les Campagnes pour enterrer les cadavres des animaux, afin qu'ils ne corrompent pas l'air : par ce moyen ils ſe garantiſſent de pluſieurs maladies. Cette prudence eſt louable ; & le tableau des viciſſitudes humaines qui eſt devant nos yeux, nous apprend par la mort de tant de perſonnes qui commettent tous les jours toutes ſortes d'imprudences, qu'il ne faut pas trop préſumer de ſoi

quand on jouit d'une bonne ſanté, qu'il ne faut pas trop compter ſur ſes heureux talens, & ſur les grandes proſpérités, en expoſant ſa vie à des hazards téméraires. Loin de s'expoſer au danger évident d'une maladie qui eſt reconnue mortelle, on doit au contraire apporter tous ſes ſoins pour prévenir & éloigner tous les accidens qui font périr dans la nuit & au milieu des plus grandes proſpérités ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté en ſe levant.

Nemo tam habuit Divos faventes,
Craſtinum ut poſſit ſibi polliceri.

Rien n'eſt plus incertain que la vie; elle eſt plus fragile que le verre, plus légère qu'une plume très-délicate, plus vaine que la fumée, & beaucoup moins ſtable que la girouette la mieux expoſée à tous vents : par cette raiſon il faut mettre tout en uſage pour la conſerver, puiſque nous n'avons rien de plus cher. La ſimple nature eſt admirable dans tout ce qu'elle fait, elle nous montre au doigt que pour conſerver l'eſpèce univerſelle des animaux, elle a voulu que chacun d'eux fût partagé d'un odorat qui lui fût propre, par le moyen duquel il diſcernât l'aliment qui lui convient, & qu'il ſçût éviter le poiſon

qui le feroit mourir. Si les animaux sçavent se préserver des choses qui peuvent nuire à leur santé, que ne doit pas faire l'homme à plus forte raison, puisqu'il est doué d'intelligence ? Comme elle le distingue des brutes, il faut donc qu'il s'en serve pour éviter les conseils de ceux qui ne se gouvernent pas dans cette occasion avec autant de prudence que les brutes, qui sçavent éviter l'usage des poisons sans demander des conseils. Je condamne les venins à cause de leurs dangers, & par cette raison je ne m'en servirai jamais. Avec une telle conduite je pense que tout le monde doit conclure avec moi qu'il est prudent de rester tranquile & de conserver sa santé quand on se porte bien, & qu'on ne doit jamais dépenser son argent pour devenir infirme ou se faire égorger. Ceux qui suivront mes conseils, doivent être assurés qu'ils s'en trouveront bien ; parce qu'étant l'ami sincère du bien public, je plaide en bon citoyen pour la vie & pour les intérêts des hommes, auxquels je prononce des oracles infaillibles.

Credite me vobis folium recitare Sybillæ.

Ces réfléxions avoient déja mûri dans mon esprit, lorsqu'achevant de faire

imprimer cet Ouvrage, il m'eſt tombé ſous la main un Mémoire imprimé à Avignon en 1755, chez Mérande : on l'attribue à un Académicien. Quoique toutes les ſciences ſoient de ſon reſſort, & que ſes mœurs répondent à ſon ſçavoir, il faut pourtant convenir que la Médecine, un peu plus concentrée dans ſon étude & ſes ſpéculations, ne prend aucun de ſes dégrés dans le genre Académique. C'eſt une étude à part, qui abſorbe l'homme tout entier. La lecture de ce Mémoire, & les éloges donnés à l'Inoculation, m'ont fait d'abord comprendre qu'on avoit ſurpris celui auquel l'Ouvrage eſt attribué. On y traite de l'Inoculation de la petite vérole comme d'un théorême en Mathématique, ou d'un problême en Géométrie & en Algèbre. Comme ce n'eſt point ici une affaire de calcul, & que d'ailleurs toutes les majeures des argumens ſont conteſtables, ma première idée, après avoir lû, fut de combattre cette Apologie de l'Inoculation, dont tout le mérite vient du nom de ſon Auteur, dont la bonne-foi a été ſurpriſe. Mais ayant découvert preſqu'auſſi-tôt qu'on n'avoit pas laiſſé ce Mémoire ſans contradiction, elle eſt renfermée en effet dans un Ou-

vrage imprimé en 1756. qui a pour titre, L'Inoculation de la petite vérole déférée à l'Eglise & aux Magistrats, avec cette sentence, *Agitur enim de pelle humanâ;* indication trop foible assurément pour exciter leur zèle, puisqu'il s'agit non-seulement de la peau, qui n'est pas une chose de la plus grande importance, mais de l'œconomie entière de l'homme & de la vie humaine. On y traite la question au surplus en Théologien & en Jurisconsulte. Satisfait de cette réponse, & le tems ne me permettant pas de revenir plusieurs fois au même Ouvrage, j'ai crû qu'il suffisoit des réflexions du Médecin, pour le rendre complet; & tout considéré, je n'ai point cru nécessaire de retoucher à mes idées que je viens d'exposer comme je les ai conçues d'abord. Si la réponse de 1756 a suffi pour désabuser l'Académicien surpris, elle produira le même effet sur les grands & sur les petits, qu'on n'a séduits en faveur de cette dangereuse pratique, qu'en les intéressant pour leurs descendans, dans l'idée de les garantir du fléau de la petite vérole. Ils voient désormais l'abus où ils ont donné: ceux-mêmes qui enseignent & qui pratiquent cette dangereuse mé-

thode, s'en repentent, s'ils ſont de bonne-foi ; & c'en ſeroit aſſez pour leur faire trouver grace du côté de la Religion & des Magiſtrats, pourvû que cette méthode cruelle ſoit déteſtée & à jamais bannie. Peut-être même s'eſt-on trop étendu pour combattre une manie ſi déraiſonnable & ſi inhumaine, que je n'adopterai jamais ; parce qu'elle expoſe mal à propos la vie des citoyens que j'aime, à des hazards téméraires, lorſqu'ils jouiſſent d'une bonne ſanté.

XXIV.

Concluſion de l'Ouvrage.

POUR terminer cet Ouvrage, je dis que la ſanté eſt un préſent du Ciel, qui fait le bonheur de la vie ; & nos deſtinées ſeroient trop heureuſes, ſi elle pouvoit toujours durer. Ceux qui ſçavent faire cas d'un ſi grand bienfait, doivent mettre tout en uſage pour la conſerver. Elle n'a aucun beſoin des ſecours de la Médecine, ni de ceux des Médecins, tant que l'harmonie de notre admirable individu ne ſouffre aucune altération ; c'eſt ſeulement pour le rétabliſſement des malades, que l'Arbitre de nos jours a établi les Médecins par tout l'univers pour guérir les mala-

des : mais ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté, peuvent ſe paſſer de nos remèdes, ſelon le conſeil de l'Eſprit-Saint qui dit à toutes les nations : *Non egent qui ſani ſunt Medico, ſed qui malè habent.* Quant à moi, je ſouhaite du profond de mon cœur la plus parfaite ſanté à tous les habitans de la terre. Je donne mes ſoins & mes remèdes à ceux qui n'ont point l'avantage de pouvoir la conſerver ; c'eſt donc pour eux ſeuls que je me réſerve, pour les ſecourir dans leurs preſſans beſoins, comme je le fais tous les jours. Je tâche ici de les inſtruire ſelon leurs déſirs, afin de les garantir de beaucoup d'accidens. Rien ne ſera plus facile, s'ils ſont attentifs à ſe conduire ſelon mes préceptes & à ſe ſervir à propos de mes remèdes, parce qu'ils rappellent tous les jours à la vie ceux qui tombent dans les plus grands dangers.

Après avoir traité des cauſes de pluſieurs maladies dangereuſes, ainſi que des propriétés de cette Liqueur purgative & vulnéraire, je finis en obſervant que tout homme, qui parvenu à mon âge a fait ſon unique occupation, depuis qu'il ſe connoît, de l'étude de la nature par rapport au corps humain, peut ſe flatter aſſurément d'y avoir fait

quelque progrès. Je me ſuis ſur-tout attaché à des découvertes particuliéres pour la cure des différens maux qui nous affligent, ſans vouloir me rendre l'eſclave de certaines routes qui ne conduiſent pas au merveilleux. J'y ai donné une application ſuivie, que les paſſions n'ont point interrompue, & qu'une vie ſédentaire & appliquée a favoriſée juſqu'à préſent. Ayant donc, par le ſecours du tems, & l'étude de toute ma vie, acquis une aſſez grande expérience qui a pour caution des ſuccès toujours heureux, dans le cas de poſſibilité, je n'ai pas le cœur aſſez mauvais pour refuſer aux hommes en général, & ſur-tout à ceux qui ſont abandonnés, mes ſecours & le fruit de mes découvertes, en leur conſeillant toutefois de ne pas quitter la méthode ordinaire dans le traitement, que quand ils auront le malheur d'être attaqués de maladies aſſez rebèles pour réſiſter à cette méthode ſuivie & pratiquée par des hommes conſommés d'un génie profond, que je revère, & qui méritent le reſpect de l'humanité entière.

Il eſt bon d'avertir que j'embraſſe par ma méthode la cure de toutes les maladies, comme tout Médecin doit faire,

& que j'assigne à chacune des spécifiques particuliers, suivant leur genre & les circonstances des maladies. Je n'entreprends point de les décrire, cela étant inutile. J'ai parlé avec une sorte d'étenduë de celle de la jeune Bavaroise à cause de sa singularité : mais il m'est permis de dire avec tous ceux qui en ont fait l'épreuve, que dans des genres difficiles j'ai eu des succès heureux & redoublés ; dans les hydropisies sans ponction, & de quelque cause qu'elles procèdent, principalement de la maladie des viscères qui en est la véritable cause ; dans les apopléxies, soit pour les prévenir, lorsqu'il y a des diagnostics assez frappans, comme les affections soporeuses ; dans les hémorroïdes. J'en ai traités & guéris qui obstruoient en plein le sphinxter de l'anus, & ne laissoient aucune issuë aux matières. Les désordres que leur séjour avoit causés, réduisoient les sujets dans des situations déplorables ; & j'ai remarqué que dans cette maladie trop commune, sa cause procédoit presque toujours des vices des premières digestions. Je réduis les grains de ces grappes glanduleuses, & toujours sans ferremens, & sans faire souffrir les douleurs aigues des caustiques,

Dans le flux menſtruel, j'en rétablis le cours périodique, en déſobſtruant les vaiſſeaux engorgés, en ramolliſſant leurs extrémités qui deviennent ordinairement calleuſes dans ces cas : ſouvent auſſi il ſe fait des dépôts dans la matrice & dans ſon col, qui deviennent putrides, & ſont le principe des vapeurs, des coliques, de la paſſion iliaque, de la paſſion hyſtérique, de la folie & de pluſieurs autres affections de l'utérus. Ces parties nerveuſes & extrêmement ſenſibles ont un cours de fluides dont la ſtagnation ou le repos fait des ravages incroyables dans toute l'habitude de la machine, plus délicate & plus humide dans le sèxe que dans l'homme. Plus ces liqueurs ſont ſpiritueuſes, & plus elles ſont ſujetes à fermentation, par le moindre repos. Le genre de vie des femmes au-deſſus du commun, juſqu'au premier état, contribue à ces déréglemens. Preſque toujours le ſiége des maladies dans le sèxe eſt dans cette partie, & j'en ai vû qui étoient attaquées d'épilepſie par cette unique cauſe. A l'égard de la paralyſie, j'ai fait une infinité de guériſons dans l'état le plus déſeſpéré. Un puiſſant Roi étant informé des effets merveilleux de mes remèdes, m'engagea de tenter la

guériſon d'un paralytique de naiſſance ; & dans l'eſpace d'une année, je l'ai parfaitement guéri. Cette cure étonnante s'eſt faite ſous les yeux des Miniſtres d'Etat, & de pluſieurs Ambaſſadeurs, qui écrivirent à leurs Maîtres, que les effets de mes remèdes tenoient du prodige : cela eſt vrai, & je dis avec raiſon qu'il n'y a point de langue aſſez éloquente pour louer dignement les merveilles du Créateur. Mais les effets miraculeux que les malades abandonnés à leur ſort malheureux en éprouvent tous les jours par de promptes guériſons, ne ſont dûs qu'à Dieu ſeul, qui m'a fait la grace de me les faire connoître pour ſecourir les malades, particuliérement la veuve & l'orphelin, qui ont un droit acquis ſur mon cœur, quand je vois leur misère. La pauvreté & la maladie ſont les plus grands fléaux de la vie : je peux bien ſurmonter l'un, & je le fais avec empreſſement, autant que ma fortune me le permet ; mais il eſt bien malheureux pour ces infortunés, que je ne puiſſe pas remédier à l'autre comme je le voudrois, parce que le nombre des pauvres eſt trop grand. La pauvreté eſt une hydre effroyable dans une maladie que les riches ne s'empreſſent pas de combat-

tre, au grand préjudice de beaucoup de gens de famille privés des ſecours de la fortune. Comme ils me connoiſſent toujours incliné à les obliger, ils s'adreſſent volontiers à moi dans leurs infirmités, pour obtenir mes remèdes qui ne leur ſont jamais refuſés; mais ils ſe laiſſent ſouvent périr plutôt que de faire connoître leur état miſérable à des perſonnes riches, qui ont le pouvoir, & non pas la volonté de les ſecourir dans les autres beſoins.

En un mot, avec le même eſprit qui guide les Médecins dans leurs études pénibles, & dans les mêmes principes théoriques, j'ai une autre méthode pour la cure des maladies & pour l'uſage de mes remèdes. On ne peut trop donner ſa confiance à la méthode ordinaire; cependant ſi dans pluſieurs ſujets ma méthode a des ſuccès que n'a point l'autre, quoique plus accréditée, il eſt juſte que les malades ſoient informés qu'elle exiſte; qu'après Dieu je procure la ſanté à des ſujets déſeſpérés que les maladies les plus rebèles & les plus opiniâtres affligent, à moins que le ſouverain Etre n'ait preſcrit le terme fatal où notre condition doit nous faire arriver tous, & qu'il n'y ait dans les

viſcères des deſtructions aſſez conſidérables, pour que l'individu ne puiſſe éxiſter ſans régénération. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce ne ſera point par ma méthode qu'ils courront quelque danger : les ſimples dont je fais uſage, les conſerveront au contraire & ſeront leurs gardiens, puiſque leurs vertus tendent à expulſer tout corps hétérogène qui les déſole, ſans jamais avoir beſoin du ſecours effrayant & dangereux du fer & de l'acier, pour faire amputer les bras & les jambes, & verſer en même tems le ſang humain des vaiſſeaux où Dieu l'a renfermé pour l'entretien de notre vie ; car juſqu'au calcul pris à un certain dégré, j'expulſe en réſolvant, & je ne fais jamais couper un homme en deux, parce qu'il n'en reviendroit pas un autre de chaque partie, comme de celle du polype. Dans les cas déſeſpérés je donne des ſoulagemens conſidérables, malgré les aſpérités & les kiſtes. Pour les ulcères & les fiſtules, je fais, comme je l'ai dit, pouſſer du fond & des ſinus, & je conſolide ſans avoir pour agent le fer ni le feu qui ſont les courriers de la mort. C'eſt pour les bleſſures, les fractures, les diſlocations, & quelques autres ma-

ladies pareilles, que l'homme a besoin du secours du Chirurgien, dont l'art en France, & dans quelque pays, s'est rendu depuis un siècle si merveilleux & si recommandable pour le bien commun de la société.

Comme il y a plusieurs manières de traiter les maladies, il est certain que celle qui a des succès heureux, & qui n'est accompagnée d'aucun accident, doit être estimée la meilleure : c'est aussi celle-là que j'ai adoptée pour ne jamais exposer un malade au moindre danger; & je puis assurer que dans toutes mes entreprises je tâche d'eclairer l'expérience par mes réflexions, & de gouverner ma raison par l'expérience. Aussi je soûtiens à bon droit, que tout Médecin qui se conduit par l'expérience, ira toujours plus loin que celui qui perd en vains discours un tems toujours précieux; ce qu'il faut absolument éviter, parce qu'un moment négligé, souvent ne se retrouve plus, quand un malade est au bord du précipice, & qu'il est prêt d'être emporté par une crise violente. La promptitude à secourir quelqu'un dont on envisage la perte, n'est pas un des moindres talens d'un habile Médecin; c'est aussi par ce moyen qu'on

le distingue d'avec l'ignorant. C'est de la connoissance de la maladie, & de celle des remèdes, que dépend en premier lieu la guérison : ensuite l'habileté du Médecin décide toujours du rétablissement de la santé du malade. L'heureux succès dans une crise mortelle est un effet de la prudence du Médecin, qui veille à la santé des malades : il n'est heureux dans ses entreprises que parce qu'il prévoit tout, & qu'il ne laisse rien faire au hazard ; par ce moyen, il évite l'écueil, il empêche le naufrage par une bonne conduite qu'on ne peut trop louer. Guidé par la sagesse & par le zèle empressé d'un Médecin éclairé & vigilant, un malade reconnoissant doit sentir vivement tout son avantage, puisqu'il n'a rien à appréhender de son état dangereux, tant qu'il est sous les yeux de celui qui n'est heureux dans le traitement des maladies, que parce qu'il veille continuellement à la conservation de la santé des citoyens confiés à sa garde, dont il est certainement le meilleur ami & le plus essentiel de tous. J'en fais depuis long-tems l'agréable épreuve : aussi je ne vois rien de plus doux ni de plus satisfaisant, que de passer tous les jours de ma vie à

ſecourir les malades, & j'ai cette conſolation inexprimable de n'en terminer aucun ſans avoir fait retrouver la joie au milieu des larmes & des gémiſſemens des vrais amis & des familles déſolées qui alloient perdre des malades qui leur étoient chers. Eſt-il quelque choſe de plus doux que de partager avec ſon malade la joie qu'inſpire le retour de la ſanté? C'eſt un vrai triomphe, ſur-tout dans les cas où il reſtoit peu d'eſpoir de guériſon; dans de ſi grandes extrémités où l'on perd tout en perdant la vie, qui eſt le plus précieux de tous les biens d'ici-bas, ſur-tout pour les Grands de la terre, qui ne doivent déſirer autre choſe que d'avoir un habile homme pour les préſerver des infirmités auſquelles tous les mortels ſont aſſujettis. Cela fait voir à ceux qui ont le cœur aſſez bon pour le ſentir, autant qu'ils le doivent, tout le prix de l'attachement d'un habile Médecin, lorſqu'il peut conſerver la ſanté, ce riche préſent du Ciel, & prolonger les jours.

Ayant donc en mon pouvoir les plus belles connoiſſances de la Nature, ſur-tout en Médecine, avec les meilleurs remèdes, comme je l'ai prouvé tant de fois en guériſſant par l'ordre de pluſieurs

Souverains les malades qu'ils ont jugé à propos de confier à mes soins, & qui n'ont pû trouver leurs guérisons que dans l'usage de mes remèdes. Mes succès tant de fois redoublés dans des cas désespérés ont engagé ces Augustes Souverains à m'honorer de leur protection : & comme c'est le propre de la magnanimité des grands Rois de récompenser en Souverains, & d'accorder des marques d'honneur à ceux qui sçavent se distinguer par des talens utiles, j'ai eu le glorieux avantage de recevoir de leur part, en différentes occasions, des preuves éclatantes & singulières de leur estime & de leur bonté ; ce qui est assurément très-flateur, tout étant précieux venant de la part des Souverains.

Honorez le Médecin, (dit l'Ecclésiastique, chap. 38.) *à cause de la nécessité ; car c'est le Très-haut qui l'a créé. Toute Médecine vient de Dieu, & elle recevra des présens du Roi. La science du Médecin l'élevera en honneur, & il sera loué devant les Grands. C'est le Très-haut qui produit de la terre tout ce qui guérit.*

MAISON DE SANTÉ.

Utinam veris hanc amicis impleam!

Cette Maiſon eſt très-ornée, avec un grand & magnifique Jardin, ſituée dans un air pur & en très-belle vuë, dans laquelle il y a toute ſorte de commodités pour les malades.

LE même zèle qui m'anime pour conſerver la ſanté des hommes, m'a fait céder à l'empreſſement de pluſieurs perſonnes, en établiſſant une Maiſon de Santé dans laquelle ils puiſſent ſe retirer, & vivre de façon à pouvoir être préſervés des maladies, ou du moins être rétablis très-promptement lorſqu'ils y arriveront malades.

Celle que j'ai, eſt très-propre à cet effet : elle eſt une des plus belles qu'il y ait aux environs de Paris. Située dans un lieu d'une élévation convenable, elle préſente de tout côtés le coup d'œil le plus agréable. La conſtitution

de l'air y eſt douce & tempérée, & l'influence des élémens eſt favorable à la nature de ceux qui l'habitent : l'endroit eſt pur & ſain, & tellement propre à la ſanté, qu'à peine y voit-on des malades, tandis que les endroits voiſins qui ne ſont pas ſi bien expoſés en ſont quelquefois remplis par la variation des ſaiſons, ou par d'autres accidens. Enfin, c'eſt un joli Château où demeuroit ci-devant un Grand Seigneur, qui n'a rien épargné pour l'embellir. Ceux qui tiennent un pareil rang, trouvent dans ce ſéjour, d'un côté les mêmes commodités qu'ils ont chez eux, & de l'autre la ſanté qu'ils ne peuvent ſe procurer eux-mêmes lorſqu'ils ſont malades. Ainſi cet aſyle renferme à la fois tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie, l'utile & l'agréable.

Il eſt un terme fatal où nous devons tous arriver, c'eſt un arrêt irrévocable, & il s'exécute tous les jours : mais auſſi tout homme a droit de prolonger la durée de ſa carrière ; & l'Etre ſuprême, loin d'exclure d'une heureuſe vieilleſſe ceux qui ſe gouvernent bien, nous promet au contraire cet avantage comme une faveur particulière. C'eſt dans cette retraite charmante, qu'on trouve les moyens

moyens d'éloigner le moment terrible de ſa deſtruction, ſoit en rappellant une ſanté totalement détruite par les maladies, ſoit en conſervant long-tems celle dont on a le bonheur de jouir.

Je me conforme donc aux déſirs preſſans de pluſieurs de mes amis d'entre mes malades; (je dis de mes amis, & avec raiſon: ne le devient-on pas aiſément de ſon Médecin, lorſqu'il nous a rappellés des portes du tombeau, & que ſes ſoins redoublés nous ont rendu une vie ſur laquelle nous n'avions plus que les droits les plus équivoques?) j'ouvre ma maiſon à ceux qui ſe confient à mes ſoins, pour qu'ils puiſſent y jouir ſans ceſſe de mes ſecours. Car outre qu'elle eſt propre à contenir ceux qui par leur état & leur opulence veulent ſe procurer toutes les décences & toutes les commodités de la vie, ils ſont toujours aſſurés de la préſence & des attentions continuelles de celui qu'ils regardent comme le miniſtre de ce Palais de Santé.

Cette maiſon eſt auſſi vaſte qu'elle eſt riante, elle contient tous ceux qui ſont affligés d'infirmités, dont ils viennent chercher la cure plus ou moins longue, ſelon la nature de la maladie,

mais dont le terme eſt toujours la guériſon, à moins qu'il n'y ait une ſi grande deſtruction dans la machine humaine, qu'elle ne rende leur maladie abſolument inguériſſable, comme on en voit des éxemples; mais dans cet état de déſeſpoir, ces infortunées victimes de leurs maux peuvent toujours compter ſur de très-grands ſoulagemens, je ſçais les leur procurer, & du moins j'adoucirai la rigueur de leur ſort. Il eſt de l'humanité de ne pas refuſer ſes ſecours à ceux qui ſont dans les tourmens, & qui n'ont aucune eſpérance de guériſon.

Les affligés de cette claſſe, qui n'ont que des maladies qu'ils nomment eux-mêmes maladies de fréquentation, afin de les diſtinguer de celles qui, ſans être contagieuſes, ont l'inconvénient de bleſſer la vuë ou l'odorat, ainſi que ceux dont l'état ſi digne de pitié choque le commerce de la ſociété, comme l'aliénation de l'eſprit &c. ſont logés dans des maiſons particuliéres convenables à leur triſte ſituation, & ne communiquent avec perſonne.

La confiance dont m'ont honoré pluſieurs Grands de la terre, & les ſoulagemens prompts & inattendus

qu'ont procurés mes principes, ma méthode & mes remèdes, m'ont attiré celle de plusieurs personnes de leurs Cours, ainsi que d'un grand nombre d'autres malades de considération, tant de nos Provinces que du dehors. Je n'épargnerai jamais rien pour donner aux uns & aux autres des preuves de mon zèle. Mais l'inconvénient est toujours considérable, quand les malades viennent de loin & qu'ils se fixent dans Paris : le nombre des autres malades & des cures qu'on entreprend à la fois, la différence des quartiers, leur éloignement ne permettent pas au Médecin d'être aussi souvent auprès de chacun, qu'il seroit à désirer pour leur soulagement, & leur guérison, sur-tout dans ces crises violentes qui surviennent quelquefois, & où le malade périt lorsqu'il n'est pas secouru promptement.

L'air épais qu'on respire à Paris, ainsi que dans toutes les grandes villes, est contraire à la guérison de plusieurs maladies, comme dans le genre scrophuleux, dans les affections soporeuses de l'utérus ou de la matrice, dans les passions iliaques & hystériques, dans l'épilepsie, dans le genre scorbutique ou

dans le cancer, dans les maladies de langueur & de poitrine, dans la goutte &c. tout autant de maladies où la pureté de l'air eſt un des plus puiſſans véhicules que le Médecin puiſſe donner à ſes remèdes, qui veulent auſſi de l'éxercice, & par conſéquent des promenades faciles & agréables.

Dans le ſéjour que j'ai choiſi, ces avantages ſe trouvent réunis, on y reſpire l'air le plus ſain, on y eſt aſſuré de la préſence & des ſoins continuels du Médecin, & on y trouve la guériſon : dès-là on ſent qu'il eſt auſſi avantageux pour les perſonnes qui jouiſſent d'une bonne ſanté, que pour les malades.

Parmi les gens qui ſe portent bien, tous n'ont pas la même façon de penſer. Les uns comptant trop ſur un tempérament fort & robuſte, dont la nature les a favoriſés, ne daignent en aucune façon ſe mettre en garde contre les ſurpriſes de la mort qui leur tend ſans ceſſe des piéges. A les voir agir, on les croiroit inacceſſibles aux traits de la maladie. Aveugle confiance, erreur dangereuſe : le moment de la meilleure ſanté nous trompe, & l'expérience ne nous apprend que trop qu'il

eſt ſouvent l'indice d'un accident mortel. Ces enfans de la folie ignorent-ils qu'ils portent dans leur frêle individu les ſemences de pluſieurs maladies qu'ils ne ſoupçonnent pas ? Ne voient-ils pas tous les jours le chêne qui porte ſa tête altière dans les nuës, renverſé par l'orage, tandis que le foible roſeau, après s'être plié ſous la violence de la tempête, ſe redreſſe auſſi-tôt ? Ne ſçavent-ils donc pas qu'il ne faut qu'un changement ſubit de ſaiſon, un paſſage imprévu d'un froid rigoureux à de grandes chaleurs, pour déranger l'œconomie du tempérament le plus fort ? Sont-ils à l'épreuve d'un air contagieux qu'ils reſpirent ſans le ſçavoir ? Sont-ils toujours ſûrs de la bonne qualité des alimens & des boiſſons qu'ils prennent ? Que ſçais-je ? ne ſont-ils pas environnés de dangers de tous côtés ? Mais ils n'y font aucune attention ; auſſi je leurs dis : Buvez, mangez, jouiſſez de vos biens & des plaiſirs de la vie ; mais prenez garde qu'on ne vous demande votre ame cette nuit. *Stulte, hâc nocte animam tuam repetent à te.* Luc XII. 20.

Les autres au contraire connoiſſent tout le prix de la bonne ſanté, & pra-

tiquent la maxime, que, comme elle eſt le premier bien, le ſage n'épargne rien pour la rappeller quand elle s'éloigne, & pour la conſerver quand elle eſt revenue. C'eſt à ceux-ci que je donne mes ſoins les plus aſſidus, pour les entretenir dans un état de ſanté qui fait ſeul le vrai bonheur & la tranquillité de nos jours. Les ſecours que je ſuis à portée de leur procurer à chaque inſtant, lorſqu'ils ſont réunis dans ma Maiſon, les garantiſſent de ces aſſauts imprévus, ſi funeſtes à l'humanité. Qui ne ſçait qu'une ſimple indigeſtion mal traitée & qu'on ne prévoit pas, met le ſoir au tombeau celui qui ſe portoit bien avant le dîner ? Rien de ſemblable à craindre dans la Maiſon de Santé. Elle eſt un lieu de refuge inacceſſible aux maladies cauſées ſeulement par l'imprudence, les excès ou le mauvais régime. On y eſt gouverné ſelon ſon tempérament, ſelon la variation des ſaiſons, & ſelon les accidens auxquels on peut être ſujet, & quand on eſt attentif à me conſulter à la première apparence de dérangement dans la machine humaine. Alors il eſt certain qu'avec une telle précaution, j'arrête bientôt les progrès d'une maladie qui de-

viendroit mortelle, ſi elle étoit négligée dans ſon principe.

A l'égard des maladies, il en eſt peu, de quelque nature qu'elles ſoient, dont je ne puiſſe procurer la guériſon. J'ai étudié juſqu'ici, & j'étudie tous les jours la Médecine générale comme les autres; mais j'avoue que je prèfere de donner mes ſoins & mon application à des maladies peu connues & bifarres, & qu'on a regardées juſqu'à préſent préſent comme incurables. C'eſt de celles là que je fais ma première occupation, & dont j'ai tiré l'expérience & la réputation que je peux avoir.

Les Dames qui ſont dans le cas d'appréhender les incommodités qui les affligent dans les différentes époques de leur vie, peuvent venir dans le Palais de la Santé. Sujetes à mille accidens depuis leur naiſſance, ſoit par leur groſſeſſe ou leur accouchement, ſoit par leurs incommodités naturelles & les accidens funeſtes qui en ſont la ſuite, elles trouveront chez moi tous les ſecours néceſſaires à leur état. Si elles ſont arrivées à un certain terme, elles auront l'avantage de ſe maintenir dans la meilleure ſanté. Loin de les laiſſer dans les douleurs d'un accouchement

pénible, je ſçaurai les délivrer du péril, s'il y en a, à la premiére criſe véritable, par la vertu des ſpécifiques qui me ſont connus. Je ne dis rien de leurs effets, je laiſſe à pluſieurs Dames reſpectables qui en ont éprouvé le ſuccès, à rendre témoignage d'une vérité ſi reconnue, dans un grand nombre d'accidens les plus dangereux, dont je les ai promptement délivrées.

Les vieillards rebutés du fracas & du tumulte du monde, peuvent ſe retirer dans cette Maiſon, ſoit pour leur vie, ſoit pour le temps qu'ils jugeront à propos. C'eſt là que tranquiles ſur leur état, & ſous les yeux d'un Médecin dont la principale occupation eſt de ſoulager les malades, de réparer & d'entretenir l'humide radical à meſure qu'il ſe diſſipe, d'expulſer les impuretés du corps, en un mot de repouſſer vigoureuſement les différens aſſauts que livre la nature défaillante aux gens ſur le déclin de l'âge; c'eſt là, dis-je, qu'ils finiſſent en paix & dans les douceurs d'une vie privée, les jours les plus pleins & les moins expoſés aux infirmités de la vieilleſſe.

Les malades & les gens en bonne ſanté trouvent donc également chez

moi les reſſources les plus aſſurées. Cette Maiſon eſt pour les uns un rempart contre les infirmités, & pour les autres une piſcine ſalutaire, où ſe guériſſent les maladies les plus rebèles. Ceux-là parviennent ſans diſgrace juſqu'au dernier période de la vie la plus longue, ceux-ci y recouvrent une ſanté qui eſt le plus précieux de tous les biens. Eſt-il rien de plus utile pour ceux qui ſont accablés ſous le poids de leurs maladies? Eſt-il rien de plus flateur pour ceux qui chériſſent la vie?

In hanc, ſi ſanus eſſe velis, tibi intrandum; & in eâ uſque ad vitæ finem perſeverandum.

F I N.

Ma Maiſon de Santé eſt à une lieue & demie de Paris. Les perſonnes qui voudront s'y retirer, s'adreſſeront chez moi, rue de Bourbon Ville-Neuve, à Paris.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé CLAUDE-JEAN-BAPTISTE HERISSANT Fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Lettres morales & chrétiennes d'une Dame à sa Fille: Dissertation Physico-médicale sur les causes de plusieurs maladies dangereuses, & sur les propriétés d'une Liqueur purgative & vulnéraire*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *trois années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au-long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes;

que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitiéme jour du mois de Décembre l'an de grace mil sept cent cinquante-sept, & de notre régne le quarante-troisième.

Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.° 284. fol. 259. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 2. Janvier 1758.

SAVOYE, Adjoint.